Heath's Modern Language Series

MALOT'S

Sans Famille

SPIERS

D. C. HEATH & CO.

BOSTON NEW YORK CHICAGO LONDON

WITHDRAWN

Ex Libris
Collegii Alberti Magni
in Novo Portu
Novae Angliae

Heath's Modern Language Series

EPISODES

FROM

SANS FAMILLE

BY

HECTOR MALOT

EDITED WITH NOTES AND VOCABULARY

BY

I. H. B. SPIERS

Senior Assistant Master, William Penn Charter School, Philadelphia

BOSTON, U.S.A.

D. C. HEATH & CO., Publishers

1899

Copyright, 1899
By D. C. Heath & Co.

843.89
M257s

PREFACE

THE following episodes are but extracts from the opening chapters of Hector Malot's *Sans Famille.*

Published in 1878, this story of a foundling met with immediate favor and won the coveted distinction of a Prize from the French Academy. Since then it has held a place of its own as a thoroughly wholesome and vivid tale of adventure.

Although Hector Malot has been before the public for the last forty years, few, if any, of his other works have attained wide popularity. He was born in 1830 at La Bouille, on the river Seine, not far from Havre. An irresistible taste for literature made him forsake the law and turn to writing first newspaper reviews, and then books. His first novel of note was published in 1859. But he is at his best in *Sans Famille.* Nowhere else are more clearly shown the directness of narrative, the simplicity of style, the clearness of sight of a writer who is rather an observer than a poet, and whose pictures "are rather photographs than paintings."

I. H. B. S.

7972

SANS FAMILLE

I

UN PÈRE NOURRICIER

JE suis un enfant trouvé.

Mais jusqu'à huit ans j'ai cru que, comme tous les autres enfants, j'avais une mère, car, lorsque je pleurais, il y avait une femme qui me serrait si doucement dans ses bras, en me berçant, que mes larmes s'arrêtaient de couler.

Voici comment j'appris qu'elle n'était que ma nourrice.

Mon village, ou, pour parler plus justement, le village où j'ai été élevé, est un des plus pauvres du centre de la France.

Jusqu'à huit ans je n'avais jamais vu d'homme dans la maison ; cependant mère Barberin n'était pas veuve, mais son mari qui était tailleur de pierre, comme un grand nombre d'autres ouvriers de la contrée, travaillait à Paris, et il n'était pas revenu au pays depuis que j'étais en âge de voir ou de comprendre ce qui m'entourait. De temps en temps seulement, il envoyait de ses nouvelles par un de ses camarades qui rentrait au village.

Un jour de novembre un homme s'arrêta devant notre barrière. Il nous raconta que Barberin avait été à moitié écrasé par des échafaudages qui s'étaient abattus, et, comme on avait prouvé qu'il ne devait pas se trouver[1]

à la place où il avait été blessé, l'entrepreneur refusait de lui payer aucune indemnité.

Les journées, les semaines s'écoulèrent.

Aux premiers jours du printemps suivant, — c'était le mardi gras, — un bâton heurta le seuil, puis aussitôt la porte s'ouvrit brusquement.

— Qui est là ? demanda mère Barberin sans se retourner.

Un homme était entré, et la flamme qui l'avait éclairé en plein m'avait montré qu'il était vêtu d'une blouse blanche et qu'il tenait à la main un gros bâton.

— On fait donc la fête ici ? Ne vous gênez pas, dit-il d'un ton rude.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria mère Barberin en posant vivement sa poêle à terre, c'est toi, Jérôme ?

Puis me prenant par le bras elle me poussa vers l'homme qui s'était arrêté sur le seuil :

— C'est ton père.

Je m'étais approché pour l'embrasser à mon tour, mais du bout de son bâton il m'arrêta :

— Qu'est-ce que c'est que celui-là ?[1]

— C'est Remi.

— Tu m'avais dit . . .

— Eh bien oui, mais . . . ce n'était pas vrai, parce que . . .

— Ah ! pas vrai, pas vrai !

Il fit quelques pas vers moi, son bâton levé, et instinctivement je reculai.

Qu'avais-je fait ? De quoi étais-je coupable ? Pourquoi cet accueil lorsque j'allais à lui pour l'embrasser ?

Je n'eus pas le temps d'examiner ces diverses questions qui se pressaient dans mon esprit troublé.

— Je vois que vous faisiez mardi gras, dit-il, ça se trouve bien, car j'ai une solide faim. Qu'est-ce que tu as pour souper ?

— Je faisais des crêpes.

— Je vois bien ; mais ce n'est pas des crêpes que tu vas donner à manger à un homme qui a dix lieues dans les jambes.

— C'est que[1] je n'ai rien; nous ne t'attendions pas.

— Comment rien ? rien à souper ?

Il regarda autour de lui.

— Voilà du beurre.

Il leva les yeux au plafond à l'endroit où l'on accrochait le lard autrefois ; mais depuis longtemps le crochet était vide ; et à la poutre pendaient seulement maintenant quelque glanes d'ail et d'oignon.

— Voilà de l'oignon, dit-il, en faisant tomber une glane avec son bâton ; quatre ou cinq oignons, un morceau de beurre et nous aurons une bonne soupe. Retire ta crêpe et fricasse-nous les oignons dans la poêle.

Retirer la crêpe et la poêle! Mère Barberin ne répliqua rien. Au contraire, elle s'empressa de faire ce que son homme demandait, tandis que celui-ci s'asseyait sur le banc qui était dans le coin de la cheminée.

Je n'avais pas osé quitter la place où le bâton m'avait amené, et, appuyé contre la table, je le regardais.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années environ, au visage rude, à l'air dur ; il portait la tête[2] inclinée sur l'épaule droite par suite de la blessure qu'il avait reçue, et cette difformité contribuait á rendre son aspect peu rassurant.

Mère Barberin avait replacé la poêle sur le feu.

— Est-ce que c'est avec ce petit morceau de beurre que tu vas nous faire la soupe? dit-il.

Alors prenant lui-même l'assiette où se trouvait le beurre, il fit tomber la motte entière dans la poêle.

Plus de beurre,[1] dès lors plus de crêpes.

En tout autre moment, il est certain que j'aurais été profondément touché par cette catastrophe, mais je ne pensais plus aux crêpes et l'idée qui occupait mon esprit, c'était[2] que cet homme qui paraissait si dur était mon père.

— Mon père, mon père! C'était là le mot que je me répétais machinalement.

Je ne m'étais jamais demandé d'une façon bien précise ce que c'était qu'un père,[3] et vaguement, d'instinct, j'avais cru que c'était une mère à grosse voix, mais en regardant celui qui me tombait du ciel, je me sentis pris d'un effroi douloureux.

J'avais voulu l'embrasser, il m'avait repoussé du bout de son bâton : pourquoi? Mère Barberin ne me repoussait jamais lorsque j'allais l'embrasser ; bien au contraire, elle me prenait dans ses bras et me serrait contre elle.

— Au lieu de rester immobile comme si tu étais gelé, me dit-il, mets les assiettes sur la table.

Je me hâtai d'obéir. La soupe était faite. Mère Barberin la servit dans les assiettes.

Alors quittant le coin de la cheminée il vint s'asseoir à table et commença à manger, s'arrêtant seulement de temps en temps pour me regarder.

J'étais si troublé, si inquiet, que je ne pouvais manger, et je le regardais aussi, mais à la dérobée, baissant les yeux quand je rencontrais les siens.

— Est-ce qu'il ne mange pas plus que ça d'ordinaire? dit-il tout à coup en tendant vers moi sa cuiller.

— Ah! si, il mange bien.

— Tant pis; si encore il ne mangeait pas!

Naturellement je n'avais pas envie de parler, et mère Barberin n'était pas plus que moi disposée à la conversation; elle allait et venait autour de la table, attentive à servir son mari.

— Alors tu n'as pas faim? me dit-il.

— Non.

— Eh bien, va te coucher, et tâche de dormir tout de suite; sinon je me fâche.

Mère Barberin me lança un coup d'œil qui me disait d'obéir sans répliquer. Mais cette recommandation était inutile, je ne pensais pas à me revolter.

Comme cela se rencontre dans un grand nombre de maisons de paysans, notre cuisine était en même temps notre chambre à coucher. Auprès de la cheminée tout ce qui servait au manger, la table, la huche, le buffet; à l'autre bout les meubles propres au coucher; dans un angle le lit de mère Barberin, dans le coin opposé le mien qui se trouvait dans une sorte d'armoire entourée d'un lambrequin en toile rouge.

Je me dépêchai de me déshabiller et de me coucher. Mais dormir était une autre affaire.

On ne dort pas par ordre; on dort parce qu'on a sommeil et qu'on est tranquille.

Or je n'avais pas sommeil et n'étais pas tranquille.

Terriblement tourmenté au contraire, et de plus très malheureux.

Comment! cet homme était mon père! Alors pourquoi me traitait-il si durement?

Le nez collé contre la muraille, je faisais effort pour chasser ces idées et m'endormir comme il me l'avait ordonné; mais c'était impossible; le sommeil ne venait pas; je ne m'étais jamais senti si bien éveillé.

Au bout d'un certain temps, je ne saurais dire combien, j'entendis qu'on s'approchait de mon lit.

Au pas lent, traînant et lourd je reconnus tout de suite que ce n'était pas mère Barberin.

Un souffle chaud effleura mes cheveux.

— Dors-tu? demanda une voix étouffée.

Je n'eus garde de répondre, car les terribles mots: «je me fâche» retentissaient encore à mon oreille.

— Il dort, dit mère Barberin; aussitôt couché, aussitôt endormi, c'est son habitude; tu peux parler sans craindre qu'il t'entende.

— M'expliqueras-tu, reprit-il bientôt, pourquoi tu n'as pas fait comme je t'avais dit de faire?

— Parce que je n'ai pas pu.

— Tu n'as pas pu le porter aux Enfants-trouvés?[1]

— On n'abandonne pas comme ça un enfant qu'on a nourri et qu'on aime.

— Quel âge a-t-il présentement?

— Huit ans.

— Eh bien! il ira à huit ans là où il aurait dû aller[2] autrefois, et ça ne lui sera pas plus agréable. Voilà ce qu'il y aura gagné.

— Ah! Jérôme, tu ne feras pas ça.

— Je ne ferai pas ça! Et qui m'en empêchera? Crois-tu que nous pouvons le garder toujours?

Il y eut un moment de silence et je pus respirer; l'émotion me serrait à la gorge au point de m'étouffer.

Bientôt mère Barberin reprit:

— Ah! comme Paris t'a changé! tu n'aurais pas parlé comme ça avant d'aller à Paris.

— Peut-être. Mais ce qu'il y a de sûr,[1] c'est que si Paris m'a changé, il m'a aussi estropié. Comment gagner sa vie maintenant, la tienne, la mienne? nous n'avons plus d'argent.

— Je te dis que c'est un brave enfant. Il travaillera pour nous.

— En attendant, il faudra que nous travaillions pour lui, et moi je ne peux plus travailler.

— Et si ses parents le réclament, qu'est-ce que tu diras?

— Ses parents! Est-ce qu'il a des parents? S'il en avait, ils l'auraient cherché et depuis huit ans[2] trouvé, bien sûr. Ah! j'ai fait une fameuse sottise de croire qu'il avait des parents qui le réclameraient un jour, et nous payeraient notre peine pour l'avoir élevé. Je n'ai été qu'un nigaud, qu'un imbécile. Parce qu'il était enveloppé dans de beaux langes avec des dentelles, cela ne voulait pas dire que ses parents le chercheraient. Ils sont peut-être morts, d'ailleurs.

— Et s'ils ne le sont pas? Si un jour ils viennent nous le demander? J'ai dans l'idée qu'ils viendront.

— Que les femmes sont donc obstinées!

— Enfin, s'ils viennent?

— Eh bien! nous les enverrons à l'hospice. Mais assez causé. Tout cela m'ennuie. Demain je le conduirai au maire. Ce soir, je vais aller dire bonjour à François. Dans une heure je reviendrai.

La porte s'ouvrit et se referma.

Il était parti.

Alors, me redressant vivement, je me mis à appeler mère Barberin.

— Ah! maman.

Elle accourut près de mon lit:

— Est-ce que tu me laisseras aller à l'hospice?

— Non, mon petit Remi, non.

Et elle m'embrassa tendrement en me serrant dans ses bras.

— Oh! pas à l'hospice, m'écriai-je en me cramponnant à elle, mère Barberin, pas à l'hospice, je t'en prie!

— Non, mon enfant, tu n'iras pas. J'arrangerai cela. Jérôme n'est pas un méchant homme, tu verras; c'est le chagrin, c'est la peur du besoin qui l'ont monté. Nous travaillerons, tu travailleras aussi.

— Oui, tout ce que tu voudras. Mais pas l'hospice!

— Tu n'iras pas; mais à une condition, c'est que tu vas tout de suite dormir. Il ne faut pas, quand il rentrera, qu'il te trouve éveillé.

Et, après m'avoir embrassé, elle me tourna le nez contre la muraille.

J'aurais voulu m'endormir; mais j'avais été trop rudement ébranlé, trop profondément ému, pour trouver à volonté le calme et le sommeil.

Ainsi mère Barberin, si bonne, si douce pour moi, n'était pas ma vraie mère! Mais alors qu'était donc une vraie mère? Meilleure, plus douce encore? Oh! non, ce n'était pas possible.

Mais ce que je comprenais, ce que je sentais parfaitement, c'est qu'un père eût été[1] moins dur que Barberin, et ne m'eût pas regardé avec ces yeux froids, le bâton levé.

Il voulait m'envoyer à l'hospice; mère Barberin pourrait-elle l'en empêcher?

Qu'était-ce que l'hospice?

Il y avait au village deux enfants qu'on appelait « les enfants de l'hospice »; ils avaient une plaque de plomb au cou avec un numéro; ils étaient mal habillés et sales; on se moquait d'eux; on les battait; les autres enfants les poursuivaient souvent comme on poursuit un chien perdu, pour s'amuser, et aussi parce qu'un chien perdu n'a personne pour le défendre.

Ah! je ne voulais pas être comme ces enfants; je ne voulais pas avoir un numéro au cou; je ne voulais pas qu'on courût après moi en criant: « A l'hospice! à l'hospice! »

Cette pensée seule me donnait froid et me faisait claquer les dents.

Et je ne dormais pas.

Et Barberin allait rentrer.

Heureusement il ne revint pas aussi tôt qu'il avait dit et le sommeil arriva pour moi avant lui.

II

LA TROUPE DU SIGNOR VITALIS

Pendant toute la matinée, Barberin ne me dit rien, et je commençai à croire que le projet de m'envoyer à l'hospice était abandonné. Sans doute mère Barberin avait parlé; elle l'avait décidé à me garder.

Mais comme midi sonnait, Barberin me dit de mettre ma casquette et de le suivre.

Effrayé, je tournai les yeux vers mère Barberin pour implorer son secours. Mais, à la dérobée, elle me fit un signe qui disait que je devais obéir; en même temps un mouvement de sa main me rassura: il n'y avait rien à craindre.

Alors, sans répliquer, je me mis en route derrière Barberin.

La distance est longue de notre maison au village: il y en a bien pour une heure de marche. Cette heure s'écoula sans qu'il m'adressât une seule fois la parole. Il marchait devant, doucement, en clopinant, sans que sa tête fît un seul mouvement, et de temps en temps il se retournait tout d'une pièce pour voir si je le suivais.

Où me conduisait-il ?

Cette question m'inquiétait, malgré le signe rassurant que m'avait fait mère Barberin, et, pour me soustraire à un danger que je pressentais sans le connaître, je pensais à me sauver.

Dans ce but, je tâchais de rester en arrière ; quand je serais assez loin, je me jetterais dans le fossé, et il ne pourrait pas me rejoindre.

Tout d'abord, il se contenta de me dire de marcher sur ses talons ; mais bientôt il devina sans doute mon intention et me prit par le poignet.

Je n'avais plus qu'à[1] le suivre, ce que je fis.

Ce fut ainsi que nous entrâmes dans le village, et tout le monde sur notre passage se retourna pour nous voir passer, car j'avais l'air d'un chien hargneux qu'on mène en laisse.

Comme nous passions devant le café, un homme qui se trouvait sur le seuil appela Barberin et l'engagea à entrer.

Celui-ci, me prenant par l'oreille, me fit passer devant lui, et quand nous fûmes entrés il referma la porte.

Tandis que Barberin se plaçait à une table avec le maître du café qui l'avait engagé à entrer, j'allai m'asseoir près de la cheminée et regardai autour de moi.

Dans le coin opposé à celui que j'occupais, se trouvait un grand vieillard à barbe blanche, qui portait un costume bizarre et tel que je n'en avais jamais vu.

Sur ses cheveux, qui tombaient en longues mèches sur ses épaules, était posé un haut chapeau de feutre gris, orné de plumes vertes et rouges. Une peau de mouton, dont la laine était en dedans, le serrait à la taille. Cette peau n'avait pas de manches, et, par deux trous ouverts aux épaules, sortaient les bras vêtus d'une étoffe de velours qui autrefois avait dû être[2] bleue. De grandes guêtres en laine lui montaient jusqu'aux genoux, et elles étaient serrées par des rubans rouges qui s'entrecroisaient plusieurs fois autour des jambes.

Il se tenait allongé sur sa chaise, le menton appuyé dans sa main droite ; son coude reposait sur son genou ployé.

Jamais je n'avais vu une personne vivante dans une attitude si calme ; il ressemblait à l'un des saints en bois de notre église.

Auprès de lui trois chiens tassés sous sa chaise se chauffaient sans remuer: un caniche blanc, un barbet noir, et une petite chienne grise à la mine futée et douce ; le caniche était coiffé d'un vieux bonnet de police[1] retenu sous son menton par une lanière de cuir.

Pendant que je regardais le vieillard avec une curiosité étonnée, Barberin et le maître du café causaient à demi-voix et j'entendais qu'il était question[2] de moi.

Barberin racontait qu'il était venu au village pour me conduire au maire, afin que celui-ci demandât à l'hospice de lui payer une pension pour me garder.

C'était donc là ce que mère Barberin avait pu obtenir de son mari, et je compris tout de suite que si Barberin trouvait avantage à me garder près de lui je n'avais plus rien à craindre.

Le vieillard, sans en avoir l'air, écoutait aussi ce qui se disait ;[3] tout à coup il étendit la main droite vers moi, et s'adressant à Barberin :

— C'est cet enfant-là qui vous gêne ? dit-il avec un accent étranger.

— Lui-même.

— Il y aurait peut-être un moyen de vous en débarrasser tout de suite, dit le vieillard après un moment de réflexion, et même de gagner à cela quelque chose.

Le vieillard, quittant sa chaise, vint s'asseoir vis-à-vis de Barberin. Chose étrange, au moment où il se leva,

sa peau de mouton fut soulevée par un mouvement que je ne m'expliquai pas : c'était à croire[1] qu'il avait un chien dans le bras gauche.

Qu'allait-il dire ? Qu'allait-il[2] se passer ?

Je l'avais suivi des yeux avec une émotion cruelle.

— Ce que vous voulez, n'est-ce pas ? dit-il, c'est que cet enfant ne mange pas plus longtemps votre pain ; donnez-le moi, je m'en charge.

— Vous le donner !

— Dame, ne voulez-vous pas vous en débarrasser ?

— Vous donner un enfant comme celui-là, un si bel enfant ! car il est bel enfant, regardez-le.

— Je l'ai regardé.

— Remi ! viens ici.

Je m'approchai de la table en tremblant.

— Allons, n'aie pas peur, petit, dit le vieillard.

— Regardez, continua Barberin.

— Je ne dis pas que c'est un vilain enfant. Si c'était un vilain enfant, je n'en voudrais pas, les monstres ce n'est pas mon affaire.

— Ah ! si c'était un monstre à deux têtes, ou seulement un nain . . .

— Vous ne parleriez pas de l'envoyer à l'hospice. Vous savez qu'un monstre a de la valeur et qu'on peut en tirer profit, soit en le louant, soit en l'exploitant soi-même. Mais celui-là n'est ni nain ni monstre ; bâti comme tout le monde il n'est bon à rien.

— Il est bon pour travailler.

— Il est bien faible. C'est un enfant comme il y en a beaucoup, dit le vieillard, voilà la vérité, mais un enfant des villes ; aussi est-il bien certain qu'il ne sera jamais bon à rien pour le travail de la terre ; mettez-le

un peu devant la charrue à piquer les bœufs, vous verrez combien il durera.

— Enfin, dit le vieillard, tel qu'il est je le prends. Seulement, bien entendu,[1] je ne vous l'achète pas, je vous le loue. Je vous en donne vingt francs par an.

— Vingt francs !

— C'est un bon prix et je paye d'avance : vous touchez quatre belles pièces de cent sous et vous êtes débarrassé de l'enfant.

— Mais si je le garde, l'hospice me payera plus de dix francs par mois.

— Et si l'hospice, au lieu de vous le laisser, le donne à un autre, vous n'aurez rien du tout ; tandis qu'avec moi, pas de chance à courir : toute votre peine consiste à allonger la main.

Il fouilla dans sa poche et en tira une bourse de cuir dans laquelle il prit quatre pièces d'argent qu'il étala sur la table en les faisant sonner.

— Mettez-en quarante.

— Non : pour les services qu'il me rendra, ce n'est pas possible.

— Et quels services voulez-vous qu'il vous rende ? A quoi le trouvez-vous propre ?

— Il prendra place dans la troupe du signor Vitalis.

— Et où est-elle, votre troupe ?

— Le signor Vitalis c'est moi, comme vous devez vous en douter ; la troupe, je vais vous la montrer, puisque vous désirez faire sa connaissance.

Disant cela il ouvrit sa peau de mouton, et prit dans sa main un animal étrange qu'il tenait sous son bras gauche serré contre sa poitrine.

C'était cet animal qui plusieurs fois avait fait soulever

la peau de mouton ; mais ce n'était pas un petit chien comme je l'avais pensé.

Quelle pouvait être cette bête ?

Était-ce même une bête ?

Je ne trouvais pas de nom à donner à cette créature bizarre que je voyais pour la première fois, et que je regardais avec stupéfaction.

Elle était vêtue d'une blouse rouge bordée d'un galon doré, mais les bras et les jambes étaient nus, car c'étaient bien des bras et des jambes qu'elle avait et non des pattes; seulement ces bras et ces jambes étaient couverts d'une peau noire, et non blanche ou carnée.

Noire aussi était la tête grosse à peu près comme mon poing fermé ; la face était large et courte, le nez était retroussé avec des narines écartées, les lèvres étaient jaunes; mais ce qui plus que tout le reste me frappa, ce furent deux yeux très rapprochés l'un de l'autre, d'une mobilité extrême, brillants comme des miroirs.

— Ah! le vilain singe! s'écria Barberin.

Ce mot me tira de ma stupéfaction, car si je n'avais jamais vu de singes j'en avais au moins entendu parler ; ce n'était donc pas un enfant noir que j'avais devant moi, c'était un singe.

— Voici le premier sujet de ma troupe, dit Vitalis, c'est M. Joli-Cœur.[1] Joli-Cœur, mon ami, saluez la société.

Joli-Cœur porta sa main fermée à ses lèvres et nous envoya à tous un baiser.

— Maintenant, continua Vitalis étendant sa main vers le caniche blanc, à un autre:[2] le signor Capi va avoir l'honneur de présenter ses amis à l'estimable société ici présente.

A ce commandement le caniche, qui jusque-là n'avait

pas fait le plus petit mouvement, se leva vivement et se dressant sur ses pattes de derrière il croisa ses deux pattes de devant sur sa poitrine, puis il salua son maître si bas que son bonnet de police toucha le sol.

Ce devoir de politesse accompli, il se tourna vers ses camarades, et d'une patte, tandis qu'il tenait toujours l'autre sur sa poitrine, il leur fit signe d'approcher.

Les deux chiens, qui avaient les yeux attachés sur leur camarade, se dressèrent aussitôt, et se donnant chacun une patte de devant, comme on se donne la main dans le monde, ils firent gravement six pas en avant puis après trois pas en arrière et saluèrent la société.

— Celui que j'appelle Capi, continua Vitalis, autrement dit *Capitano* en italien, est le chef des chiens; c'est lui qui, comme le plus intelligent, transmet mes ordres. Ce jeune élégant à poil noir est le signor Zerbino, ce qui signifie le galant, nom qu'il mérite à tous les égards. Quant à cette jeune personne à l'air modeste, c'est la signora Dolce, une charmante Anglaise qui n'a pas volé [1] son nom de douce. C'est avec ces sujets remarquables à des titres différents que j'ai l'avantage de parcourir le monde en gagnant ma vie plus ou moins bien, suivant les hasards de la bonne ou de la mauvaise fortune. Capi!

Le caniche croisa les pattes.

— Capi, venez ici, mon ami, et soyez assez aimable, je vous prie, — ce sont des personnages bien élevés à qui je parle toujours poliment, — soyez assez aimable pour dire à ce jeune garçon qui vous regarde avec des yeux ronds comme des billes, quelle heure il est.

Capi décroisa les pattes, s'approcha de son maître, écarta la peau de mouton, fouilla dans la poche du gilet, en tira une grosse montre en argent, regarda le cadran

et jappa deux fois distinctement; puis, après ces deux jappements bien accentués d'une voix forte et nette, il en poussa trois autres plus faibles.

Il était en effet deux heures et trois quarts.

— C'est bien, dit Vitalis, je vous remercie, signor Capi; et, maintenant, je vous prie d'inviter la signora Dolce à nous faire le plaisir de danser un peu à la corde.

Capi fouilla aussitôt dans la poche de la veste de son maître et en tira une corde. Il fit un signe à Zerbino et celui-ci alla vivement lui faire vis-à-vis. Alors Capi lui jeta un bout de la corde, et tous deux se mirent gravement à la faire tourner.

Quand le mouvement fut régulier Dolce s'élança dans le cercle et sauta légèrement en tenant ses beaux yeux tendres sur les yeux de son maître.

— Vous voyez, dit celui-ci, que mes élèves sont intelligents; mais l'intelligence ne s'apprécie[1] à toute sa valeur que par la comparaison. Voilà pourquoi j'engage ce garçon dans ma troupe; il fera le rôle d'une bête et l'esprit de mes élèves n'en[2] sera que mieux apprécié.

— Oh! pour faire la bête . . . , interrompit Barberin.

— Il faut avoir de l'esprit, continua Vitalis; et je crois que ce garçon n'en manquera pas quand il aura pris quelques leçons. Au reste nous verrons bien. Et pour commencer nous allons en avoir tout de suite une preuve. S'il est intelligent il comprendra qu'avec le signor Vitalis on a la chance de se promener, de parcourir la France et dix autres pays, de mener une vie libre au lieu de rester derrière des bœufs, à marcher tous les jours dans le même champ du matin au soir. Tandis que s'il n'est pas intelligent, il pleurera, il criera, et comme le signor Vitalis n'aime pas les enfants méchants, il ne

l'emmènera pas avec lui. Alors l'enfant méchant ira à l'hospice où il faut travailler dur et manger peu.

J'étais assez intelligent pour comprendre ces paroles, mais de la compréhension à l'exécution il y avait une terrible distance à franchir.

Assurément les élèves du signor Vitalis étaient bien drôles, bien amusants, et ce devait être bien amusant aussi de se promener toujours; mais pour les suivre et se promener avec eux il fallait quitter mère Barberin.

Il est vrai que, si je refusais, je ne resterais peut-être pas avec mère Barberin: on m'enverrait à l'hospice.

Comme je demeurais troublé, les larmes dans les yeux, Vitalis me frappa doucement du bout du doigt sur la joue.

— Allons, dit-il, l'enfant comprend puisqu'il ne crie pas; la raison entrera dans cette petite tête, et demain . . .

— Oh! monsieur, m'écriai-je, laissez-moi à maman Barberin, je vous en prie!

Mais avant d'en avoir dit davantage, je fus interrompu par un formidable aboiement de Capi.

En même temps le chien s'élança vers la table sur laquelle Joli-Cœur était resté assis.

Celui-ci, profitant d'un moment où tout le monde était tourné vers moi, avait doucement pris le verre de son maître, qui était plein de vin, et il était en train de le vider. Mais Capi, qui faisait bonne garde, avait vu cette friponnerie du singe, et, en fidèle serviteur qu'il était, il avait voulu l'empêcher.

— Monsieur Joli-Cœur, dit Vitalis d'une voix sévère, vous êtes un gourmand et un fripon; allez vous mettre là-bas, dans le coin, le nez tourné contre la muraille, et vous, Zerbino, montez la garde devant lui; s'il bouge,

donnez-lui une bonne claque. Quant à vous, monsieur Capi, vous êtes un bon chien; tendez-moi la patte que[1] je vous la serre.

Tandis que le singe obéissait en poussant de petits cris étouffés, le chien, heureux, fier, tendait la patte à son maître.

— Maintenant, continua Vitalis, revenons à nos affaires. Je vous donne donc trente francs.

— Non, quarante.

Une discussion s'engagea; mais bientôt Vitalis l'interrompit:

— Cet enfant doit s'ennuyer ici, dit-il; qu'il aille[2] donc se promener dans la cour de l'auberge et s'amuser.

En même temps il fit un signe à Barberin.

— Oui, c'est cela, dit celui-ci, va dans la cour, mais n'en bouge pas avant que je t'appelle, ou sinon je me fâche.

Je n'avais qu'à obéir, ce que je fis.

La discussion entre Vitalis et Barberin dura longtemps, car il s'écoula plus d'une heure avant que celui-ci vînt dans la cour.

Enfin je le vis paraître; il était seul. Venait-il me chercher pour me remettre aux mains de Vitalis?

— Allons, me dit-il, en route pour la maison!

La maison! Je ne quitterais donc pas mère Barberin?

J'aurais voulu l'interroger, mais je n'osai pas, car il paraissait de fort mauvaise humeur.

La route se fit silencieusement.

Mais environ dix minutes avant d'arriver, Barberin qui marchait devant s'arrêta:

— Tu sais, me dit-il en me prenant rudement par l'oreille, que si tu racontes un seul mot de ce que

tu as entendu aujourd'hui, tu le payeras cher; ainsi, attention!

Le lendemain, quand je me levai, je n'aperçus point mère Barberin.

Comme je la cherchais en rôdant autour de la maison, Barberin me demanda ce que je voulais.

— Maman.

— Elle est au village, elle ne reviendra qu'après midi.

Sans savoir pourquoi, cette absence m'inquiéta. Elle n'avait pas dit la veille qu'elle irait au village. Comment n'avait-elle pas attendu pour nous accompagner, puisque nous devions y aller après midi? Serait-elle revenue quand nous partirions?

Une crainte vague me serra le cœur; sans me rendre compte du danger qui me menaçait, j'eus cependant le pressentiment d'un danger.

Barberin me regardait d'un air étrange, peu fait pour[1] me rassurer.

Voulant échapper à ce regard, je m'en allai dans le jardin.

J'étais à deux genoux sur la terre, appuyé sur mes mains, le nez baissé dans les légumes, quand j'entendis[2] crier mon nom d'une voix impatiente. C'était Barberin qui m'appelait.

Que me voulait-il?

Je me hâtai de rentrer à la maison.

Quelle ne fut pas ma surprise d'apercevoir devant la cheminée Vitalis et ses chiens!

Instantanément je compris ce que Barberin voulait de moi.

Vitalis venait me chercher, et c'était pour que mère

Barberin ne pût pas me défendre que, le matin, Barberin l'avait envoyée au village.

Sentant bien que je n'avais ni secours ni pitié à attendre de Barberin, je courus à Vitalis:

— Oh! monsieur, m'écriai-je, je vous en prie, ne m'emmenez pas!

Et j'éclatai en sanglots.

— Allons, mon garçon, me dit-il assez doucement, tu ne seras pas malheureux avec moi, je ne bats point les enfants, et puis tu auras la compagnie de mes élèves qui sont très amusants. Qu'as-tu à regretter?

— Mère Barberin! mère Barberin!

— En tous cas, tu ne resteras pas ici, dit Barberin, en me prenant rudement par l'oreille; monsieur[1] ou l'hospice, choisis!

— Non! mère Barberin!

— Ah! tu m'ennuies à la fin, s'écria Barberin, qui se mit dans une terrible colère; s'il faut te chasser d'ici à coups de bâton, c'est ce que je vais faire.

— Cet enfant regrette sa mère Barberin, dit Vitalis; il ne faut pas le battre pour cela; il a du cœur, c'est bon signe.

— Si vous le plaignez, il va hurler plus fort.

— Maintenant, aux affaires!

Disant cela, Vitalis étala sur la table huit pièces de cinq francs, que Barberin en un tour de main fit disparaître dans sa poche.

— Il faut se mettre en route, dit Vitalis. Allons,[2] mon petit. Comment se nomme-t-il?

— Remi.

— Allons, Remi, prends ton paquet, et passe devant Capi. En avant, marche![3]

Je tendis les mains vers lui, puis vers Barberin, mais tous deux détournèrent la tête, et je sentis que Vitalis me prenait par le poignet.

Il fallut marcher.

Ah! la pauvre maison, il me sembla, quand j'en franchis le seuil, que j'y laissais un morceau de ma peau.

Vivement, je regardai autour de moi. Mes yeux obscurcis par les larmes ne virent personne à qui demander secours: personne sur la route, personne dans les prés d'alentour.

Je me mis à appeler:

— Maman! mère Barberin!

Mais personne ne répondit à ma voix, qui s'éteignit dans un sanglot.

Il fallut suivre Vitalis, qui ne m'avait pas lâché le poignet.

— Bon voyage! cria Barberin.

Et il rentra dans la maison.

Hélas! c'était fini.

— Allons, Remi, marchons, mon enfant, dit Vitalis.

Et sa main tira mon bras.

Alors je me mis à marcher près de lui. Heureusement il ne pressa point son pas, et même je crois bien qu'il le régla sur le mien.

Le chemin que nous suivions s'élevait en lacets le long de la montagne, et, à chaque détour, j'apercevais la maison de mère Barberin qui diminuait, diminuait. Bien souvent j'avais parcouru ce chemin et je savais que, quand nous serions à son dernier détour, j'apercevrais la maison encore une fois, puis qu'aussitôt que nous aurions fait quelques pas sur le plateau, ce serait fini: plus rien; devant moi l'inconnu; derrière moi la maison où j'avais

vécu jusqu'à ce jour si heureux, et que sans doute je ne reverrais jamais.

Heureusement la montée était longue; cependant à force de marcher, nous arrivâmes au haut.

Vitalis ne m'avait pas lâché le poignet.

— Voulez-vous me laisser reposer un peu? lui dis-je.

— Volontiers, mon garçon.

Et, pour la première fois, il desserra la main.

Mais, en même temps, je vis son regard se diriger vers Capi et faire un signe que celui-ci comprit.

Aussitôt, comme un chien de berger, Capi abandonna la tête de la troupe et vint se placer derrière moi.

Cette manœuvre acheva de me faire comprendre ce que le signe m'avait déjà indiqué: Capi était mon gardien; si je faisais un mouvement pour me sauver, il devait me sauter aux jambes.

J'allai m'asseoir sur le talus gazonné, et Capi me suivit de près.

* * * * * *

— Eh bien? demanda Vitalis, nous mettons-nous en route?

— Oh! monsieur, je vous en prie!

— Pauvre petit, dit-il à demi-voix.

— Oh! je vous en prie, m'écriai-je encouragé par ces mots de compassion, laissez-moi retourner.

Mais il me prit par le poignet et me fit descendre sur la route.

— Puisque tu es reposé, dit-il, en marche, mon garçon!

Je voulus me dégager, mais il me tenait solidement.

— Capi! dit-il, Zerbino!

Et les deux chiens m'entourèrent: Capi derrière, Zerbino devant.

Il fallut suivre Vitalis.

Au bout de quelques pas, je tournai la tête.

Nous avions dépassé la crête de la montagne, et je ne vis plus ni notre vallée, ni notre maison; tout au loin seulement des collines bleuâtres semblaient remonter jusqu'au ciel: mes veux se perdirent dans des espaces sans bornes.

III

EN ROUTE

Pour acheter[1] les enfants quarante francs, il n'en résulte pas nécessairement qu'on est un ogre et qu'on fait provision de chair fraîche afin de la manger.

Vitalis ne voulait pas me manger, et, par une exception rare chez les acheteurs d'enfants, ce n'était pas un méchant homme.

Après avoir descendu une pente assez rapide, nous étions arrivés sur une vaste lande qui s'étendait plate et monotone à perte de vue. Pas de maisons, pas d'arbres. Un plateau couvert de bruyères rousses, avec çà et là de grandes nappes de genêts rabougris qui ondoyaient sous le souffle du vent.

— Tu vois, me dit Vitalis étendant la main sur la lande, qu'il serait inutile de chercher à te sauver, tu serais tout de suite repris par Capi et Zerbino.

Me sauver! Je n'y pensais plus. Où aller d'ailleurs? Chez qui?

Après tout, ce grand vieillard à barbe blanche n'était peut-être pas aussi terrible que je l'[2] avais cru d'abord; et s'il était mon maître, peut-être ne serait-il pas un maître impitoyable.

Longtemps nous cheminâmes au milieu de tristes solitudes, n'apercevant tout autour de nous, aussi loin que le regard s'étendait, que quelques collines arrondies aux sommets stériles.

Mon maître s'avançait d'un grand pas régulier, portant Joli-Cœur sur son épaule ou sur son sac, et autour de lui les chiens trottinaient sans s'écarter.

De temps en temps Vitalis leur disait un mot d'amitié, tantôt en français, tantôt dans une langue que je ne connaissais pas.

Ni lui, ni eux ne paraissaient penser à la fatigue. Mais il n'en était pas de même pour moi. J'étais épuisé. La lassitude physique, s'ajoutant au trouble moral, m'avait mis à bout de forces.

Je traînais les jambes et j'avais la plus grande peine à suivre mon maître. Cependant je n'osais pas demander à m'arrêter.

— Ce sont tes sabots qui te fatiguent, me dit-il; à Ussel[1] je t'achèterai des souliers.

Ce mot me rendit le courage.

En effet, des souliers avaient toujours été ce que j'avais le plus ardemment désiré. Le fils du maire et aussi le fils de l'aubergiste avaient des souliers, de sorte que le dimanche, quand ils arrivaient à la messe, ils glissaient sur les dalles sonores, tandis que nous autres[2] paysans, avec nos sabots, nous faisions un tapage assourdissant.

— Ussel, c'est encore loin ?

— Voilà un cri du cœur, dit Vitalis en riant; tu as donc bien envie d'avoir des souliers, mon garçon ? Eh bien ! je t'en promets avec des clous dessous. Et je te promets aussi une culotte de velours, une veste et un chapeau. Cela va sécher tes larmes, j'espère, et te donner des jambes pour faire les six lieues qui nous restent.

Des souliers avec des clous dessous ! Je fus ébloui.

C'était déjà une chose prodigieuse pour moi que[1] ces souliers, mais quand j'entendis parler de clous, j'oubliai mon chagrin.

Non, bien certainement, mon maître n'était pas un méchant homme.

Malgré les souliers et la culotte de velours qui étaient au bout des six lieues qui nous restaient à faire, il me sembla que je ne pourrais pas marcher si loin.

Heureusement le temps vint à mon aide.

Le ciel, qui avait été bleu depuis notre départ, s'emplit peu à peu de nuages gris, et bientôt il se mit[2] à tomber une pluie fine qui ne cessa plus.

Avec sa peau de mouton, Vitalis était assez bien protégé, et il pouvait abriter Joli-Cœur qui, à la première goutte de pluie, était promptement rentré dans sa cachette. Mais les chiens et moi, qui n'avions rien pour nous couvrir, nous n'avions pas tardé à être mouillés jusqu'à la peau ; encore les chiens pouvaient-ils de temps en temps se secouer, tandis que ce moyen naturel n'étant pas fait pour moi, je devais marcher sous un poids qui m'écrasait et me glaçait.

— T'enrhumes-tu facilement ? me demanda mon maître.

— Je ne sais pas ; je ne me rappelle pas avoir été jamais enrhumé.

— Bien, cela, bien ; décidément il y a du bon en toi. Mais je ne veux pas t'exposer inutilement : nous n'irons pas plus loin aujourd'hui. Voilà un village là-bas : nous y coucherons.

Mais il n'y avait pas d'auberge dans ce village, et personne ne voulut recevoir une sorte de mendiant qui traînait avec lui un enfant et trois chiens aussi crottés les uns que les autres.

— On ne loge pas ici, nous disait-on.

Et l'on nous fermait la porte au nez. Nous allions d'une maison à l'autre, sans qu'aucune s'ouvrît.

Faudrait-il donc faire encore, et sans repos, les quatre lieues qui nous séparaient d'Ussel ? La nuit arrivait, la pluie nous glaçait, et, pour moi, je sentais mes jambes raides comme des barres de bois.

Ah ! la maison de mère Barberin !

Enfin un paysan plus charitable que ses voisins voulut bien nous ouvrir la porte d'une grange. Mais avant de nous laisser entrer il nous imposa la condition de ne pas avoir de lumière.

— Donnez-moi vos allumettes, dit-il à Vitalis, je vous les rendrai demain, quand vous partirez.

Au moins nous avions un toit pour nous abriter et la pluie ne nous tombait plus sur le corps.

Vitalis était un homme de précaution qui ne se mettait pas en route sans provisions. Dans le sac de soldat qu'il portait sur ses épaules se trouvait une grosse miche de pain qu'il partagea en quatre morceaux.

Alors je vis pour la première fois comment il maintenait l'obéissance et la discipline dans sa troupe.

Pendant que nous errions de porte en porte, cherchant notre gîte, Zerbino était entré dans une maison, et il en était ressorti aussitôt rapidement, portant une croûte dans sa gueule. Vitalis n'avait dit qu'un mot :

— A ce soir,[1] Zerbino.

Je ne pensais plus à ce vol, quand je vis, au moment où notre maître coupait la miche, Zerbino prendre une mine basse.

Nous étions assis sur deux bottes de fougère, Vitalis

et moi à côté l'un de l'autre, Joli-Cœur entre nous deux ; les trois chiens étaient alignés devant nous, Capi et Dolce les yeux attachés sur ceux de leur maître, Zerbino le nez incliné en avant, les oreilles rasées.

— Que le voleur sorte[1] des rangs, dit Vitalis d'une voix de commandement, et qu'il aille dans un coin ; il se couchera sans souper.

Aussitôt Zerbino quitta sa place et, marchant en rampant, il alla se cacher dans le coin que la main de son maître lui avait indiqué ; il se fourra tout entier sous un amas de fougère, et nous ne le vîmes plus, mais nous l'entendions souffler plaintivement avec de petits cris étouffés.

Cette exécution accomplie, Vitalis me tendit mon pain, et, tout en mangeant le sien, il partagea par petites bouchées entre Joli-Cœur, Capi et Dolce les morceaux qui leur étaient destinés.

Pendant les derniers mois que j'avais vécu auprès de mère Barberin, je n'avais certes pas été gâté ; cependant le changement me parut rude.

Ah ! comme la soupe chaude que mère Barberin nous faisait tous les soirs m'eût paru[2] bonne, même sans beurre !

Comme le coin du feu m'eût été agréable ! comme je me serais glissé avec bonheur dans mes draps, en remontant les couvertures jusqu'à mon nez !

Mais, hélas ! il ne pouvait être question ni de draps, ni de couverture, et nous devions nous trouver encore bien heureux d'avoir un lit de fougère.

Brisé par la fatigue, les pieds écorchés par mes sabots, je tremblais de froid dans mes vêtements mouillés.

La nuit était venue tout à fait, mais je ne pensais pas à dormir.

— Tes dents claquent, dit Vitalis ; tu as froid ?

— Un peu.

Je l'entendis ouvrir son sac.

— Je n'ai pas une garde-robe bien montée, dit-il, mais voici une chemise sèche et un gilet dans lesquels tu pourras t'envelopper après avoir défait tes vêtements mouillés ; puis tu t'enfonceras sous la fougère : tu ne tarderas pas à te réchauffer et à t'endormir.

Cependant, je ne me réchauffai pas aussi vite que Vitalis le[1] croyait ; longtemps je me tournai et me retournai sur mon lit de fougère, trop endolori, trop malheureux pour pouvoir m'endormir.

Est-ce qu'il en serait maintenant tous les jours ainsi ?[2] marcher sans repos sous la pluie, coucher dans une grange, trembler de froid, n'avoir pour souper qu'un morceau de pain sec, personne pour me plaindre, personne à aimer, plus de mère Barberin ?

Comme je réfléchissais tristement, le cœur gros et les yeux pleins de larmes, je sentis un souffle tiède me passer sur le visage.

J'étendis la main en avant et je rencontrai le poil laineux de Capi.

Il s'était doucement approché de moi, s'avançant avec précaution sur la fougère, et il me sentait ; il reniflait doucement ; son haleine me courait sur la figure et dans les cheveux.

Que voulait-il ?

Il se coucha bientôt sur la fougère, tout près de moi, et délicatement il se mit à me lécher la main.

Tout ému de cette caresse, je me soulevai à demi et l'embrassai sur son nez froid.

Il poussa un petit cri étouffé, puis, vivement, il mit sa patte dans ma main et ne bougea plus.

Alors j'oubliai fatigue et chagrins; ma gorge contractée se desserra; je respirai: je n'étais plus seul; j'avais un ami.

IV

MES DÉBUTS

Le lendemain nous nous mîmes en route de bonne heure.

Plus de pluie ;[1] un ciel bleu, et, grâce au vent sec qui avait soufflé pendant la nuit, peu de boue. Les oiseaux chantaient joyeusement dans les buissons du chemin et les chiens gambadaient autour de nous. De temps en temps Capi se dressait sur ses pattes de derrière et il me lançait au visage deux ou trois aboiements dont je comprenais très bien la signification :

— Du courage, du courage ! disaient-ils.

Car c'était un chien fort intelligent, qui savait tout comprendre et toujours se faire comprendre.[2] Bien souvent j'ai entendu dire qu'il ne lui manquait que la parole. Mais je n'ai jamais pensé ainsi. Dans sa queue seule il y avait plus d'esprit et d'éloquence que dans la langue ou dans les yeux de bien des gens. En tout cas la parole n'a jamais été utile entre lui et moi : du premier jour nous nous sommes tout de suite compris.

N'étant jamais sorti de mon village, j'étais curieux de voir une ville.

Mais je dois avouer qu'Ussel ne m'éblouit point. Le seul souvenir qui me reste d'Ussel est celui d'une boutique sombre et enfumée située auprès des halles. Il y avait en étalage, devant sa devanture, de vieux fusils, un habit galonné sur les coutures avec des épaulettes en ar-

gent, beaucoup de lampes, et dans des corbeilles de la[1] ferraille, surtout des cadenas et des clefs rouillées.

Il fallait descendre trois marches pour entrer, et alors on se trouvait dans une grande salle, où la lumière du soleil n'avait assurément jamais pénétré depuis que le toit avait été posé sur la maison.

Comment une aussi belle chose que des souliers pouvait-elle se vendre dans un endroit aussi affreux ?

Cependant Vitalis savait ce qu'il faisait en venant dans cette boutique, et bientôt j'eus le bonheur de chausser mes pieds dans des souliers ferrés qui pesaient bien dix fois le poids de mes sabots.

La générosité de mon maître ne s'arrêta pas là : après les souliers, il m'acheta une veste de velours bleu, un pantalon de laine et un chapeau de feutre, enfin tout ce qu'il m'avait promis.

Du velours pour moi, qui n'avais jamais porté que de la toile ; des souliers ; un chapeau quand je n'avais eu que mes cheveux pour coiffure; décidément c'était le meilleur homme du monde, le plus généreux et le plus riche.

Il est vrai que le velours était froissé; il est vrai que la laine était râpée ; il est vrai aussi qu'il était fort difficile de savoir quelle avait été la couleur primitive du feutre, tant il avait reçu de pluie et de poussière; mais ébloui par tant de splendeurs, j'étais insensible aux imperfections qui se cachaient sous leur éclat.

J'avais hâte de revêtir ces beaux habits, mais avant de me les donner Vitalis leur fit subir une transformation qui me jeta dans un étonnement douloureux.

En rentrant à l'auberge, il prit des ciseaux dans son sac et coupa les deux jambes de mon pantalon à la hauteur des genoux.

Comme je le regardais avec des yeux ébahis:

— Ceci est à seule fin,[1] me dit-il, que tu ne ressembles pas à tout le monde. Nous sommes en France, je t'habille en Italien; si nous allons en Italie, ce qui est possible, je t'habillerai en Français.

Cette explication ne faisant pas cesser mon étonnement, il continua:

— Que sommes-nous? Des artistes, n'est-ce pas? des comédiens qui par leur seul aspect doivent provoquer la curiosité. Crois-tu que si nous allions tantôt sur la place publique habillés comme des bourgeois ou des paysans, nous forcerions les gens à nous regarder et à s'arrêter autour de nous? Non, n'est-ce pas? Apprends donc que dans la vie le paraître est quelquefois indispensable; cela est fâcheux, mais nous n'y pouvons rien.[2]

Voilà comment, de Français que j'étais le matin, je devins Italien avant le soir.

Mon pantalon s'arrêtant au genou, Vitalis attacha mes bas avec des cordons rouges croisés tout le long de la jambe; sur mon feutre il croisa aussi d'autres rubans, et il l'orna d'un bouquet de fleurs en laine.

Je ne sais pas ce que d'autres auraient pu penser de moi, mais pour être sincère je dois déclarer que je me trouvai superbe; et cela devait être,[3] car mon ami Capi, après m'avoir longuement contemplé, me tendit la patte d'un air satisfait.

L'approbation que Capi donnait à ma transformation me fut d'autant plus agréable que pendant que j'endossais mes nouveaux vêtements, Joli-Cœur s'était campé devant moi, et avait imité mes mouvements en les exagérant. Ma toilette terminée, il s'était posé les mains sur

les hanches et renversant sa tête en arrière il s'était mis à rire en poussant de petits cris moqueurs.

— Maintenant que voilà ta toilette terminée, me dit Vitalis quand je me fus coiffé de mon chapeau, nous allons nous mettre au travail, afin de donner demain, jour de marché, une grande représentation dans laquelle tu débuteras.

Je demandai ce que c'était que débuter, et Vitalis m'expliqua que c'était paraître pour la première fois devant le public en jouant la comédie.

— Nous donnerons demain notre première représentation, dit-il, et tu y figureras. Il faut donc que je te fasse répéter le rôle que je te destine.

Mes yeux étonnés lui dirent que je ne le comprenais pas.

J'entends par rôle ce que tu auras à faire dans cette représentation. Si je t'ai emmené avec moi, ce n'est pas précisément pour te procurer le plaisir de la promenade. Je ne suis pas assez riche pour cela. C'est pour que tu travailles. Et ton travail consistera à jouer la comédie avec mes chiens et Joli-Cœur.

— Mais je ne sais pas jouer la comédie! m'écriai-je effrayé.

— C'est justement pour cela que je dois te l'apprendre.

La pièce que nous allons représenter, continua Vitalis, a pour titre *Le Domestique de M. Joli-Cœur* ou *Le plus bête*[1] *des deux n'est pas celui qu'on pense.* Voici le sujet. M. Joli-Cœur a eu jusqu'à ce jour un domestique dont il est très content, c'est Capi. Mais Capi devient vieux; et, d'un autre côté, M. Joli-Cœur veut un nouveau domestique. Capi se charge de lui en pro-

curer un. Mais ce ne sera pas un chien qu'il se donnera pour successeur, ce sera un jeune garçon, un paysan nommé Remi.

— Comme moi?

— Non comme toi, mais toi-même. Tu arrives de ton village pour entrer au service de Joli-Cœur.

— Les singes n'ont pas de domestiques.

— Dans les comédies ils en ont. Tu arrives donc, et M. Joli-Cœur trouve que tu as l'air d'un imbécile.

— Ce n'est pas amusant, cela.

— Qu'est-ce que cela te fait, puisque c'est pour rire? D'ailleurs, figure-toi que tu arrives véritablement chez un monsieur pour être domestique et qu'on te dit, par exemple, de mettre la table. Précisément en voici une qui doit servir dans notre représentation. Avance et dispose le couvert.

Sur cette table, il y avait des assiettes, un verre, un couteau, une fourchette et du linge blanc.

Comment devait-on arranger tout cela?

Comme je me posais ces questions, et restais les bras tendus, penché en avant, la bouche ouverte, ne sachant par où commencer, mon maître battit des mains en riant aux éclats.

— Bravo! dit il, bravo! c'est parfait. Ton jeu de physionomie est excellent. Le garçon que j'avais avant toi prenait une mine futée et son air disait clairement: «Vous allez voir comme je fais bien la bête»; tu ne dis rien, toi, tu es nature, ta naïveté est admirable.

— Je ne sais pas ce que je dois faire.

— Et c'est par là précisément que tu es excellent. Demain, dans quelques jours tu sauras à merveille ce que tu devras faire. C'est alors qu'il faudra te rappeler

l'embarras que tu éprouves présentement, et feindre ce que tu ne sentiras plus. Si tu peux retrouver ce jeu de physionomie et cette attitude, je te prédis le plus beau succès. Qu'est ton personnage dans ma comédie? celui d'un jeune paysan qui n'a rien vu et qui ne sait rien. Il arrive chez un singe et il se trouve plus ignorant et plus maladroit que ce singe; de là mon sous-titre: «le plus bête des deux n'est pas celui qu'on pense.» Plus bête que Joli-Cœur, voilà ton rôle; pour le jouer dans la perfection, tu n'aurais qu'à rester ce que tu es en ce moment, mais comme cela est impossible, tu devras te rappeler ce que tu as été et devenir artistiquement ce que tu ne seras plus naturellement.

Le Domestique de M. Joli-Cœur n'était pas une grande comédie, et sa représentation ne prenait pas plus de vingt minutes. Mais notre répétition dura près de trois heures, Vitalis nous faisant recommencer deux fois, quatre fois, dix fois la même chose, aux chiens comme à moi.[1]

Ceux-ci, en effet, avaient oublié certaines parties de leur rôle, et il fallait les leur apprendre de nouveau.

Je fus alors bien surpris de voir la patience et la douceur de notre maître. Ce n'était point ainsi qu'on traitait les bêtes dans mon village, où les jurons et les coups étaient les seuls procédés d'éducation qu'on employât à leur égard.

Pour lui, tant que se prolongea cette longue répétition, il ne se fâcha pas une seule fois; pas une seule fois il ne jura.

— Allons, recommençons, disait-il sévèrement, quand ce qu'il avait demandé n'était pas réussi; c'est mal, Capi; vous ne faites pas attention, Joli-Cœur, vous serez grondé.

Et c'était tout; mais cependant c'était assez.

— Eh bien, me dit-il quand la répétition fut terminée, crois-tu que tu t'habitueras à jouer la comédie?

— Je ne sais pas.

— Cela t'ennuie-t-il?

— Non, cela m'amuse.

— Alors tout ira bien; tu as de l'intelligence, et ce qui est plus précieux encore peut-être, de l'attention; avec de l'attention et de la docilité on arrive à tout. Vois mes chiens et compare-les à Joli-Cœur. Joli-Cœur a peut-être plus de vivacité et d'intelligence, mais il n'a pas de docilité. Il apprend facilement ce qu'on lui enseigne, mais il l'oublie aussitôt. D'ailleurs ce n'est jamais avec plaisir qu'il fait ce qu'on lui demande; volontiers il se révolterait, et toujours il est contrariant. Cela tient à sa nature, et voilà pourquoi je ne me fâche pas contre lui: le singe n'a pas, comme le chien, la conscience du devoir, et par là il lui est très inférieur. Comprends-tu cela?

— Il me semble.[1]

— Sois donc attentif, mon garçon; sois docile; fais de ton mieux ce que tu dois faire. Dans la vie, tout est là.[2]

Causant ainsi, je m'enhardis à lui dire que ce qui m'avait le plus étonné dans cette répétition, ç'avait été l'inaltérable patience dont il avait fait preuve aussi bien avec Joli-Cœur et les chiens qu'avec moi.

Il se mit alors à sourire doucement:

— On voit bien, me dit-il, que tu n'as vécu jusqu'à ce jour qu'avec des paysans durs aux bêtes[3] et qui croient qu'on doit conduire celles-ci le bâton toujours levé. C'est là une erreur fâcheuse: on obtient peu de

chose par la brutalité, tandis qu'on obtient beaucoup, pour ne pas dire tout, par la douceur.

Ainsi suppose un moment qu'en instruisant Capi je me sois abandonné à l'emportement et à la colère. Qu'aura fait Capi ? il aura pris l'habitude de la colère et de l'emportement. C'est-à-dire qu'en se modelant sur mon exemple, il se sera corrompu. Le chien est presque toujours le miroir de son maître ; et qui voit l'un, voit l'autre. Montre-moi ton chien, je dirai qui tu es. Le brigand a pour chien un gredin ; le voleur, un voleur ; le paysan sans intelligence, un chien grossier ; l'homme poli et affable, un chien aimable.

Mes camarades, les chiens et le singe, avaient sur moi le grand avantage d'être habitués à paraître en public, de sorte qu'ils virent arriver le lendemain sans crainte. Pour eux il s'agissait de faire ce qu'ils avaient déjà fait cent fois, mille fois peut-être.

Mais pour moi, je n'avais pas leur tranquille assurance. Que dirait Vitalis, si je jouais mal mon rôle ? Que diraient nos spectateurs ?

Cette préoccupation troubla mon sommeil et, quand je m'endormis, je vis en rêve des gens qui se tenaient les côtes à force de rire, tant ils se moquaient de moi.

Aussi mon émotion était-elle vive, lorsque le lendemain nous quittâmes notre auberge pour nous rendre sur la place,[1] où devait avoir lieu notre représentation.

Vitalis ouvrait la marche, la tête haute, la poitrine cambrée, et il marquait le pas des deux bras et des pieds en jouant une valse sur un fifre en métal.

Derrière lui venait Capi, sur le dos duquel se prélassait M. Joli-Cœur, en costume de général anglais,

habit et pantalon rouge galonné d'or, avec un chapeau à claque surmonté d'un large plumet.

Puis, à une distance respectueuse, s'avançaient sur une même ligne Zerbino et Dolce.

Enfin je formais la queue du cortège, qui, grâce à l'espacement indiqué par notre maître, tenait une certaine place dans la rue.

Mais ce qui, mieux encore que la pompe de notre défilé, provoquait l'attention, c'étaient les sons perçants du fifre qui allaient jusqu'au fond des maisons éveiller la curiosité des habitants d'Ussel. On accourait sur les portes pour nous voir passer; les rideaux de toutes les fenêtres se soulevaient rapidement.

Quelques enfants s'étaient mis à nous suivre, des paysans ébahis s'étaient joints à eux, et, quand nous étions arrivés sur la place, nous avions derrière nous et autour de nous un véritable cortège.

Notre salle de spectacle fut bien vite dressée; elle consistait en une corde attachée à quatre arbres, de manière à former un carré long, au milieu duquel nous nous plaçâmes.

La première partie de la représentation consista en différents tours exécutés par les chiens; mais ce que furent ces tours, je ne saurais le dire, occupé que j'étais à me répéter mon rôle et troublé par l'inquiétude.

Tout ce que je me rappelle, c'est que Vitalis avait abandonné son fifre et l'avait remplacé par un violon au moyen duquel il accompagnait les exercices des chiens, tantôt avec des airs de danse, tantôt avec une musique douce et tendre.

La foule s'était rapidement amassée contre nos cordes, et quand je regardais autour de moi, machinale-

ment bien plus qu'avec une intention déterminée, je voyais une infinité de prunelles qui, toutes fixées sur nous, semblaient projeter des rayons.

La première pièce terminée, Capi prit une sébile entre ses dents, et, marchant sur ses pattes de derrière, commença à faire le tour «de l'honorable société.» Lorsque les sous ne tombaient pas dans la sébile, il s'arrêtait et, plaçant celle-ci dans l'intérieur du cercle hors de la portée des mains, il posait ses deux pattes de devant sur le spectateur récalcitrant, poussait deux ou trois aboiements, et frappait des petits coups sur la poche qu'il voulait ouvrir.

Alors dans le public c'étaient des cris, des propos joyeux et des railleries.

— Il est malin, le caniche, il connaît ceux qui ont le gousset garni.

— Allons, la main à la poche!

— Il donnera!

— Il ne donnera pas!

— L'héritage de votre oncle vous le rendra.

Et le sou était finalement arraché des profondeurs où il se cachait.

Pendant ce temps, Vitalis, sans dire un mot, mais ne quittant pas la sébile des yeux, jouait des airs joyeux sur son violon qu'il levait et qu'il baissait selon la mesure.[1]

Bientôt Capi revint auprès de son maître, portant fièrement la sébile pleine.

C'était à Joli-Cœur et à moi[2] à entrer en scène.

— Mesdames et messieurs, dit Vitalis en gesticulant d'une main avec son archet et de l'autre avec son violon, nous allons continuer le spectacle par une char-

mante comédie intitulée: *Le Domestique de M. Joli-Cœur* ou *Le plus bête des deux n'est pas celui qu'on pense.* Un homme comme moi ne s'abaisse pas à faire d'avance l'éloge de ses pièces et de ses acteurs; je ne vous dis donc qu'une chose: écarquillez les yeux, ouvrez les oreilles et préparez vos mains pour applaudir.

Ce qu'il appelait «une charmante comédie» était en réalité une pantomime, c'est-à-dire une pièce jouée avec des gestes et non avec des paroles. Et cela devait être ainsi, par cette bonne raison que deux des principaux acteurs, Joli-Cœur et Capi, ne savaient pas parler, et que le troisième (qui était moi-même) aurait été parfaitement incapable de dire deux mots.

Cependant, pour rendre le jeu des comédiens plus facilement compréhensible, Vitalis l'accompagnait de quelques paroles qui préparaient les situations de la pièce et les expliquaient.

Ce fut ainsi que, jouant en sourdine un air guerrier, il annonça l'entrée de M. Joli-Cœur, général anglais qui avait gagné ses grades et sa fortune dans les guerres des Indes. Jusqu'à ce jour, M. Joli-Cœur n'avait eu pour domestique que le seul Capi, mais il voulait se faire servir[1] désormais par un homme, ses moyens lui permettant ce luxe; les bêtes avaient été assez longtemps les esclaves des hommes, il était temps que cela changeât.

En attendant que ce domestique arrivât, le général Joli-Cœur se promenait en long et en large,[2] et fumait son cigare. Il fallait voir[3] comme il lançait sa fumée au nez du public!

Il s'impatientait, le général, et il commençait à rouler de gros yeux comme quelqu'un qui va se mettre en colère; il se mordait les lèvres et frappait la terre du pied.

Au troisième coup de pied, je devais entrer en scène, amené par Capi.

Si j'avais oublié mon rôle, le chien me l'aurait rappelé. Au moment voulu, il me tendit la patte et m'introduisit auprès du général.

Celui-ci, en m'apercevant, leva les deux bras d'un air désolé. Eh quoi! c'était là le domestique qu'on lui présentait! Puis il vint me regarder sous le nez et tourner autour de moi en haussant les épaules.

Sa mine fut si drôlatique que tout le monde éclata de rire: on avait compris qu'il me prenait pour un parfait imbécile; et c'était aussi le sentiment des spectateurs.

La pièce était, bien entendu,[1] bâtie pour montrer cette imbécillite sous toutes les faces, dans chaque scène je devais faire quelque balourdise nouvelle, tandis que Joli-Cœur, au contraire, devait trouver une occasion pour développer son intelligence et son adresse

Après m'avoir examiné longuement, le général, pris de pitié, me faisait servir à déjeuner.[2]

— Le général croit que quand ce garçon aura mangé il sera moins bête, disait Vitalis, nous allons voir cela.

Et je m'asseyais devant une petite table sur laquelle le couvert était mis, une serviette posée sur mon assiette.

Que faire de cette serviette?

Capi m'indiquait que je devais m'en servir.

Mais comment?

Après avoir bien cherché, je me mouchai dedans.

Là-dessus le général se tordit de rire, et Capi tomba les quatre pattes en l'air, renversé par ma stupidité.

Voyant que je me trompais, je contemplais de nouveau la serviette, me demandant comment l'employer.

Enfin une idée m'arriva: je roulai la serviette et m'en fis une cravate.

Nouveaux rires du général, nouvelle chute de Capi.

Et ainsi de suite jusqu'au moment où le général exaspéré m'arracha de ma chaise, s'assit à ma place et mangea le déjeuner qui m'était destiné.

Ah! il savait se servir d'une serviette, le général! Avec quelle grâce il la passa dans une boutonnière de son uniforme et l'étala sur ses genoux! Avec quelle élégance il cassa son pain et vida son verre!

Mais où ses belles manières produisirent un effet irrésistible, ce fut lorsque, le déjeuner terminé, il demanda un cure-dent et le passa rapidement entre ses dents.

Alors les applaudissements éclatèrent de tous les côtés et la représentation s'acheva dans un triomphe.

Comme le singe était intelligent! comme le domestique était bête!

En revenant à notre auberge, Vitalis me fit ce compliment, et j'étais déjà si bien comédien que je fus fier de cet éloge.

V

DEVANT LA JUSTICE [1]

Nous parcourûmes ainsi une partie du midi de la France.

Notre façon de voyager était des plus simples: nous allions droit devant nous, au hasard, et, quand nous trouvions un village qui de loin ne nous paraissait pas trop misérable, nous nous préparions pour faire une entrée triomphale. Je faisais la toilette des chiens, coiffant Dolce, habillant Zerbino, mettant une emplâtre sur l'œil de Capi pour qu'il pût jouer le rôle d'un vieux grognard, enfin je forçais Joli-Cœur à endosser son habit de général. Mais c'était là la partie la plus difficile de ma tâche, car le singe, qui savait très bien que cette toilette était le prélude d'un travail pour lui, se défendait tant qu'il pouvait, et inventait les tours les plus drôles pour m'empêcher de l'habiller. Alors j'appelais Capi à mon aide, et par sa vigilance, par son instinct et sa finesse, il arrivait presque toujours à déjouer les malices du singe.

La troupe en grande tenue, Vitalis prenait son fifre, et nous mettant en bel ordre nous défilions par le village.

Si le nombre des curieux que nous entraînions derrière nous était suffisant, nous donnions une représentation ; si, au contraire, il était trop faible pour faire espérer une recette, nous continuions notre marche.

Dans les villes seulement nous restions plusieurs jours, et alors le matin j'avais la liberté d'aller me promener où je voulais. Je prenais Capi avec moi, — Capi, simple chien, bien entendu, sans son costume de théâtre, et nous flânions par les rues.

Vitalis, qui d'ordinaire me tenait étroitement près de lui, pour cela me mettait volontiers la bride sur le cou.[1]

— Puisque le hasard, me disait-il, te fait parcourir la France à un âge où les enfants sont généralement à l'école, ouvre les yeux, regarde et apprends.

* * * * * *

Nous avions couché dans un village assez misérable, et nous en étions partis le matin, au jour naissant. Longtemps nous avions marché sur une route poudreuse, lorsque tout à coup nos regards, jusque-là enfermés dans un chemin que bordaient des vignes, s'étendirent librement sur un espace immense, comme si un rideau, touché par une baguette magique, s'était subitement abaissé devant nous.

— C'est Bordeaux, me dit Vitalis.

Pour un enfant, élevé comme moi, qui n'avait vu jusque-là que de pauvres villages ou les quelques petites villes que le hasard de la route nous avait fait rencontrer, c'était féerique.

Sans que j'eusse réfléchi, mes pieds s'arrêtèrent; je restai immobile, regardant devant moi, au loin, auprès, tout à l'entour.

Mais bientôt mes yeux se fixèrent sur un point: la rivière et les navires qui la couvraient.

En effet, il se produisait là un mouvement confus qui m'intéressait d'autant plus fortement que je n'y comprenais absolument rien.

Des navires, leurs voiles déployées, descendaient la rivière légèrement inclinés sur un côté, d'autres la remontaient ; il y en avait qui restaient immobiles comme des îles, et il y en avait aussi qui tournaient sur eux-mêmes sans qu'on vît ce qui les faisait tourner ; enfin il y en avait encore qui, sans mâture, sans voilure, mais avec une cheminée qui déroulait dans le ciel des tourbillons de fumée, se mouvaient rapidement, allant en tous sens en laissant derrière eux, sur l'eau jaunâtre, des sillons d'écume blanche.

— C'est l'heure de la marée, me dit Vitalis répondant, sans que je l'eusse interrogé, à mon étonnement ; il y a des navires qui arrivent de la pleine mer, après de longs voyages : ce sont ceux dont la peinture est salie et qui sont comme rouillés ; il y en a d'autres qui quittent le port ; ceux que tu vois au milieu de la rivière tourner sur eux-mêmes, évitent sur leurs ancres de manière à présenter leur proue au flot montant. Ceux qui courent enveloppés dans des nuages de fumée sont des remorqueurs.

Que de mots étranges pour moi ! que d'idées nouvelles !

Jusque-là nous n'avions jamais fait long séjour dans les villes qui s'étaient trouvées sur notre passage, car les nécessités de notre spectacle nous obligeaient à changer chaque jour le lieu de nos représentations, afin d'avoir un public nouveau. Avec des comédiens tels que ceux qui composaient « la troupe de l'illustre signor Vitalis, » le répertoire ne pouvait pas en effet être bien varié, et quand nous avions joué le *Domestique de M. Joli-Cœur*, la *Mort du général*, le *Triomphe du juste* et trois ou quatre autres pièces, c'était fini, nos acteurs avaient donné tout ce qu'ils pouvaient ; il fallait ailleurs recommencer la

Mort du général ou le *Triomphe du juste* devant des spectateurs qui n'eussent pas vu ces pièces.

Mais Bordeaux est une grande ville, où le public se renouvelle facilement, et, en changeant de quartier, nous pouvions donner jusqu'à trois et quatre représentations par jour, sans qu'on nous criât, comme cela nous était arrivé une fois :

— C'est donc toujours la même chose ?

De Bordeaux, nous allâmes à Pau.

De Pau il m'est resté un souvenir agréable : dans cette ville le vent ne souffle presque jamais.

Et comme nous y restâmes pendant l'hiver, passant nos journées dans les rues, sur les places publiques et sur les promenades, on comprend que je dus être sensible à un avantage de ce genre.

Ce ne fut pourtant pas cette raison qui, contrairement à nos habitudes, détermina ce long séjour en un même endroit, mais une autre, toute-puissante auprès de mon maître, — je veux dire l'abondance de nos recettes.

En effet, pendant tout l'hiver, nous eûmes un public d'enfants qui ne se fatigua point de notre répertoire et ne nous cria jamais : « C'est donc toujours la même chose ? »

C'étaient, pour le plus grand nombre, des enfants anglais : de gros garçons avec des chairs roses et de jolies petites filles avec de grands yeux doux, presque aussi beaux que ceux de Dolce. Ce fut alors que j'appris à connaître les *Albert*,[1] les *Huntley* et autres pâtisseries sèches, dont avant de sortir ils avaient soin de bourrer leurs poches, pour les distribuer ensuite généreusement entre Joli-Cœur, les chiens et moi.

Quand le printemps s'annonça par de chaudes jour-

nées, notre public commença à devenir moins nombreux, et, après la représentation, plus d'une fois des enfants vinrent donner des poignées de main à Joli-Cœur et à Capi. C'étaient leurs adieux qu'ils faisaient ; le lendemain nous ne devions plus les revoir.

Bientôt nous nous trouvâmes seuls sur les places publiques, et il fallut songer à abandonner, nous aussi, les promenades de Pau.

Un matin nous nous mîmes en route, et nous ne tardâmes pas à perdre de vue les tours de la ville.

Nous avions repris notre vie errante, à l'aventure, par les grands chemins.

Pendant longtemps, je ne sais combien de jours, combien de semaines, nous allâmes devant nous, suivant des vallées, escaladant des collines, laissant toujours à notre droite les cimes bleuâtres des Pyrénées, semblables à des entassements de nuages.

Puis, un soir, nous arrivâmes dans une grande ville, située au bord d'une rivière, au milieu d'une plaine fertile : les maisons, fort laides pour la plupart, étaient construites en briques rouges ; les rues étaient pavées de petits cailloux pointus, durs aux pieds des voyageurs qui avaient fait une dizaine de lieues dans leur journée.

Mon maître me dit que nous étions à Toulouse et que nous y resterions longtemps.

Comme à l'ordinaire, notre premier soin, le lendemain, fut de chercher des endroits propices à nos représentations.

Nous en trouvâmes un grand nombre, car les promenades ne manquent pas à Toulouse, surtout dans la partie de la ville qui avoisine le Jardin des Plantes;[1] il y a là une belle pelouse ombragée de grands arbres, sur

laquelle viennent déboucher plusieurs boulevards qu'on appelle des allées. Ce fut dans une de ces allées que nous nous installâmes, et dès nos premières représentations nous eûmes un public nombreux.

Par malheur, l'homme de police qui avait la garde de cette allée vit cette installation avec déplaisir, et, soit qu'il n'aimât pas les chiens, soit que nous fussions une cause de dérangement dans son service, soit toute autre raison, il voulut nous faire abandonner notre place.

Peut-être, dans notre position, eût-il été sage de céder à cette tracasserie, car la lutte entre de pauvres saltimbanques tels que nous et des gens de police n'était pas à armes égales; mais mon maître n'en jugea pas ainsi.

Bien qu'il ne fût qu'un montreur de chiens savants pauvre et vieux, au moins présentement et en apparence, il avait de la fierté; de plus il avait ce qu'il appelait le sentiment de son droit, c'est-à-dire, ainsi qu'il me l'expliqua, la conviction qu'il devait être protégé tant qu'il ne ferait rien de contraire aux lois ou aux règlements de police.

Il refusa donc d'obéir à l'agent lorsque celui-ci voulut nous expulser de notre allée.

Lorsque mon maître ne voulait pas se laisser emporter par la colère, ou bien lorsqu'il lui prenait fantaisie de se moquer des gens, — ce qui lui arrivait souvent, — il avait pour habitude d'exagérer sa politesse italienne: c'était à croire[1] alors, en entendant ses façons de s'exprimer, qu'il s'adressait à des personnages considérables.

— L'illustrissime représentant de l'autorité, dit-il en répondant chapeau bas à l'agent de police, peut-il me montrer un réglement émanant de ladite autorité, par

lequel il serait interdit à d'infimes baladins tels que nous d'exercer leur chétive industrie sur cette place publique?

L'agent répondit qu'il n'y avait pas à discuter, mais à obéir.

— Assurément, répliqua Vitalis, et c'est bien ainsi que je l'entends; aussi je vous promets de me conformer à vos ordres aussitôt que vous m'aurez fait savoir en vertu de quels règlements vous les donnez.

Ce jour-là, l'agent de police nous tourna le dos, tandis que mon maître, le chapeau à la main, le bras arrondi et la taille courbée, l'accompagnait en riant silencieusement.

Mais il revint le lendemain et, franchissant les cordes qui formaient l'enceinte de notre théâtre, il se jeta au beau milieu de notre représentation.

— Il faut museler vos chiens, dit-il durement à Vitalis.

— Museler mes chiens!

— Il y a un règlement de police; vous devez le connaître.

Nous étions en train de jouer la *Mort du général*, et comme c'était la première représentation de cette comédie à Toulouse, notre public était plein d'attention.

L'intervention de l'agent provoqua des murmures et des réclamations:

— N'interrompez pas!

— Laissez finir la représentation.

Mais d'un geste, Vitalis réclama et obtint le silence.

Alors, ôtant son feutre dont les plumes balayèrent le sable, tant son salut fut humble, il s'approcha de l'agent en faisant trois profondes révérences.

— L'illustrissime représentant de l'autorité n'a-t-il pas dit que je devais museler mes comédiens? demanda-t-il.

— Oui, muselez vos chiens et plus vite que ça.

— Museler Capi, Zerbino, Dolce, s'écria Vitalis, s'adressant bien plus au public qu'à l'agent, mais votre seigneurie n'y pense pas! Comment le savant médecin Capi, connu de l'univers entier, pourra-t-il ordonner ses médicaments pour soulager les derniers moments de l'infortuné général Joli-Cœur, si ledit Capi porte au bout de son nez une muselière?

Sur ce mot, il y eut une explosion de rires et l'on entendit les voix cristallines des enfants se mêler aux voix gutturales des parents.

Vitalis, encouragé par ces applaudissements, continua:

— Je le demande à l'honorable société et la prie respectueusement de prononcer entre nous.

L'honorable société, appelée ainsi à se prononcer, ne répondit pas directement, mais ses rires parlaient pour elle: on approuvait Vitalis, on se moquait de l'agent, et surtout on s'amusait des grimaces de Joli-Cœur, qui, s'étant placé derrière «l'illustrissime représentant de l'autorité,» faisait des grimaces dans le dos de celui-ci, croisant ses bras comme lui, se campant le poing sur la hanche et rejetant sa tête en arrière avec des mines et des contorsions tout à fait réjouissantes.

Agacé par le discours de Vitalis, exaspéré par les rires du public, l'agent de police, qui n'avait pas l'air d'un homme patient, tourna brusquement sur ses talons.

Mais alors il aperçut le singe qui se tenait le poing sur la hanche dans l'attitude d'un matamore; durant quelques secondes l'homme et la bête restèrent en face

l'un de l'autre, se regardant comme s'il s'agissait de savoir lequel des deux baisserait les yeux le premier.

Les rires qui éclatèrent, irrésistibles et bruyants, mirent fin à cette scène.

— Si demain vos chiens ne sont pas muselés, s'écria l'agent en nous menaçant du poing, je vous fais un procès; je ne vous dis que cela.

— A demain, signor, dit Vitalis, à demain.

Et tandis que l'agent s'éloignait à grands pas, Vitalis resta courbé en deux dans une attitude respectueuse; puis la représentation continua.

Je croyais que mon maître allait acheter des muselières pour nos chiens; mais il n'en fit rien et la soirée s'écoula même sans qu'il parlât de sa querelle avec l'homme de police.

Alors je m'enhardis à lui en parler moi-même.

— Si vous voulez que Capi ne brise pas demain sa muselière pendant la représentation, lui dis-je, il me semble qu'il serait bon de la lui mettre un peu à l'avance. En le surveillant, on pourrait peut-être l'y habituer.

— Tu crois donc que je vais leur mettre une carcasse de fer?

— Dame, il me semble que l'agent est disposé à vous tourmenter.

— Tu n'es qu'un paysan, et comme tous les paysans tu perds la tête par peur de la police et des gendarmes. Mais sois tranquille, je m'arrangerai demain pour que l'agent ne puisse pas me faire un procès, et en même temps pour que mes élèves ne soient pas trop malheureux. D'un autre côté, je m'arrangerai aussi pour que le public s'amuse un peu. Il faut que cet agent

nous procure plus d'une bonne recette, et joue un rôle comique dans la pièce que je lui prépare; cela donnera de la variété à notre répertoire et nous fera rire nous-mêmes un peu. Pour cela, tu te rendras tout seul demain à notre place avec Joli-Cœur; tu tendras les cordes et quand tu auras autour de toi un public suffisant, et quand l'agent sera arrivé, je ferai mon entrée avec les chiens. C'est alors que la comédie commencera.

Il ne me plaisait guère de m'en aller tout seul ainsi préparer notre représentation, mais je commençais à connaître mon maître et à savoir quand je pouvais lui résister; or il était évident que dans les circonstances présentes je n'avais aucune chance de lui faire abandonner la partie de plaisir sur laquelle il comptait; je me décidai donc à obéir.

Le lendemain je m'en allai à notre place ordinaire, et tendis mes cordes. On accourut de tous côtés, et l'on s'entassa dans l'enceinte que je venais de tracer.

En ces derniers temps, surtout pendant notre séjour à Pau, mon maître m'avait fait travailler la harpe, et je commençais à ne pas trop mal jouer quelques morceaux qu'il m'avait appris. Il y avait entre autres une *canzonetta* napolitaine que je chantais en m'accompagnant de la harpe et qui me valait toujours des applaudissements.

J'étais déjà artiste par plus d'un côté, et par conséquent disposé à croire, quand notre troupe avait du succès, que c'était à mon talent que ce succès était dû; cependant ce jour-là j'eus le bon sens de comprendre que ce n'était point pour entendre ma *canzonetta* qu'on se pressait ainsi dans nos cordes.

Ceux qui avaient assisté la veille à la scène de l'agent de police, étaient revenus, et ils avaient amené avec eux des amis. On aime peu les gens de police à Toulouse, comme à peu près partout ailleurs, et l'on était curieux de voir comment le vieil Italien se tirerait d'affaire et roulerait son ennemi. Bien que Vitalis n'eût pas prononcé d'autres mots que : « A demain, signor, » il avait été compris par tout le monde que ce rendez-vous donné et accepté était l'annonce d'une grande représentation dans laquelle on trouverait des occasions de rire et de s'amuser aux dépens de la police.

De là l'empressement du public.

Aussi, en me voyant seul avec Joli-Cœur, plus d'un spectateur inquiet m'interrompait-il pour me demander si « l'Italien » ne viendrait pas.

— Il va arriver bientôt.

Et je continuais ma *canzonetta*.

Ce ne fut pas mon maître qui arriva, ce fut l'agent de police. Joli-Cœur l'aperçut le premier, et aussitôt, se campant la main sur la hanche et rejetant sa tête en arrière, il se mit à se promener autour de moi en long et en large, raide, cambré, avec une prestance ridicule.

Le public partit d'un éclat de rire et applaudit à plusieurs reprises.

L'agent fut déconcerté et me lança des yeux furieux.

Bien entendu, cela redoubla l'hilarité du public.

J'avais moi-même envie de rire, mais d'un autre côté je n'étais guère rassuré. Comment tout cela allait-il finir ? Quand Vitalis était là, c'était bien,[1] il répondait à l'agent. Mais j'étais seul, et, je l'avoue, je ne savais comment je répondrais si l'agent m'interpellait.

La figure de l'agent n'était pas faite pour me donner bonne espérance ; elle était vraiment furieuse, exaspérée par la colère.

Il allait de long en large devant mes cordes, et quand il passait près de moi il avait une façon de me regarder par-dessus son épaule qui me faisait craindre une mauvaise fin.

Joli-Cœur, qui ne comprenait pas la gravité de la situation, s'amusait de l'attitude de l'agent. Il se promenait, lui aussi, le long de ma corde, mais en dedans, tandis que l'agent se promenait en dehors, et, en passant devant moi, il me regardait par-dessus son épaule avec une mine si drôle, que les rires du public redoublaient.

Ne voulant point pousser à bout l'exaspération de l'agent, j'appelai Joli-Cœur, mais celui-ci n'était point en disposition d'obéissance ; ce jeu l'amusait, et il refusa de m'obéir, continuant sa promenade en courant, et m'échappant lorsque je voulais le prendre.

Je ne sais comment cela se fit, mais l'agent, que la colère aveuglait sans doute, s'imagina que j'excitais le singe, et vivement il enjamba la corde.

En deux enjambées il fut sur moi, et je me sentis à moitié renversé par un soufflet.

Quand je me remis sur mes jambes et rouvris les yeux, Vitalis, survenu je ne sais comment, était placé entre moi et l'agent qu'il tenait par le poignet.

— Je vous défends de frapper cet enfant, dit-il ; ce que vous avez fait est une lâcheté.

L'agent voulut dégager sa main, mais Vitalis serra la sienne.

Et, pendant quelques secondes, les deux hommes se regardèrent en face, les yeux dans les yeux.

L'agent était fou de colère.

Mon maître était magnifique de noblesse: il tenait haute sa belle tête encadrée de cheveux blancs, et son visage exprimait l'indignation et le commandement.

Il me sembla que, devant cette attitude, l'agent allait rentrer sous terre. Mais il n'en fut rien;[1] d'un mouvement vigoureux il dégagea sa main, empoigna mon maître par le collet et le poussa devant lui avec brutalité.

Vitalis faillit tomber, tant la poussée avait été rude; mais il se redressa, et, levant son bras droit, il en frappa fortement le poignet de l'agent.

Mon maître était un vieillard vigoureux, il est vrai, mais enfin un vieillard; l'agent, un homme jeune encore et plein de force: la lutte entre eux n'aurait pas été longue.

Mais il n'y eut pas lutte.

— Que voulez-vous? demanda Vitalis.

— Je vous arrête: suivez-moi au poste.

— Pourquoi avez-vous frappé cet enfant?

— Pas de paroles! suivez-moi.

Vitalis ne répondit pas, mais se tournant vers moi:

— Rentre à l'auberge, me dit-il, restes-y avec les chiens, je te ferai parvenir des nouvelles.

Il n'en put pas dire davantage: l'agent l'entraîna.

Ainsi finit cette représentation, que mon maître avait voulu faire amusante et qui finit si tristement.

Le premier mouvement des chiens avait été de suivre leur maître, mais je leur ordonnai de rester près de moi, et, habitués à obéir, ils revinrent sur leurs pas. Je m'aperçus alors qu'ils étaient muselés, mais au lieu

d'avoir le nez pris dans une carcasse en fer ou dans un filet, ils portaient tout simplement une faveur en soie nouée avec des bouffettes autour de leur museau; pour Capi, qui était à poil blanc, la faveur était rouge; pour Zerbino, qui était noir, blanche; pour Dolce, qui était grise, bleue. C'étaient des muselières de théâtre, et Vitalis avait ainsi costumé les chiens sans doute pour la farce qu'il voulait jouer à l'agent.

Le public s'était rapidement dispersé; quelques personnes seulement avaient gardé leurs places, discutant sur ce qui venait de se passer.

— Le vieux a eu raison.

— Il a eu tort.

— Pourquoi l'agent a-t-il frappé l'enfant, qui ne lui avait rien dit ni rien fait?

— Mauvaise affaire; le vieux ne s'en tirera pas sans prison, si l'agent constate la rébellion.

Je rentrai à l'auberge fort affligé et très inquiet.

* * * * * *

Ayant pris des renseignements, on me dit que l'audience de la police correctionnelle commençait à dix heures. A neuf heures j'allai m'adosser contre la porte et, le premier, je pénétrai dans la salle. Peu à peu, la salle s'emplit, et je reconnus plusieurs personnes qui avaient assisté à la scène avec l'agent de police.

Je ne savais pas ce que c'était que les tribunaux et la justice, mais d'instinct j'en avais une peur horrible; il me semblait que, bien qu'il s'agît de mon maître et non de moi, j'étais en danger; j'allai me blottir derrière un gros poêle, et, m'enfonçant contre la muraille, je me fis aussi petit que possible.

Ce ne fut pas mon maître qu'on jugea le premier; mais des gens qui avaient volé, qui s'étaient battus, qui, tous, se disaient innocents, et qui, tous, furent condamnés.

Enfin, Vitalis vint s'asseoir entre deux gendarmes sur le banc où tous ces gens l'avaient précédé.

Ce qui se dit[1] tout d'abord, ce qu'on lui demanda, ce qu'il répondit, je n'en sais rien; j'étais trop ému pour entendre, ou tout au moins pour comprendre. D'ailleurs, je ne pensais pas à écouter, je regardais.

Je regardais mon maître qui se tenait debout, ses grands cheveux blancs rejetés en arrière, dans l'attitude d'un homme honteux et peiné; je regardais le juge qui l'interrogeait.

— Ainsi, dit celui-ci, vous reconnaissez avoir porté des coups à l'agent qui vous arrêtait?

— Non des coups, monsieur le[2] président, mais un coup; lorsque j'arrivai sur la place où devait avoir lieu notre représentation, je vis l'agent donner un soufflet à l'enfant qui m'accompagnait.

— Cet enfant n'est pas à vous?

— Non, monsieur le président, mais je l'aime comme s'il était mon fils. Lorsque je le vis frapper,[3] je me laissai entraîner par la colère. Je saisis vivement la main de l'agent et l'empêchai de frapper de nouveau.

— Vous avez vous-même frappé l'agent?

— C'est-à-dire que lorsque celui-ci me mit la main au collet, j'oubliai quel était l'homme qui se jetait sur moi, ou plutôt je ne vis en lui qu'un homme au lieu de voir un agent, et un mouvement instinctif, involontaire, m'a emporté.

— A votre âge, on ne se laisse pas emporter.

— On ne devrait pas se laisser emporter. Malheureusement on ne fait pas toujours ce qu'on doit; je le sens aujourd'hui.

— Nous allons entendre l'agent.

Celui-ci raconta les faits tels qu'ils s'étaient passés, mais en insistant plus sur la façon dont on s'était moqué de sa personne, de sa voix, de ses gestes, que sur le coup qu'il avait reçu.

Pendant cette déposition, Vitalis, au lieu d'écouter avec attention, regardait de tous côtés dans la salle. Je compris qu'il me cherchait. Alors je me décidai à quitter mon abri, et, me faufilant au milieu des curieux, j'arrivai au premier rang.

Il m'aperçut, et sa figure attristée s'éclaira ; je sentis qu'il était heureux de me voir, et, malgré moi, mes yeux s'emplirent de larmes.

— C'est tout ce que vous avez à dire pour votre défense? demanda enfin le président.

— Pour moi, je n'aurais rien à ajouter ; mais pour l'enfant que j'aime tendrement et qui va rester seul, pour lui je réclame l'indulgence du tribunal, et le prie de nous tenir séparés le moins longtemps possible.

Je croyais qu'on allait mettre mon maître en liberté. Mais il n'en fut rien.[1]

Un autre magistrat parla pendant quelques minutes, puis le président, d'une voix grave, dit que le nommé Vitalis, convaincu d'injures et de voies de fait envers un agent de la force publique, était condamné à deux mois de prison et à cent francs d'amende.

Deux mois de prison !

A travers mes larmes, je vis la porte par laquelle Vitalis était entré, se rouvrir; celui-ci suivit un gendarme, puis la porte se referma.

Deux mois de séparation!

Où aller?

VI

EN BATEAU

Quand je rentrai à l'auberge, le cœur gros, les yeux rouges, je trouvai sous la porte de la cour l'aubergiste qui me regarda longuement.

J'allais passer pour rejoindre les chiens, quand il m'arrêta.

— Eh bien, me dit-il, ton maître ?

— Il est condamné.

— A combien ?

— A deux mois de prison.

— Et à combien d'amende ?

— Cent francs.

— Deux mois, cent francs, répéta-t-il à trois ou quatre reprises.

Je voulus continuer mon chemin ; de nouveau il m'arrêta.

— Et qu'est-ce que tu veux faire pendant ces deux mois ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Ah ! tu ne sais pas. Tu as de l'argent pour vivre et pour nourrir tes bêtes, je pense ?

— Non, monsieur.

— Alors tu comptes sur moi pour vous loger ?

— Oh ! non, monsieur, je ne compte sur personne.

Rien n'était plus vrai ; je ne comptais sur personne.

— Eh bien ! mon garçon, continua l'aubergiste, tu as

raison, ton maître me doit déjà trop d'argent, je ne peux pas te faire crédit pendant deux mois sans savoir si au bout du compte je serai payé ; il faut t'en aller d'ici.

— M'en aller! mais où voulez-vous que j'aille, monsieur ?

— Ça, ce n'est pas mon affaire : je ne suis pas ton père, je ne suis pas non plus ton maître. Pourquoi veux-tu que je te garde ?

Je restai un moment abasourdi. Que dire? Cet homme avait raison. Pourquoi m'aurait-il gardé chez lui? Je ne lui étais rien qu'un embarras et une charge.

— Allons, mon garçon, prends tes chiens et ton singe, puis file ; tu me laisseras, bien entendu, le sac de ton maître. Quand il sortira de prison il viendra le chercher, et alors nous réglerons notre compte.

Ce mot me suggéra une idée, et je crus avoir trouvé le moyen de rester dans cette auberge.

— Puisque vous êtes certain de faire régler votre compte à ce moment, gardez-moi jusque-là, et vous ajouterez ma dépense à celle de mon maître.

— Vraiment, mon garçon? Ton maître pourra bien me payer quelques journées ; mais deux mois, c'est une autre affaire.

— Je mangerai aussi peu que vous voudrez.

— Et tes bêtes ? Non, vois-tu, il faut t'en aller ! tu trouveras bien à travailler et à gagner ta vie dans les villages.

— Mais, monsieur, où voulez-vous que mon maître me trouve en sortant de prison ? C'est ici qu'il viendra me chercher.

— Tu n'auras qu'à revenir ce jour-là ; d'ici là, va

faire une promenade de deux mois dans les environs, dans les villes d'eaux. Il y a là de l'argent à gagner.

— Et si mon maître m'écrit ?

— Je te garderai sa lettre.

— Mais si je ne lui réponds pas ?

— Ah ! tu m'ennuies à la fin. Je t'ai dit de t'en aller ; il faut sortir d'ici, et plus vite que ça ! Je te donne cinq minutes pour partir ; si je te retrouve quand je vais revenir dans la cour, tu auras affaire à moi.

Je sentis bien que toute insistance était inutile. Comme le disait l'aubergiste, « il fallait sortir d'ici. »

J'entrai à l'écurie, et, après avoir détaché les chiens et Joli-Cœur, après avoir bouclé mon sac et passé sur mon épaule la bretelle de ma harpe, je sortis de l'auberge.

J'avais hâte de sortir de la ville, car mes chiens n'étaient pas muselés. Que répondre si je rencontrais un agent de police ? que je n'avais pas d'argent pour leur acheter des muselières ? C'était la vérité, car, tout compte fait, je n'avais que onze sous dans ma poche, et ce n'était pas suffisant pour une pareille acquisition. Ne m'arrêterait-il pas à mon tour ?

Tout en marchant rapidement les chiens levaient la tête vers moi, et me regardaient d'un air qui n'avait pas besoin de paroles pour être compris : ils avaient faim.

Joli-Cœur, que je portais juché sur mon sac, me tirait de temps en temps l'oreille pour m'obliger à tourner la tête vers lui : alors il se brossait le ventre par un geste qui n'était pas moins expressif que le regard des chiens.

Moi aussi j'aurais bien comme eux parlé de ma faim, car je n'avais pas déjeuné plus qu'eux tous ; mais à quoi bon ?[1]

Mes onze sous ne pouvaient pas nous donner à déjeuner et à dîner; nous devions tous nous contenter d'un seul repas, qui, fait au milieu de la journée, nous tiendrait lieu des deux.

L'auberge où nous avions logé et d'où nous venions d'être chassés se trouvant sur la route de Montpellier, c'était naturellement cette route que j'avais suivie.

Je n'avais pas intérêt à aller dans un pays plutôt que dans un autre; partout on me demanderait de l'argent pour manger et pour nous loger. Encore la question du logement était-elle de beaucoup la moins importante; nous étions dans la saison chaude et nous pouvions coucher à la belle étoile,[1] à l'abri d'un buisson ou d'un mur.

Mais manger?

Je crois bien que nous marchâmes près de deux heures sans que j'osasse m'arrêter, et cependant les chiens me faisaient des yeux de plus en plus suppliants, tandis que Joli-Cœur me tirait l'oreille et se brossait le ventre de de plus en plus fort.

Enfin je me crus assez loin de Toulouse pour n'avoir rien à craindre, ou tout au moins pour dire que je musèlerais mes chiens le lendemain si on me demandait de le faire, et j'entrai dans la première boutique de boulanger que je trouvai.

Je demandai qu'on me servît une livre et demie de pain.

— Vous prendrez bien un pain de deux livres, me dit la boulangère; avec votre ménagerie ce n'est pas trop; il faut bien les nourrir, ces pauvres bêtes!

Sans doute ce n'était pas trop pour ma ménagerie qu'un pain de deux livres, car sans compter Joli-Cœur,

qui ne mangeait pas de gros morceaux, cela ne nous donnait qu'une demi-livre pour chacun de nous; mais c'était trop pour ma bourse.

Le pain était alors à cinq sous la livre, et si j'en prenais deux livres elles me coûteraient dix sous, de sorte que sur mes onze sous il ne m'en resterait qu'un seul.

Or je ne trouvais pas prudent de me laisser entraîner à une aussi grande prodigalité avant d'avoir mon lendemain assuré. En n'achetant qu'une livre et demie de pain qui me coûtait sept sous et trois centimes, il me restait pour le lendemain trois sous et deux centimes, c'est-à-dire assez pour ne pas mourir de faim, et attendre une occasion de gagner quelque argent.

J'eus vite fait ce calcul et je dis à la boulangère, d'un air que je tâchai de rendre assuré, que j'avais bien assez d'une livre et demie de pain et que je la priais de ne pas m'en couper davantage.

— C'est bon, c'est bon, répondit-elle.

Et autour[1] d'un beau pain de six livres que nous aurions bien certainement mangé tout entier, elle me coupa la quantité que je demandais et la mit dans la balance, à laquelle elle donna un petit coup.

— C'est un peu fort,[2] dit-elle, cela sera pour les deux centimes.

Et elle fit tomber mes huit sous dans son tiroir.

J'ai vu des gens repousser les centimes qu'on leur rendait, disant qu'ils n'en sauraient que faire; moi, je n'aurais pas repoussé ceux qui m'étaient dus; cependant je n'osai pas les réclamer et sortis sans rien dire, avec mon pain étroitement serré sous mon bras.

Les chiens, joyeux, sautaient autour de moi, et Joli-Cœur me tirait les cheveux en poussant de petits cris.

Nous n'allâmes pas bien loin.

Au premier arbre qui se trouva sur la route, je posai ma harpe contre son tronc et m'allongeai sur l'herbe; les chiens s'assirent en face de moi, Capi au milieu, Dolce d'un côté, Zerbino de l'autre; quant à Joli-Cœur, qui n'était pas fatigué, il resta debout pour être tout prêt à voler les morceaux qui lui conviendraient.

C'était une affaire délicate que le découpage de ma miche; j'en fis cinq parts aussi égales que possible, et, pour qu'il n'y eût pas de pain gaspillé, je les distribuai en petites tranches; chacun avait son morceau à son tour.

Après quelques instants de repos, je donnai le signal du départ: il nous fallait gagner notre coucher, en tous cas notre déjeuner du lendemain, si, comme cela était probable, nous faisions l'économie de coucher en plein air.

Au bout d'une heure de marche à peu près, nous arrivâmes en vue d'un village qui me parut propre à la réalisation de mon dessein.

De loin il s'annonçait comme assez misérable, et la recette ne pouvait être par conséquent que bien chétive, mais il n'y avait pas là de quoi me décourager; je n'étais pas exigeant sur le chiffre de la recette, et je me disais que plus le village était petit, moins nous avions de chance de rencontrer des agents de police.

Je fis donc la toilette de mes comédiens, et en aussi bel ordre que possible nous entrâmes dans ce village.

Tout en marchant je regardais à droite et à gauche pour voir l'effet que nous produisions; il était médiocre, on levait la tête, puis on la rebaissait, personne ne nous suivait.

Arrivés sur une petite place au milieu de laquelle se trouvait une fontaine ombragée par des platanes, je pris ma harpe et commençai à jouer une valse. La musique était gaie, mes doigts étaient légers, mais mon cœur était chagrin, et il me semblait que je portais sur mes épaules un poids bien lourd.

Je dis à Zerbino et à Dolce de valser; ils m'obéirent aussitôt et se mirent à tourner en mesure.

Mais personne ne se dérangea pour venir nous regarder, et cependant sur le seuil des portes je voyais des femmes qui tricotaient ou qui causaient.

Je continuai de jouer; Zerbino et Dolce continuèrent de valser.

Peut-être quelqu'un se déciderait-il à s'approcher de nous; s'il venait une personne, il en viendrait une seconde, puis dix, puis vingt autres.

Mais j'avais beau[1] jouer, Zerbino et Dolce avaient beau tourner, les gens restaient chez eux; ils ne regardaient même plus de notre côté.

C'était à[2] désespérer.

Cependant je ne désespérais pas et jouais avec plus de force, faisant sonner les cordes de ma harpe à les casser.

Tout à coup un petit enfant, si petit qu'il s'essayait, je crois bien, à ses premiers pas, quitta le seuil de sa maison et se dirigea vers nous.

Sa mère allait le suivre sans doute, puis, après la mère, arriverait une amie: nous aurions notre public, et nous aurions ensuite une recette.

Je jouai moins fort pour ne pas effrayer l'enfant et pour l'attirer plutôt.

Les mains dressées, se balançant sur ses hanches, il s'avança doucement.

Il venait; il arrivait; encore quelques pas et il était près de nous.

La mère leva la tête, surprise sans doute et inquiète de ne pas le sentir près d'elle.

Elle l'aperçut aussitôt. Mais alors, au lieu de courir après lui comme je l'avais espéré, elle se contenta de l'appeler et l'enfant docile retourna près d'elle.

Peut-être ces gens n'aimaient-ils pas la danse. Après tout, c'était possible.

Je commandai à Zerbino et à Dolce de se coucher et me mis à chanter; et jamais bien certainement je ne m'y appliquai avec plus de zèle.

J'entamais la deuxième strophe quand je vis un homme vêtu d'une veste et coiffé d'un feutre se diriger vers nous.

Enfin!

Je chantai avec plus d'entraînement.

— Holà! cria-t-il, que fais-tu ici, mauvais garnement?

Je m'interrompis, stupéfié par cette interpellation, et restai à le regarder venir vers moi, bouche ouverte.

— Eh bien, répondras-tu? dit-il.

— Vous voyez, monsieur, je chante.

— As-tu une permission pour chanter sur la place de notre commune?

— Non, monsieur.

— Alors va-t'en, si tu ne veux pas que je te fasse un procès.

— Mais, monsieur . . .

— Appelle-moi monsieur le garde champêtre, et tourne les talons, mauvais mendiant.

Je ne me fis pas répéter cet ordre deux fois; je tournai sur mes talons comme il m'avait été ordonné, et rapidement je repris le chemin par lequel j'étais venu.

Lorsque nous fûmes assez éloignés pour n'avoir plus à craindre la brutale arrivée du garde champêtre, je fis un signe de la main, et immédiatement les trois chiens formèrent le cercle autour de moi, Capi au milieu, immobile, les yeux sur les miens.

Le moment était venu de leur donner l'explication qu'ils attendaient.

— Comme nous n'avons pas de permission pour jouer, dis-je, on nous renvoie.

— Et alors? demanda Capi d'un coup de tête.

— Alors nous allons coucher à la belle étoile, n'importe où, sans souper.

Au mot souper, il y eut un grognement général.

Je montrai mes trois sous.

— Vous savez que c'est tout ce qui nous reste; si nous dépensons nos trois sous ce soir, nous n'aurons rien pour déjeuner demain; or, comme nous avons mangé aujourd'hui, je trouve qu'il est sage de penser au lendemain.

Et je remis mes trois sous dans ma poche.

Capi et Dolce baissèrent la tête avec résignation, mais Zerbino, qui n'avait pas toujours bon caractère et qui de plus était gourmand, continua de gronder.

Après l'avoir regardé sévèrement sans pouvoir le faire taire, je me tournai vers Capi:

— Explique à Zerbino, lui dis-je, ce qu'il paraît ne pas vouloir comprendre: il faut nous priver d'un second repas aujourd'hui, si nous voulons en faire un seul demain.

Aussitôt Capi donna un coup de patte à son camarade et une discussion parut s'engager entre eux.

Ce que Capi dit à Zerbino je ne l'entendis pas, car

si les chiens comprennent le langage des hommes, les hommes ne comprennent pas le langage des chiens; je vis seulement que Zerbino refusait d'entendre raison et qu'il insistait pour dépenser immédiatement les trois sous; il fallut que Capi se fâchât, et ce fut seulement quand il eut montré ses crocs que Zerbino, qui n'était pas très brave, se résigna au silence.

La question du souper étant ainsi réglée, il ne restait plus que celle du coucher.

Heureusement le temps était beau, la journée était chaude, et coucher à la belle étoile en cette saison n'était pas bien grave; il fallait s'installer seulement de manière à échapper aux loups, s'il y en avait dans le pays, et, ce qui me paraissait beaucoup plus dangereux, aux gardes champêtres: les hommes étant encore plus à craindre pour nous que les bêtes féroces.

Quand je me décidai à nous arrêter pour passer la nuit, nous étions dans un bois que coupaient çà et là des espaces dénudés au milieu desquels se dressaient des blocs de granit. L'endroit était bien triste, bien désert, mais nous n'avions pas mieux à choisir, et je pensai qu'au milieu de ces blocs de granit nous pourrions trouver un abri contre la fraîcheur de la nuit. Je dis nous, en parlant de Joli-Cœur et de moi, car, pour les chiens, je n'étais pas en peine d'eux;[1] il n'y avait pas à craindre qu'ils gagnassent la fièvre à coucher dehors. Mais pour moi, je devais être soigneux, car j'avais conscience de ma responsabilité. Que deviendrait ma troupe si je tombais malade? que deviendrais-je moi-même, si j'avais Joli-Cœur à soigner?

Quittant la route, nous nous engageâmes au milieu des pierres, et bientôt j'aperçus un énorme bloc de

granit planté de travers de manière à former une sorte de cavité à sa base et un toit à son sommet. Dans cette cavité les vents avaient amoncelé un lit épais d'aiguilles de pin desséchées. Nous ne pouvions mieux trouver: un matelas pour nous étendre, une toiture pour nous abriter; il ne nous manquait qu'un morceau de pain pour souper; mais il fallait tâcher de ne pas penser à cela; d'ailleurs le proverbe n'a-t-il pas dit: «Qui dort dîne?»

Avant de dormir, j'expliquai à Capi que je comptais sur lui pour nous garder, et la bonne bête, au lieu de venir avec nous se coucher sur les aiguilles de pin, resta en dehors de notre abri postée en sentinelle. Je pouvais être tranquille, je savais que personne ne nous approcherait sans que j'en fusse prévenu.

Cependant, bien que rassuré sur ce point, je ne m'endormis pas aussitôt que je me fus étendu sur les aiguilles de pin, Joli-Cœur enveloppé près de moi dans ma veste, Zerbino et Dolce couchés en rond à mes pieds, mon inquiétude étant plus grande encore que ma fatigue.

La journée, cette première journée de voyage, avait été mauvaise; que serait celle du lendemain? J'avais faim, j'avais soif, et il ne me restait que trois sous. J'avais beau[1] les manier machinalement dans ma poche, ils n'augmentaient pas: un, deux, trois, je m'arrêtais toujours à ce chiffre.

Comment nourrir ma troupe, comment me nourrir moi-même, si je ne trouvais pas le lendemain et les jours suivants à donner des représentations? Des muselières, une permission pour chanter, où voulait-on que j'en eusse?[2] Faudrait-il donc tous mourir de faim au coin d'un bois, sous un buisson?

Et tout en agitant ces tristes questions, je regardais les étoiles qui brillaient au-dessus de ma tête dans le ciel sombre. Il ne faisait pas[1] un souffle de vent. Partout le silence: pas un bruissement de feuilles, pas un cri d'oiseau, pas un roulement de voiture sur la route; aussi loin que ma vue pouvait s'étendre dans les profondeurs bleuâtres, le vide. Comme nous étions seuls, abandonnés!

Je sentis mes yeux s'emplir de larmes, et je pleurais dans mes deux mains sans pouvoir m'arrêter quand je sentis un souffle tiède passer dans mes cheveux; vivement je me retournai, et une grande langue douce et chaude se colla sur mon visage. C'était Capi, qui m'avait entendu pleurer et qui venait me consoler, comme il était déjà venu à mon secours lors de ma première nuit de voyage.

Je le pris par le cou à deux bras et j'embrassai son museau humide; alors il poussa deux ou trois gémissements étouffés et il me sembla qu'il pleurait avec moi.

Quand je me réveillai il faisait grand jour, et Capi, assis devant moi, me regardait; les oiseaux sifflaient dans le feuillage; au loin, tout au loin, une cloche sonnait l'*Angelus;*[2] le soleil, déjà haut dans le ciel, lançait des rayons chauds et réconfortants, aussi bien pour le cœur que pour le corps.

Notre toilette matinale fut bien vite faite, et nous nous mîmes en route, nous dirigeant du côté d'où venaient les tintements de la cloche. Là était un village, là sans doute était un boulanger; quand on s'est couché sans dîner et sans souper, la faim parle de bonne heure.

Mon parti était pris: je dépenserais mes trois sous, et après nous verrions.

En arrivant dans le village, je n'eus pas besoin de demander où était la boulangerie: notre nez nous guida sûrement vers elle, j'eus l'odorat presque aussi fin que celui de mes chiens pour sentir de loin la bonne odeur du pain chaud.

Trois sous de pain, quand il coûte cinq sous la livre, ne nous donnèrent à chacun qu'un bien petit morceau, et notre déjeuner fut rapidement terminé.

Le moment était donc venu de voir,[1] c'est-à-dire d'aviser aux moyens de faire une recette dans la journée.

J'étais absorbé par cette idée, quand tout à coup j'entendis crier derrière moi; je me retournai vivement et je vis arriver Zerbino poursuivi par une vieille femme. Il ne me fallut pas longtemps pour comprendre ce qui provoquait cette poursuite et ces cris: profitant de ma distraction, Zerbino m'avait abandonné, et il était entré dans une maison où il avait volé un morceau de viande qu'il emportait dans sa gueule.

— Au voleur![2] criait la vieille femme, arrêtez-le, arrêtez-les tous!

En entendant ces derniers mots, me sentant coupable, ou tout au moins responsable de la faute de mon chien, je me mis à courir aussi. Que répondre si la vieille me demandait le prix du morceau de viande volé? Comment le payer? Une fois arrêtés, ne nous garderait-on pas?

Me voyant fuir, Capi et Dolce ne restèrent pas en arrière, et je les sentis sur mes talons, tandis que Joli-Cœur, que je portais sur mon épaule, m'empoignait par le cou pour ne pas tomber.

Je ne m'arrêtai que lorsque la respiration commença à me manquer, c'est-à-dire après avoir fait au moins

deux kilomètres. Alors je me retournai, osant regarder en arrière: personne ne nous suivait; Capi et Dolce étaient toujours sur mes talons, Zerbino arrivait tout au loin, s'étant arrêté sans doute pour manger son morceau de viande.

Je l'appelai, mais Zerbino, qui savait qu'il avait mérité une sévère correction, s'arrêta, puis au lieu de venir à moi, il se sauva.

J'étais assez loin du village pour n'avoir guère à craindre qu'on me poursuivît. Et d'un autre côté, j'étais assez fatigué de ma course pour désirer me reposer un moment. D'ailleurs à quoi bon me presser, puisque je ne savais pas où aller et que je n'avais rien à faire?

Justement l'endroit où je m'étais arrêté était fait à souhait pour l'attente et le repos. Sans savoir où j'allais dans ma course folle, j'étais arrivé sur les bords du canal du Midi,[1] et après avoir traversé des campagnes poussiéreuses depuis mon départ de Toulouse, je me trouvais dans un pays vert et frais: des eaux, des arbres, de l'herbe, une petite source coulant à travers les fentes d'un rocher tapissé de plantes qui tombaient en cascades fleuries suivant le cours de l'eau; c'était charmant.

Le temps s'écoula, Zerbino ne parut pas, insensiblement le sommeil me prit et je m'endormis.

Quand je m'éveillai, le soleil était au-dessus de ma tête, et les heures avaient marché. Mais je n'avais plus besoin du soleil pour me dire qu'il était tard, mon estomac me criait qu'il y avait longtemps que j'avais mangé mon morceau de pain. De leur côté les deux chiens et Joli-Cœur me montraient aussi qu'ils avaient faim, Capi et Dolce avec des mines piteuses, Joli-Cœur avec des grimaces.

Et Zerbino n'apparaissait toujours pas.

Je l'appelai, je le sifflai, mais tout fut inutile, il ne parut pas; ayant bien déjeuné, il digérait tranquillement, blotti sous un buisson.

Ma situation devenait critique: si je m'en allais, il pouvait très bien se perdre et ne pas nous rejoindre; si je restais, je ne trouvais pas l'occasion de gagner quelques sous et de manger.

Et précisément le besoin de manger devenait de plus en plus impérieux. Les yeux des chiens s'attachaient sur les miens désespérément et Joli-Cœur se brossait le ventre en poussant de petits cris de colère.

Que faire?

Bien que Zerbino fût coupable et nous eût mis tous par sa faute encore dans une terrible situation, je ne pouvais pas avoir l'idée de l'abandonner. Que dirait mon maître si je ne lui ramenais pas ses trois chiens? Et puis, malgré tout, je l'aimais, ce coquin de Zerbino.

Je résolus donc d'attendre jusqu'au soir, mais il était impossible de rester ainsi dans l'inaction.

Il fallait inventer quelque chose qui pût nous occuper tous les quatre et nous distraire.

Si nous pouvions oublier que nous avions faim, nous aurions assurément moins faim pendant ces heures d'oubli.

Mais à quoi nous occuper?

Comme j'examinais cette question, je me souvins que Vitalis m'avait dit qu'à la guerre, quand un régiment était fatigué par une longue marche, on faisait jouer la musique, si bien[1] qu'en entendant des airs gais ou entraînants les soldats oubliaient leurs fatigues.

Si je jouais un air gai, peut-être oublierions-nous tous

notre faim; en tous cas, étant occupé à jouer et les chiens à danser avec Joli-Cœur, le temps passerait plus vite pour nous.

Je pris ma harpe, qui était posée contre un arbre, et tournant le dos au canal, après avoir mis mes comédiens en position, je commençai à jouer un air de danse, puis après une valse.

Tout d'abord mes acteurs ne semblaient pas très disposés à la danse: il était évident que le morceau de pain eût bien mieux fait leur affaire;[1] mais peu à peu ils s'animèrent, la musique produisit son effet obligé, nous oubliâmes tous le morceau de pain que nous n'avions pas et nous ne pensâmes plus, moi qu'à jouer, eux qu'à danser.

Tout à coup j'entendis une voix claire, une voix d'enfant crier: «bravo!» Cette voix venait de derrière moi. Je me retournai vivement.

Un bateau était arrêté sur le canal, l'avant tourné vers la rive sur laquelle je me trouvais; les deux chevaux qui le traînaient avaient fait halte sur la rive opposée.

C'était un singulier bateau, et tel que je n'en avais pas encore vu de pareil; il était beaucoup plus court que les péniches qui servent ordinairement à la navigation sur les canaux, et au-dessus de son pont peu élevé au-dessus de l'eau était construite une sorte de galerie vitrée; à l'avant de cette galerie se trouvait une verandah ombragée par des plantes grimpantes, dont le feuillage accroché çà et là aux découpures du toit retombait par places en cascades vertes. Sous cette verandah j'aperçus deux personnes: une dame jeune encore, à l'air noble et mélancolique, qui se tenait debout, et un

enfant, un garçon à peu près de mon âge qui me parut couché.

C'était cet enfant sans doute qui avait crié «bravo!»

Remis de ma surprise, car cette apparition n'avait rien d'effrayant, je soulevai mon chapeau pour remercier celui qui m'avait applaudi.

— C'est pour votre plaisir que vous jouez? me demanda la dame, parlant avec un accent étranger.

— C'est pour faire travailler mes comédiens et aussi . . . pour me distraire.

L'enfant fit un signe et la dame se pencha vers lui.

— Voulez-vous jouer encore? me demanda la dame en relevant la tête.

Si je voulais jouer![1] jouer pour un public qui m'arrivait si à propos! Je ne me fis pas prier.[2]

— Voulez-vous une danse ou une comédie? dis-je.

— Oh! une comédie! s'écria l'enfant.

Mais la dame interrompit pour dire qu'elle préférait une danse.

— La danse, c'est trop court, s'écria l'enfant.

— Après la danse, nous pourrons, si l'honorable société le désire, représenter différents tours «tels qu'ils se font dans les cirques de Paris.»

C'était une phrase de mon maître: je tâchai de la débiter comme lui avec noblesse. En réfléchissant, j'étais bien aise qu'on eût refusé la comédie, car j'aurais été assez embarrassé pour organiser la représentation, d'abord parce que Zerbino me manquait et aussi parce que je n'avais pas les costumes et les accessoires nécessaires.

Je repris donc ma harpe et je commençai à jouer une valse; aussitôt Capi entoura la taille de Dolce avec ses

deux pattes et ils se mirent à tourner en mesure. Puis Joli-Cœur dansa un pas seul.[1] Puis successivement nous passâmes en revue tout notre répertoire. Nous ne sentions pas la fatigue. Quant à mes comédiens, ils avaient assurément compris qu'un dîner serait le paiement de leurs peines, et ils ne s'épargnaient pas plus que je m'épargnais moi-même.

Tout à coup, au milieu d'un de mes exercices, je vis Zerbino sortir d'un buisson, et quand ses camarades passèrent près de lui, il se plaça effrontément au milieu d'eux et prit son rôle.

Tout en jouant et en surveillant mes comédiens, je regardais de temps en temps le jeune garçon, et, chose étrange, bien qu'il parût prendre grand plaisir à nos exercices, il ne bougeait pas: il restait couché, allongé, dans une immobilité complète, ne remuant que les deux mains pour nous applaudir.

Était-il paralysé? Il semblait qu'il était attaché sur une planche.

Insensiblement le vent avait poussé le bateau contre la berge sur laquelle je me trouvais et je voyais maintenant l'enfant comme si j'avais été sur le bateau même près de lui: il était blond de cheveux, son visage était pâle, si pâle qu'on voyait les veines bleues de son front sous sa peau transparente; son expression était la douceur et la tristesse, avec quelque chose de maladif.

— Combien faites-vous payer les places à votre théâtre? me demanda la dame.

— On paye selon le plaisir qu'on a éprouvé.

— Alors, maman, il faut payer très cher, dit l'enfant.

Puis il ajouta quelques paroles dans une langue que je ne comprenais pas.

— Arthur voudrait voir vos acteurs de plus près, me dit la dame.

Je fis un signe à Capi qui, prenant son élan, sauta dans le bateau.

— Et les autres ? cria Arthur.

Zerbino et Dolce suivirent leur camarade.

— Et le singe ?

Joli-Cœur aurait facilement fait le saut, mais je n'étais jamais sûr de lui ; une fois à bord, il pouvait se livrer à des plaisanteries qui n'auraient peut-être pas été du goût de la dame.

— Est-il méchant ? demanda-t-elle.

— Non, madame ; mais il n'est pas toujours obéissant et j'ai peur qu'il ne se conduise pas convenablement.

— Eh bien ! embarquez avec lui.

Disant cela, elle fit signe à un homme qui se tenait à l'arrière auprès du gouvernail, et aussitôt cet homme, passant à l'avant, jeta une planche sur la berge.

C'était un pont. Il me permit d'embarquer sans risquer le saut périlleux, et j'entrai dans le bateau gravement, ma harpe sur l'épaule et Joli-Cœur dans ma main.

— Le singe ! le singe ! s'écria Arthur.

Je m'approchai de l'enfant, et, tandis qu'il flattait et caressait Joli-Cœur, je pus l'examiner à loisir.

Chose surprenante, il était bien véritablement attaché sur une planche, comme je l'avais cru tout d'abord.

— Vous avez un père, n'est-ce pas, mon enfant ? me demanda la dame.

— Oui, mais je suis seul en ce moment.

— Pour longtemps ?

— Pour deux mois.

— Deux mois ! Oh ! mon pauvre petit ! comment ! seul ainsi pour si longtemps à votre âge ?

— Il le faut bien, madame !

— Votre maître vous oblige sans doute à lui rapporter une somme d'argent au bout de ces deux mois ?

— Non, madame ; il ne m'oblige à rien. Pourvu que je trouve à vivre avec ma troupe, cela suffit.

— Et vous avez trouvé à vivre jusqu'à ce jour ?

— J'hésitai avant de répondre : je n'avais jamais vu une dame qui m'inspirât un sentiment de respect comme celle qui m'interrogeait. Cependant elle me parlait avec tant de bonté, sa voix était si douce, son regard était si affable, si encourageant, que je me décidai à dire la vérité. D'ailleurs, pourquoi me taire ?

Je lui racontai donc comment j'avais dû me séparer de Vitalis, condamné à la prison pour m'avoir défendu, et comment, depuis que j'avais quitté Toulouse, je n'avais pas pu gagner un sou.

Pendant que je parlais, Arthur jouait avec les chiens, mais cependant il écoutait et entendait ce que je disais.

— Comme vous devez tous avoir faim ! s'écria-t-il.

A ce mot, qu'ils connaissaient bien, les chiens se mirent à aboyer et Joli-Cœur se frotta le ventre avec frénésie.

— Oh ! maman, dit Arthur.

La dame comprit cet appel : elle dit quelques mots en langue étrangère à une femme qui montrait sa tête dans une porte entre-bâillée et presque aussitôt cette femme apporta une petite table servie.

— Asseyez-vous, mon enfant, me dit la dame.

Je ne me fis pas prier :[1] je posai ma harpe et m'assis vivement devant la table ; les chiens se rangèrent aus-

sitôt autour de moi et Joli-Cœur prit place sur mon genou.

— Vos chiens mangent-ils du pain? me demanda Arthur.

S'ils mangeaient du pain![1] Je leur en donnai à chacun un morceau qu'ils dévorèrent.

— Et le singe? dit Arthur.

Mais il n'y avait pas besoin de s'occuper de Joli-Cœur, car, tandis que je servais les chiens, il s'était emparé d'un morceau de croûte de pâté avec lequel il était en train de s'étouffer sous la table.

A mon tour, je pris une tranche de pain, et si je ne m'étouffai pas comme Joli-Cœur, je dévorai au moins aussi gloutonnement que lui.

— Pauvre enfant! disait la dame en emplissant mon verre.

Quant à Arthur, il ne disait rien, mais il nous regardait, les yeux écarquillés, émerveillé assurément de notre appétit, car nous étions aussi voraces les uns que les autres, même Zerbino, qui cependant aurait dû se rassasier jusqu'à un certain point avec la viande qu'il avait volée.

— Et où auriez-vous dîné ce soir si nous ne nous étions pas rencontrés? demanda Arthur.

— Je crois bien que nous n'aurions pas dîné.

— Et demain où dînerez-vous?

— Peut-être demain aurons-nous la chance de faire une bonne rencontre comme aujourd'hui.

Sans continuer de s'entretenir avec moi Arthur se tourna vers sa mère, et une longue conversation s'engagea entre eux dans la langue étrangère que j'avais déjà entendue: il paraissait demander une chose qu'elle

n'était pas disposée à accorder, ou tout au moins contre laquelle elle soulevait des objections.

Tout à coup il tourna de nouveau sa tête vers moi, car son corps ne bougeait pas:

— Voulez-vous rester avec nous? dit-il.

Je le regardai sans répondre, tant cette question me prit à l'improviste.

— Mon fils vous demande si vous voulez rester avec nous.

— Sur ce bateau?

— Oui, sur ce bateau: mon fils est malade, les médecins ont ordonné de le tenir attaché sur une planche ainsi que vous voyez. Pour qu'il ne s'ennuie pas, je le promène dans ce bateau. Vous demeurerez avec nous. Vos chiens et votre singe donneront des représentations pour Arthur qui sera leur public. Et vous, si vous le voulez bien, mon enfant, vous nous jouerez de la harpe. Ainsi vous nous rendrez service, et nous de notre côté nous vous serons peut-être utiles. Vous n'aurez point chaque jour à trouver un public, ce qui pour un enfant de votre âge n'est pas toujours très facile.

En bateau! Je n'avais jamais été en bateau, et ç'avait été mon grand désir. J'allais vivre en bateau, sur l'eau, quel bonheur!

Je pris mon instrument et j'allai me placer à l'avant du bateau, puis je commençai à jouer.

Le bateau s'était éloigné de la berge et commençait à filer sur les eaux tranquilles du canal, entraîné par les chevaux. L'eau clapotait contre la carène et les arbres fuyaient derrière nous.

* * * * * *

Quand je pense maintenant aux jours passés en bateau, je trouve que ce sont les meilleurs de mon enfance. Pas une heure d'ennui ou de fatigue: du matin au soir toutes nos heures remplies.

Quand le pays était intéressant, nous ne faisions que quelques lieues dans la journée; quand au contraire il était monotone, nous allions plus vite.

Cependant, si douces que[1] me parussent ces nouvelles habitudes, il me fallut bientôt les interrompre pour revenir aux anciennes. Le temps avait passé vite et le moment approchait où mon maître allait sortir de prison.

— Je vais écrire à votre maître de venir nous trouver; je lui enverrai ses frais de voyage, me dit un jour la mère d'Arthur.

Trois jours après elle reçut une réponse. En quelques lignes Vitalis disait qu'il aurait l'honneur de se rendre à l'invitation qui lui était faite et qu'il arriverait par le train de deux heures.

Je demandai la permission d'aller à la gare, et, prenant les chiens ainsi que Joli-Cœur avec moi, nous attendîmes l'arrivée de notre maître.

Les chiens étaient inquiets comme s'ils se doutaient de quelque chose, Joli-Cœur était indifférent, et pour moi, j'étais terriblement ému.

Je m'étais placé dans un coin de la cour de la gare, tenant mes trois chiens en laisse, et Joli-Cœur sous ma veste, et j'attendais sans trop[2] voir ce qui se passait autour de moi.

Ce furent les chiens qui m'avertirent que le train était arrivé et qu'ils avaient flairé notre maître. Tout à coup je me sentis entraîné en avant, et, comme je n'étais pas

sur mes gardes, les chiens m'échappèrent. Ils couraient en aboyant joyeusement, et presque aussitôt je les vis sauter autour de Vitalis qui, dans son costume habituel, venait d'apparaître. Plus prompt bien que moins souple que ses camarades, Capi s'était élancé dans les bras de son maître, tandis que Zerbino et Dolce se cramponnaient à ses jambes.

Je m'avançai à mon tour, et Vitalis, posant Capi à terre, me serra dans ses bras. Pour la première fois il m'embrassa en me répétant à plusieurs reprises:

— *Buon' di, povero caro!*[1]

Mon maître n'avait jamais été dur pour moi, mais n'avait jamais non plus été caressant, et je n'étais pas habitué à ces témoignages d'effusion; cela m'attendrit, et me fit venir les larmes aux yeux, car j'étais dans des dispositions où le cœur se serre vite.

Je le regardai, et je trouvai qu'il avait bien vieilli en prison; sa taille s'était voûtée; son visage avait pâli; ses lévres s'étaient décolorées.

— Eh bien! tu me trouves changé, n'est-ce pas, mon garçon? me dit-il; la prison est un mauvais séjour, et l'ennui une mauvaise maladie; mais cela va aller mieux maintenant. Et cette dame m'attend?

— Oui, à l'hôtel. Je vais vous conduire à son appartement.

— C'est inutile. Tu me donneras le numéro et tu resteras à m'attendre avec les chiens et Joli-Cœur.

Pourquoi n'avait-il pas voulu que j'assistasse à son entretien? Je n'avais pas encore trouvé de réponse à cette question lorsque je le vis revenir.

— Va faire tes adieux à cette dame, me dit-il; je t'attends ici. Nous partons dans dix minutes.

En entrant dans l'appartement, je trouvai Arthur en larmes et sa mère penchée sur lui pour le consoler.

— N'est-ce pas, Remi, que vous n'allez pas partir? s'écria Arthur.

Ce fut sa mère qui répondit pour moi, en expliquant que je devais obéir.

— J'ai demandé à votre maître de vous garder près de nous, me dit-elle d'une voix qui me fit monter les larmes aux yeux, mais il ne veut pas y consentir, et rien n'a pu le décider.

— C'est un méchant homme! s'écria Arthur.

— Non, ce n'est point un méchant homme, poursuivit-elle, vous lui êtes utile, et de plus je crois qu'il a pour vous une véritable affection. D'ailleurs, ses paroles sont celles d'un honnête homme et de quelqu'un au-dessus de sa condition. Voilà ce qu'il m'a répondu pour expliquer son refus: «J'aime cet enfant, il m'aime; le rude apprentissage de la vie que je lui fais faire près de moi lui sera plus utile que l'état de domesticité déguisée dans lequel vous le feriez vivre malgré vous. Vous lui donneriez de l'instruction, de l'éducation, c'est vrai; vous formeriez son esprit, c'est vrai, mais non son caractère. Il ne peut pas être votre fils; il sera le mien; cela vaudra mieux[1] que d'être le jouet de votre enfant malade, si doux, si aimable[2] que paraisse être cet enfant. Moi aussi je l'instruirai.»

— Puisqu'il n'est pas le père de Remi! s'écria Arthur.

— Il n'est pas son père, cela est vrai, mais il est son maître, et Remi lui appartient, puisque ses parents le lui ont loué. Il faut que pour le moment Remi lui obéisse.

VII

NEIGE ET LOUPS

Il fallut de nouveau emboîter le pas derrière mon maître, et, la bretelle de ma harpe tendue sur mon épaule endolorie, cheminer le long des grandes routes, par la pluie comme par le soleil, par la poussière comme par la boue.

Il fallut faire la bête sur les places publiques et rire ou pleurer pour amuser l'honorable société.

La transition fut rude, car on s'habitue vite au bien-être et au bonheur.

J'eus des dégoûts, des ennuis et des fatigues que je ne connaissais pas avant d'avoir vécu pendant deux mois de la douce vie des heureux de ce monde.

Justement pour accroître mon désespoir, qui pourtant était déjà bien assez grand, le temps devint détestable; la saison était avancée, l'hiver approchait, et les marches sous la pluie, dans la boue, devenaient de plus en plus pénibles. Quand nous arrivions le soir dans une mauvaise auberge ou dans une grange, harassés par la fatigue, mouillés jusqu'à la chemise, crottés jusqu'aux cheveux, je ne me couchais point avec des idées riantes.

Lorsque, après avoir quitté Dijon,[1] nous traversâmes les collines de la Côte-d'Or, nous fûmes pris par un froid humide qui nous glaçait jusqu'aux os, et Joli-Cœur devint plus triste et plus maussade que moi.

Le but de mon maître était de gagner Paris au plus vite, car à Paris seulement nous avions chance de pouvoir donner quelques représentations pendant l'hiver; mais, soit que l'état de sa bourse ne lui permît pas de prendre le chemin de fer, soit toute autre raison, c'était à pied que nous devions faire la route qui sépare Dijon de Paris.

Quand le temps nous le permettait, nous donnions une courte représentation dans les villes et dans les villages que nous traversions, puis, après avoir ramassé une maigre recette, nous nous remettions en route.

Jusqu'à Châtillon, les choses allèrent à peu près,[1] quoique nous eussions toujours à souffrir du froid et de l'humidité; mais après avoir quitté cette ville, la pluie cessa et le vent tourna au nord.

Par malheur, le vent ne resta pas au sec; le ciel s'emplit de gros nuages noirs, le soleil disparut entièrement, et tout annonça que nous aurions bientôt de la neige.

Nous pûmes cependant arriver à un gros village sans être pris par la neige, mais l'intention de mon maître était de gagner Troyes au plus vite, parce que Troyes est une grande ville dans laquelle nous pourrions donner plusieurs représentations, si le mauvais temps nous obligeait à y séjourner.

— Couche-toi vite, me dit-il, quand nous fûmes installés dans notre auberge; nous partirons demain matin de bonne heure; je crains d'être surpris par la neige.

Pour lui, il ne se coucha pas aussitôt, mais il resta au coin de l'âtre de la cheminée de la cuisine pour réchauffer Joli-Cœur qui avait beaucoup souffert du froid de la journée et qui n'avait cessé de gémir, malgré que nous eussions pris soin de l'envelopper dans des couvertures.

Le lendemain matin je me levai de bonne heure comme il m'avait été commandé; il ne faisait pas encore jour,[1] le ciel était noir et bas, sans une étoile; il semblait qu'un grand couvercle sombre s'était abaissé sur la terre et allait l'écraser. Quand on ouvrait la porte, un vent âpre s'engouffrait dans la cheminée et ravivait les tisons qui la veille au soir avaient été enfouis sous la cendre.

— A votre place, dit l'aubergiste, s'adressant à mon maître, je ne partirais pas; la neige va tomber.

— Je suis pressé, répondit Vitalis, et j'espère arriver à Troyes avant la neige.

— Trente kilomètres ne se font pas en une heure.

Nous partîmes néanmoins.

Vitalis tenait Joli-Cœur serré sous sa veste pour lui communiquer un peu de sa propre chaleur, et les chiens, joyeux de ce temps sec, couraient devant nous; mon maître m'avait acheté à Dijon une peau de mouton, dont la laine se portait en dedans; je m'enveloppai dedans et la bise qui nous soufflait au visage me la colla sur le corps.

Il n'était pas agréable d'ouvrir la bouche: nous marchâmes gardant l'un et l'autre le silence, hâtant le pas, autant pour nous presser que pour nous échauffer.

Bien que l'heure fût arrivée où le jour devait paraître, il ne se faisait[2] pas d'éclaircies dans le ciel.

Personne sur la route, personne dans les champs, pas un bruit de voiture, pas un coup de fouet; les seuls êtres vivants étaient les oiseaux qu'on entendait, mais qu'on ne voyait pas, car ils se tenaient abrités sous les feuilles; seules des pies sautillaient sur la route, la queue relevée, le bec en l'air, s'envolant à notre approche pour se poser en haut d'un arbre, d'où elles nous poursuivaient de leurs

jacassements qui ressemblaient à des injures ou à des avertissements de mauvais augure.

Tout à coup un point blanc se montra au ciel, dans le nord; il grandit rapidement en venant sur nous, et nous entendîmes un étrange murmure de cris discordants; c'étaient des oies ou des cygnes sauvages, qui du Nord émigraient dans le Midi; ils passèrent au-dessus de nos têtes et ils étaient déjà loin qu'on voyait encore voltiger dans l'air quelques flocons de duvet, dont la blancheur se détachait sur le ciel noir.

Le pays que nous traversions était d'une tristesse lugubre qu'augmentait encore le silence; aussi loin que les regards pouvaient s'étendre dans ce jour sombre, on ne voyait que des champs dénudés, des collines arides et des bois roussis.

Bientôt quelques flocons de neige, larges comme des papillons, nous passèrent devant les yeux; ils montaient, descendaient, tourbillonnaient sans toucher la terre.

Nous n'avions pas encore fait beaucoup de chemin, et il me paraissait impossible d'arriver à Troyes avant la neige; au reste cela m'inquiétait peu et je me disais même que la neige en tombant arrêterait ce vent du nord et apaiserait le froid.

Mais je ne savais pas ce que c'était qu'une tempête de neige.

Je ne tardai pas à l'apprendre et de façon à n'oublier jamais cette leçon.

Les nuages qui venaient du nord-ouest s'étaient approchés, et une sorte de lueur blanche éclairait le ciel de leur côté; leurs flancs s'étaient entr'ouverts: c'était la neige.

Ce ne furent plus des papillons qui voltigèrent devant nous, ce fut une pluie de neige qui nous enveloppa.

— Il était écrit[1] que nous n'arriverions pas à Troyes, dit Vitalis; il faudra nous mettre à l'abri dans la première maison que nous rencontrerons.

C'était là une bonne parole qui ne pouvait m'être que très agréable; mais où trouverions-nous cette maison hospitalière? Avant que la neige nous enveloppât dans sa blanche obscurité, j'avais examiné le pays aussi loin que ma vue pouvait s'étendre et je n'avais pas aperçu de maison, ni rien qui annonçât un village.

Il ne fallait donc pas trop compter sur cette maison promise; mais après tout la neige ne continuerait peut-être pas.

Elle continua, et elle augmenta.

En peu d'instants elle avait couvert la route ou, plus justement, tout ce qui l'arrêtait sur la route: tas de pierres, herbes des bas côtés, broussailles et buissons des fossés, car, poussée par le vent qui n'avait pas faibli, elle courait ras de terre pour s'entasser contre tout ce qui lui faisait obstacle.

L'ennui pour nous était d'être au nombre de ces obstacles. Lorsqu'elle nous frappait, elle glissait sur les surfaces rondes, mais partout où se trouvait une fente elle entrait comme une poussière et ne tardait pas à fondre.

Pour moi, je la sentais me descendre en eau froide dans le cou, et mon maître, dont la peau de mouton était soulevée pour laisser respirer Joli-Cœur, ne devait pas être mieux protégé.

Cependant nous continuions de marcher contre le

vent et contre la neige sans parler; de temps en temps nous retournions à demi la tête pour respirer.

Les chiens n'allaient plus en avant, ils marchaient sur nos talons, nous demandant un abri que nous ne pouvions leur donner.

Nous avancions lentement, avec peine, aveuglés, mouillés, glacés, et bien que nous fussions depuis assez longtemps déjà en pleine forêt, nous ne nous trouvions nullement abrités, la route étant exposée en plein au vent.

Heureusement (est-ce bien «heureusement» qu'il faut dire?), ce vent qui soufflait en tourmente s'affaiblit peu à peu, mais alors la neige augmenta et au lieu de s'abattre en poussière, elle tomba large et compacte.

En quelques minutes la route fut couverte d'une épaisse couche de neige dans laquelle nous marchâmes sans bruit.

De temps en temps je voyais mon maître regarder sur la gauche comme s'il cherchait quelque chose, mais on n'apercevait qu'une vaste clairière dans laquelle on avait fait une coupe au printemps précédent, et dont les jeunes baliveaux aux tiges flexibles se courbaient sous le poids de la neige.

Tout à coup, je vis Vitalis étendre la main dans la direction de la gauche, comme pour attirer mon attention. Je regardai, et il me sembla apercevoir confusément dans la clairière une hutte en branchages recouverte de neige. Nous ne tardâmes pas à arriver à cette hutte.

Elle était formée de fagots et de bourrées, au-dessus desquels avaient été disposés des branchages en forme de toit; et ce toit était assez serré pour que la neige n'eût point passé à travers.

C'était un abri qui valait une maison.

Plus pressés ou plus vifs que nous, les chiens étaient entrés les premiers dans la hutte et ils se roulaient sur le sol sec et dans la poussière en poussant des aboiements joyeux.

Notre satisfaction n'était pas moins vive que la leur, mais nous la manifestâmes autrement qu'en nous roulant dans la poussière; ce qui cependant n'eût pas été mauvais pour nous sécher.

— Je me doutais bien, dit Vitalis, que dans cette jeune vente devait se trouver quelque part une cabane de bûcheron; maintenant la neige peut tomber.

— Oui, qu'elle tombe! répondis-je d'un air de défi.

Et j'allai à la porte, ou plus justement à l'ouverture de la hutte, car elle n'avait ni porte ni fenêtre, pour secouer ma veste et mon chapeau, de manière à ne pas mouiller l'intérieur de notre appartement.

Il était tout à fait simple, cet appartement, aussi bien dans sa construction que dans son mobilier qui consistait en un banc de terre et en quelques grosses pierres servant de sièges. Mais ce qui, dans les circonstances où nous nous trouvions, était encore d'un plus grand prix pour nous, c'étaient cinq ou six briques posées de champ dans un coin et formant le foyer.

Du feu! nous pouvions faire du feu!

Il est vrai qu'un foyer ne suffit pas pour faire du feu, il faut encore du bois à mettre dans le foyer.

Dans une maison comme la nôtre, le bois n'était pas difficile à trouver, il n'y avait qu'à le prendre aux murailles et au toit, c'est-à-dire à tirer des branches, des fagots et des bourrées, en ayant pour tout soin de prendre ces branches çà et là, de manière à ne pas compromettre la solidité de notre maison.

Cela fut vite fait, et une flamme claire ne tarda pas à briller en pétillant joyeusement au-dessus de notre âtre.

Ah! le beau feu! le bon feu!

Il est vrai qu'il ne brûlait pas sans fumée, et que celle-ci, ne montant pas dans une cheminée, se répandait dans la hutte; mais que nous importait? c'était de la flamme, c'était de la chaleur que nous voulions.

Bientôt Joli-Cœur écarta la veste de son maître, et, mettant prudemment le bout du nez dehors, il regarda où il se trouvait; rassuré par son examen, il sauta vivement à terre, et, prenant la meilleure place devant le feu, il présenta à la flamme ses deux petites mains tremblotantes.

Nous étions assurés maintenant de ne pas mourir de froid, mais la question de la faim n'était pas résolue.

Il n'y avait dans cette cabane hospitalière ni huche à pain ni fourneau avec des casseroles chantantes.

Heureusement, notre maître était homme de précaution et d'expérience. Le matin, avant que je fusse levé, il avait fait ses provisions de route: une miche de pain et un petit morceau de fromage; mais ce n'était pas le moment de se montrer exigeant ou difficile; aussi, quand nous vîmes apparaître la miche, y eut-il chez nous tous un vif mouvement de satisfaction.

Malheureusement les parts ne furent pas grosses, et pour mon compte mon espérance fut désagréablement trompée; au lieu de la miche entière, mon maître ne nous en donna que la moitié.

— Je ne connais pas la route, dit-il en répondant à l'interrogation de mon regard, et je ne sais pas si d'ici à Troyes nous trouverons une auberge où manger. De plus, je ne connais pas non plus cette forêt. Je sais

seulement que ce pays est très boisé; peut-être sommes-nous à plusieurs lieues d'une habitation. Peut-être aussi allons-nous rester bloqués longtemps dans cette cabane. Il faut garder des provisions pour notre dîner.

C'étaient là des raisons que je devais comprendre, mais elles ne touchèrent point les chiens qui, voyant serrer la miche dans le sac alors qu'ils avaient à peine mangé, tendirent la patte à leur maître, lui grattèrent les genoux, et se livrèrent à une pantomime expressive pour faire ouvrir le sac sur lequel ils dardaient leurs yeux suppliants.

Prières et caresses furent inutiles, le sac ne s'ouvrit point.

Cependant, si frugal[1] qu'eût été ce léger repas, il nous avait réconfortés; nous étions à l'abri, le feu nous pénétrait d'une douce chaleur; nous pouvions attendre que la neige cessât de tomber.

Rester dans cette cabane n'avait rien de bien effrayant pour moi, d'autant mieux que[2] je n'admettais pas que nous dussions y rester bloqués longtemps, comme Vitalis l'avait dit pour justifier son économie; la neige ne tomberait pas toujours.

Il est vrai que rien n'annonçait qu'elle dût cesser bientôt.

Par l'ouverture de notre hutte nous apercevions les flocons descendre rapides et serrés; comme il ne ventait plus, ils tombaient droit, les uns par-dessus les autres, sans interruption.

On ne voyait pas le ciel, et la clarté, au lieu de descendre d'en haut, montait d'en bas, de la nappe éblouissante qui couvrait la terre.

Les chiens avaient pris leur parti de cette halte

forcée, et, s'étant tous les trois installés devant le feu, celui-ci couché en rond, celui-là étalé sur le flanc, Capi le nez dans les cendres, ils dormaient.

L'idée me vint de faire comme eux; je m'étais levé de bonne heure, et il serait plus agréable de voyager dans le pays des rêves que de regarder cette neige.

Je ne sais combien je dormis de temps; quand je m'éveillai la neige avait cessé de tomber, je regardai au dehors; la couche qui s'était entassée devant notre hutte avait considérablement augmenté; s'il fallait se remettre en route, j'en aurais plus haut que les genoux.

Quelle heure était-il?

Je ne pouvais pas le demander au maître, car en ces derniers mois les recettes médiocres n'avaient pas remplacé l'argent que la prison et son procès lui avaient coûté, si bien qu'à Dijon, pour acheter ma peau de mouton et différents objets pour lui et pour moi, il avait dû vendre sa montre, la grosse montre en argent sur laquelle j'avais vu Capi dire l'heure, quand Vitalis m'avait engagé dans la troupe.

C'était au jour de m'apprendre[1] ce que je ne pouvais plus demander à notre bonne grosse montre.

Mais rien au dehors ne pouvait me répondre.

Rien du tout n'indiquait à quelle heure de la journée nous étions.

Les oreilles n'en apprenaient pas plus que les yeux, car il s'était établi un silence absolu.

Comme je restais dans l'embrasure de la porte, émerveillé devant ce spectacle, je m'entendis interpeller par mon maître.

— As-tu donc envie de te remettre en route? me dit-il.

— Je ne sais pas; je n'ai aucune envie; je ferai ce que vous voudrez que nous fassions.

— Eh bien, mon avis est de rester ici, où nous avons au moins un abri et du feu.

Je pensai que nous n'avions guère de pain, mais je gardai ma réflexion pour moi.

— Je crois que la neige va reprendre bientôt, poursuivit Vitalis; il ne faut pas nous exposer sur la route sans savoir à quelle distance nous sommes des habitations; la nuit ne serait pas douce au milieu de cette neige; mieux vaut[1] encore la passer ici: au moins nous aurons les pieds secs.

La question de nourriture mise de côté, cet arrangement n'avait rien pour me déplaire.

Il faudrait se serrer le ventre[2] dans notre hutte, voilà tout.

Ce fut ce qui arriva lorsque, pour notre dîner, Vitalis nous partagea entre six ce qui restait de la miche.

Hélas! qu'il en restait peu! et comme ce peu fut vite expédié, bien que nous fissions les morceaux aussi petits que possible, afin de prolonger notre repas!

Lorsque notre pauvre dîner si chétif et si court fut terminé, je crus que les chiens allaient recommencer leur manège du déjeuner,[3] car il était évident qu'ils avaient encore terriblement faim. Mais il n'en fut rien, et je vis une fois de plus combien vive était leur intelligence.

Notre maître ayant remis son couteau dans la poche de son pantalon, ce qui indiquait que notre festin était fini, Capi se leva et après avoir fait un signe de tête à ses deux camarades, il alla flairer le sac dans lequel on plaçait habituellement la nourriture. En même temps il posa délicatement la patte sur le sac pour le palper.

Ce double examen le convainquit qu'il n'y avait rien à manger. Alors il revint à sa place devant le foyer, et, après avoir fait un nouveau signe de tête à Dolce et à Zerbino, il s'étala tout de son long avec un soupir de résignation.

— Il n'y a plus rien ; il est inutile de demander.

Ce fut exprimé aussi clairement que par la parole.

Ses camarades, comprenant ce langage, s'étalèrent comme lui devant le feu, en poussant le même soupir, mais celui de Zerbino ne fut pas résigné, car à un grand appétit Zerbino joignait une vive gourmandise, et ce sacrifice était pour lui plus douloureux que pour tout autre.

La neige avait repris depuis longtemps et elle tombait toujours avec la même persistance ; d'heure en heure on voyait la couche qu'elle formait sur le sol monter le long des jeunes cépées, dont les tiges seules émergeaient encore de la marée blanche, qui allait bientôt les engloutir.

La nuit n'arrêta pas la chute de la neige qui, du ciel noir, continua à descendre en gros flocons sur la terre blanche.

Puisque nous devions coucher là, le mieux était de dormir au plus vite ; je fis donc comme les chiens, et après m'être roulé dans ma peau de mouton qui, exposée à la flamme, avait séché durant le jour, je m'allongeai auprès du feu, la tête sur une pierre plate qui me servait d'oreiller.

— Dors, me dit Vitalis, je te réveillerai quand je voudrai dormir à mon tour, car bien que nous n'ayons rien à craindre des bêtes ou des gens dans cette cabane,

il faut que l'un de nous veille pour entretenir le feu ; nous devons prendre nos précautions contre le froid qui peut devenir âpre si la neige cesse.

Je ne me fis pas répéter l'invitation deux fois, et m'endormis.

Quand mon maître me réveilla, la nuit devait être déjà avancée ; au moins je me l'imaginai ; la neige ne tombait plus ; notre feu brûlait toujours.

— A ton tour maintenant, me dit Vitalis ; tu n'auras qu'à mettre de temps en temps du bois dans le foyer : tu vois que je t'ai fait ta provision.

En effet, un amas de fagots était entassé à portée de la main. Mon maître, qui avait le sommeil beaucoup plus léger que moi, n'avait pas voulu que je l'éveillasse en allant tirer un morceau de bois à notre muraille chaque fois que j'en aurais besoin, et il m'avait préparé ce tas, dans lequel il n'y avait qu'à prendre sans bruit.

C'était là sans doute une sage précaution, mais elle n'eut pas, hélas ! les suites que Vitalis attendait.

Me voyant éveillé et prêt à prendre ma faction, il s'était allongé à son tour devant le feu, ayant Joli-Cœur contre lui, roulé dans une couverture, et bientôt sa respiration, plus haute et plus régulière, m'avait dit qu'il venait de s'endormir.

Alors je m'étais levé et doucement, sur la pointe des pieds, j'avais été jusqu'à la porte, pour voir ce qui se passait au dehors.

La neige avait tout enseveli, les herbes, les buissons, les cépées, les arbres ; aussi loin que la vue pouvait s'étendre, ce n'était qu'une nappe inégale, mais uniformément blanche ; le ciel était parsemé d'étoiles scintillantes, mais, si vive que fût leur clarté, c'était de la neige

que montait la pâle lumière qui éclairait le paysage. Le froid avait repris et il devait geler au dehors, car l'air qui entrait dans notre cabane était glacé. Dans le silence lugubre de la nuit, on entendait parfois des craquements qui indiquaient que la surface de la neige se congelait.

Nous avions été vraiment bien heureux de rencontrer cette cabane ; que serions-nous devenus en pleine forêt, sous la neige et par ce froid ?

Je demeurai encore quelques instants à regarder la neige ; enfin je me rapprochai du feu, et, l'ayant chargé de trois ou quatre morceaux de bois croisés les uns par-dessus les autres, je crus que je pouvais m'asseoir sans danger sur la pierre qui m'avait servi d'oreiller.

Mon maître dormait tranquillement ; les chiens et Joli-Cœur dormaient aussi, et du foyer avivé s'élevaient de belles flammes qui montaient en tourbillons jusqu'au toit, en jetant des étincelles pétillantes qui, seules, troublaient le silence.

Pendant assez longtemps je m'amusai à regarder ces étincelles, mais peu à peu la lassitude me prit et m'engourdit sans que j'en eusse conscience.

Si j'avais eu à m'occuper de ma provision de bois, je me serais levé, et, en marchant autour de la cabane, je me serais tenu éveillé ; mais, en restant assis, n'ayant d'autre mouvement à faire que d'étendre la main pour mettre des branches au feu, je me laissai aller à la somnolence qui me gagnait et, tout en me croyant sûr de me tenir éveillé, je me rendormis.

Tout à coup je fus réveillé en sursaut par un aboiement furieux.

Il faisait nuit ;[1] j'avais sans doute dormi longtemps,

et le feu s'était éteint, ou tout au moins il ne donnait plus de flammes qui éclairassent la hutte.

Les aboiements continuaient: c'était la voix de Capi; mais, chose étrange, Zerbino pas plus que Dolce ne répondaient à leur camarade.

— Eh bien, quoi? s'écria Vitalis se réveillant aussi, que se passe-t-il?

— Je ne sais pas.

— Tu t'es endormi et le feu s'éteint.

Capi s'était élancé vers la porte, mais n'était point sorti, et c'était de la porte qu'il aboyait.

Aux aboiements de Capi répondirent deux ou trois hurlements plaintifs dans lesquels je reconnus la voix de Dolce. Ces hurlements venaient de derrière notre hutte et à une assez courte distance.

J'allais sortir; mon maître m'arrêta en me posant la main sur l'épaule.

— Mets d'abord du bois sur le feu, me commanda-t-il.

Et pendant que j'obéissais, il prit dans le foyer un tison sur lequel il souffla pour aviver la pointe carbonisée.

Puis au lieu de rejeter ce tison dans le foyer, lorsqu'il fut rouge, il le garda à la main.

— Allons voir, dit-il, et marche derrière moi; en avant, Capi!

Au moment où nous allions sortir, un formidable hurlement éclata dans le silence, et Capi se rejeta dans nos jambes, effrayé.

— Ce sont des loups; où sont Zerbino et Dolce?

A cela je ne pouvais répondre. Sans doute les deux chiens étaient sortis pendant mon sommeil.

Les loups les avaient-ils emportés? Il me semblait

que l'accent de mon maître, lorsqu'il avait demandé où ils étaient, avait trahi cette crainte.

— Prends un tison, me dit-il, et allons à leur secours.

J'avais entendu raconter dans mon village d'effrayantes histoires de loups; cependant je n'hésitai pas; je m'armai d'un tison et suivis mon maître.

Mais lorsque nous fûmes dans la clairière nous n'aperçûmes ni chiens ni loups.

On voyait seulement sur la neige les empreintes creusées par les deux chiens.

Nous suivîmes ces empreintes; elles tournaient autour de la hutte; puis à une certaine distance se montrait dans l'obscurité un espace où la neige avait été foulée, comme si des animaux s'étaient roulés dedans.

— Cherche, cherche, Capi, disait mon maître, et en même temps il sifflait pour appeler Zerbino et Dolce.

Mais aucun aboiement ne lui répondait, aucun bruit ne troublait le silence lugubre de la forêt, et Capi, au lieu de chercher comme on lui commandait, restait dans nos jambes, donnant des signes manifestes d'inquiétude et d'effroi, lui qui ordinairement était aussi obéissant que brave.

La réverbération de la neige ne donnait pas une clarté suffisante pour nous reconnaître dans l'obscurité et suivre les empreintes; à une courte distance, les yeux éblouis se perdaient dans l'ombre confuse.

De nouveau Vitalis siffla, et d'une voix forte il appela Zerbino et Dolce.

Nous écoutâmes: le silence continua; j'eus le cœur serré.

Pauvre Zerbino! Pauvre Dolce!

Vitalis précisa mes craintes.

— Les loups les ont emportés, dit-il; pourquoi les as-tu laissés sortir?

Ah! oui, pourquoi? Je n'avais pas, hélas! de réponse à donner.

C'était terrible d'abandonner ainsi ces deux pauvres chiens, ces deux camarades, ces deux amis; pour moi particulièrement, puisque je me sentais responsable de leur faute: si je n'avais pas dormi, ils ne seraient pas sortis.

Mon maître s'était dirigé vers la hutte et je l'avais suivi, regardant derrière moi à chaque pas et m'arrêtant pour écouter; mais je n'avais rien vu que la neige, je n'avais rien entendu que les craquements de la neige.

Dans la hutte, une surprise nouvelle nous attendait; en notre absence, les branches que j'avais entassées sur le feu s'étaient allumées, elles flambaient, jetant leurs lueurs dans les coins les plus sombres.

Je ne vis point Joli-Cœur.

Sa couverture était restée devant le feu, mais elle était plate et le singe ne se trouvait pas dessous.

Je l'appelai; Vitalis l'appela à son tour; il ne se montra pas.

Qu'était-il devenu?

Vitalis me dit qu'en s'éveillant, il l'avait senti près de lui; c'était donc depuis que nous étions sortis qu'il avait disparu.

Avait-il voulu nous suivre?

Nous prîmes une poignée de branches enflammées, et nous sortîmes, penchés en avant, nos branches inclinées sur la neige, cherchant les traces de Joli-Cœur.

Nous n'en trouvâmes point: il est vrai que le passage des chiens et nos piétinements avaient brouillé les em-

preintes, mais pas assez cependant pour qu'on ne pût pas reconnaître les pieds du singe.

Il n'était donc pas sorti.

Nous rentrâmes dans la cabane pour voir s'il ne s'était pas blotti dans quelque fagot.

Notre recherche dura longtemps; dix fois nous passâmes à la même place, dans les mêmes coins; je montai sur les épaules de Vitalis pour explorer les branches qui formaient notre toit; tout fut inutile.

De temps en temps nous nous arrêtions pour l'appeler: rien, toujours rien.

Vitalis paraissait exaspéré, tandis que moi j'étais sincèrement désolé.

Pauvre Joli-Cœur!

Comme je demandais à mon maître s'il pensait que les loups avaient pu aussi l'emporter:

— Non, me dit-il, les loups n'auraient pas osé entrer dans la cabane; je crois qu'ils auront sauté sur Zerbino et sur Dolce qui étaient sortis, mais ils n'ont pas pénétré ici; il est probable que Joli-Cœur épouvanté se sera caché quelque part pendant que nous étions dehors; et c'est là ce qui m'inquiète pour lui, car par ce temps abominable il va gagner froid et pour lui le froid serait mortel.

— Alors cherchons encore.

Et de nouveau nous recommençâmes nos recherches, mais elles ne furent pas plus heureuses que la première fois.

— Il faut attendre le jour, dit Vitalis.

— Quand viendra-t-il?

— Dans deux ou trois heures, je pense.

Et il s'assit devant le feu, la tête entre ses deux mains.

Je n'osai pas le troubler. Je restai immobile près de lui, ne faisant un mouvement que pour mettre des branches sur le feu; de temps en temps il se levait pour aller jusqu'à la porte: alors il regardait le ciel et il se penchait pour écouter, puis il revenait prendre sa place.

Il me semblait que j'aurais mieux aimé qu'il me grondât, plutôt que de le voir ainsi morne et accablé.

Les trois heures dont il avait parlé s'écoulèrent avec une lenteur exaspérante; c'était à[1] croire que cette nuit ne finirait jamais.

Aussitôt que la clarté froide du matin eut donné aux buissons et aux arbres leurs formes réelles, nous sortîmes. Vitalis s'était armé d'un fort bâton et j'en avais pris un pareillement.

Capi ne paraissait plus être sous l'impression de frayeur qui l'avait paralysé pendant la nuit; les yeux sur ceux de son maître, il n'attendait qu'un signe pour s'élancer en avant.

Comme nous cherchions sur la terre les empreintes de Joli-Cœur, Capi leva la tête et se mit à aboyer joyeusement; cela signifiait que c'était en l'air qu'il fallait chercher et non à terre.

En effet, nous vîmes que la neige qui couvrait notre cabane avait été foulée çà et là, jusqu'à une grosse branche penchée sur notre toit.

Nous suivîmes des yeux cette branche, qui appartenait à un gros chêne, et tout au haut de l'arbre, blottie dans une fourche, nous aperçûmes une petite forme de couleur sombre.

C'était Joli-Cœur, et ce qui s'était passé n'était pas difficile à deviner: effrayé par les hurlements des chiens et des loups, Joli-Cœur au lieu de rester près du feu,

s'était élancé sur le toit de notre hutte, quand nous étions sortis, et de là il avait grimpé au haut du chêne, où, se trouvant en sûreté, il était resté blotti, sans répondre à nos appels.

La pauvre petite bête si frileuse devait être glacée.

Mon maître l'appela doucement, mais il ne bougea pas plus que s'il était mort.

Pendant plusieurs minutes, Vitalis répéta ses appels: Joli-Cœur ne donna pas signe de vie.

J'avais à racheter ma négligence de la nuit.

— Si vous voulez, dis-je, je vais l'aller chercher.

— Tu vas te casser le cou.

— Il n'y a pas de danger.

Le mot n'était pas très juste; il y avait danger, au contraire, surtout il y avait difficulté; l'arbre était gros, et de plus il était couvert de neige dans les parties de son tronc et de ses branches qui avaient été exposées au vent.

Heureusement j'avais appris de bonne heure à grimper aux arbres et j'avais acquis dans cet art une force remarquable. Quelques petites branches avaient poussé çà et là, le long du tronc; elles me servirent d'échelons, et bien que je fusse aveuglé par la neige que mes mains me faisaient tomber dans les yeux, je parvins bientôt à la première fourche. Arrivé là, l'ascension devenait facile; je n'avais plus qu'à veiller à ne pas glisser sur la neige.

Tout en montant, je parlais doucement à Joli-Cœur qui ne bougeait pas, mais qui me regardait avec ses yeux brillants.

J'allais arriver à lui et déjà j'allongeais la main pour le prendre, lorsqu'il fit un bond et s'élança sur une autre branche.

Je le suivis sur cette branche, mais les hommes, hélas! et même les gamins sont très inférieurs aux singes pour courir dans les arbres.

Aussi est-il bien probable que je n'aurais jamais pu atteindre Joli-Cœur si la neige n'avait pas couvert les branches; mais comme cette neige lui mouillait les mains et les pieds il fut bientôt fatigué de cette poursuite. Alors dégringolant de branches en branches il sauta d'un bond sur les épaules de son maître, et se cacha sous la veste de celui-ci.

C'était beaucoup d'avoir retrouvé Joli-Cœur, mais ce n'était pas tout: il fallait maintenant chercher les chiens.

Nous arrivâmes en quelques pas à l'endroit où nous étions déjà venus dans la nuit, et où nous avions trouvé la neige piétinée.

Maintenant qu'il faisait jour, il nous fut facile de deviner ce qui s'était passé: la neige gardait imprimée en creux l'histoire de la mort des chiens.

En sortant de la cabane l'un derrière l'autre ils avaient longé les fagots et nous suivions distinctement leurs traces pendant une vingtaine de mètres; puis ces traces disparaissaient dans la neige bouleversée. Alors on voyait d'autres empreintes: d'un côté celles qui montraient par où les loups, en quelques bonds allongés, avaient sauté sur les chiens; et de l'autre celles qui disaient par où ils les avaient emportés après les avoir boulés; de traces des chiens il n'en existait plus, à l'exception d'une traînée de rouge qui çà et là ensanglantait la neige.

Il n'y avait plus maintenant à[1] poursuivre nos recherches plus loin; les deux pauvres chiens avaient été égorgés là et emportés pour être dévorés à loisir dans quelque hallier épineux.

D'ailleurs nous devions nous occuper au plus vite de réchauffer Joli-Cœur.

Nous rentrâmes dans la cabane et, tandis que Vitalis lui présentait les pieds et les mains au feu comme on fait pour les petits enfants, je chauffai bien sa couverture et nous l'enveloppâmes dedans.

Mais ce n'était pas seulement une couverture qu'il fallait, c'était encore un bon lit bassiné, c'était surtout une boisson chaude, et nous n'avions ni l'un ni l'autre; heureux encore d'avoir du feu.

Nous nous étions assis, mon maître et moi, autour du foyer, sans rien dire, et nous restions là, immobiles, regardant le feu brûler.

Mais il n'était pas besoin de paroles, il n'était pas besoins de regard pour exprimer ce que nous ressentions.

— Pauvre Zerbino, pauvre Dolce, pauvres amis!

C'étaient les paroles que tous deux nous murmurions chacun de notre côté, ou tout au moins les pensées de nos cœurs.

Ils avaient été nos camarades, nos compagnons de bonne et de mauvaise fortune, et pour moi, pendant mes jours de détresse et de solitude, mes amis, presque mes enfants.

Et j'étais coupable de leur mort!

Car je ne pouvais m'innocenter: si j'avais fait bonne garde comme je le devais, si je ne m'étais pas endormi, ils ne seraient pas sortis, et les loups ne seraient pas venus nous attaquer dans notre cabane; ils auraient été retenus à distance, effrayés par notre feu.

J'aurais voulu que Vitalis me grondât; j'aurais presque demandé qu'il me battît.

Mais il ne me disait rien, il ne me regardait même pas; il restait la tête penchée au-dessus du foyer: sans doute il songeait à ce que nous allions devenir sans les chiens. Comment donner nos représentations sans eux? Comment vivre?

VIII

MONSIEUR JOLI-CŒUR

— Il faut gagner un village, dit Vitalis en se levant, ou Joli-Cœur va mourir ici; heureux nous serons, s'il ne meurt pas en route. Partons.

La couverture bien chauffée, Joli-Cœur fut enveloppé dedans, et mon maître le plaça sous sa veste, contre sa poitrine.

Nous étions prêts à partir.

— Voilà une auberge, dit Vitalis, qui nous a fait payer cher l'hospitalité qu'elle nous a vendue.

En disant cela, sa voix tremblait.

Il sortit le premier, et je marchai dans ses pas.

Il fallut appeler Capi, qui était resté sur le seuil de la hutte, le nez tourné vers l'endroit où ses camarades avaient été surpris.

Dix minutes après être arrivés sur la grande route, nous croisâmes une voiture dont le charretier nous apprit qu'avant une heure nous trouverions un village.

Cela nous donna des jambes, et cependant marcher était difficile autant que pénible, au milieu de cette neige dans laquelle j'enfonçais jusqu'à mi-corps.

De temps en temps, je demandais à Vitalis comment se trouvait Joli-Cœur, et il me répondait qu'il le sentait toujours grelotter contre lui.

Enfin au bas d'une côte se montrèrent les toits blancs d'un gros village; encore un effort et nous arrivions.

Nous n'avions point pour habitude de descendre dans les meilleures auberges, mais cette fois, il n'en fut pas ainsi: au lieu de s'arrêter à l'entrée du village, Vitalis continua jusqu'à une auberge devant laquelle se balançait une belle enseigne dorée, et demanda à l'aubergiste une bonne chambre avec du feu.

Tout d'abord l'aubergiste, qui était un personnage de belle prestance, avait dédaigné de nous regarder, mais les grands airs de mon maître lui en imposèrent, et une fille de service reçut l'ordre de nous conduire.

— Vite, couche-toi, me dit Vitalis pendant que la servante allumait le feu.

Je restai un moment étonné: pourquoi me coucher? j'aimais bien mieux me mettre à table qu'au lit.

— Allons, vite! répéta Vitalis.

Et je n'eus qu'à obéir.

Il y avait un édredon sur le lit, Vitalis me l'appliqua jusqu'au menton.

— Tâche d'avoir chaud, me dit-il, plus tu auras chaud mieux cela vaudra.[1]

Il me semblait que Joli-Cœur avait beaucoup plus que moi besoin de chaleur, car je n'avais nullement froid.

Pendant que je restais immobile sous l'édredon, pour tâcher d'avoir chaud, Vitalis au grand étonnement de la servante, tournait et retournait le pauvre petit Joli-Cœur, comme s'il voulait le faire rôtir.

— As-tu chaud? me demanda Vitalis après quelques instants.

— J'étouffe.

— C'est justement ce qu'il faut.

Et venant à moi vivement, il mit Joli-Cœur dans mon

lit, en me recommandant de le tenir bien serré contre ma poitrine.

La pauvre petite bête, qui était ordinairement si rétive lorsqu'on lui imposait quelque chose qui lui déplaisait, semblait résignée à tout.

Elle se tenait collée contre moi, sans faire un mouvement; elle n'avait plus froid, son corps était brûlant.

Mon maître était descendu à la cuisine; bientôt il remonta portant un bol de vin chaud et sucré.

Il voulut faire boire quelques cuillerées de ce breuvage à Joli-Cœur, mais celui-ci ne put pas desserrer les dents.

Avec ses yeux brillants il nous regardait tristement comme pour nous prier de ne pas le tourmenter.

En même temps il sortait un de ses bras du lit et nous le tendait.

Je me demandais ce que signifiait ce geste qu'il répétait à chaque instant, quand Vitalis me l'expliqua.

Avant que je fusse entré dans la troupe, Joli-Cœur avait eu une fluxion de poitrine et on l'avait saigné au bras; à ce moment, se sentant de nouveau malade, il nous tendait le bras pour qu'on le saignât encore et le guérît comme on l'avait guéri la première fois.

N'était-ce pas touchant?

Non-seulement Vitalis fut touché, mais encore il fut inquiété.

Il était évident que le pauvre Joli-Cœur était malade, et même il fallait qu'il se sentît bien malade pour refuser le vin sucré qu'il aimait tant.

— Bois le vin, dit Vitalis, et reste au lit; je vais aller chercher un médecin.

Il faut avouer que moi aussi j'aimais bien le vin sucré, et de plus j'avais une terrible faim; je ne me fis

donc pas donner[1] cet ordre deux fois, et après avoir vidé le bol, je me replaçai sous l'édredon, où, la chaleur du vin aidant, je faillis étouffer.

Notre maître ne fut pas longtemps sorti; bientôt il revint amenant avec lui un monsieur à lunettes d'or, le médecin.

Craignant que ce puissant personnage ne voulût pas se déranger pour un singe, Vitalis n'avait pas dit pour quel malade il l'appelait; aussi, me voyant dans le lit rouge comme une pivoine qui va ouvrir, le médecin vint à moi, et m'ayant posé la main sur le front:

— Congestion, dit-il.

Et il secoua la tête d'un air qui n'annonçait rien de bon.

Il était temps de le détromper, ou bien il allait peut-être me saigner.

— Ce n'est pas moi qui suis malade, dis-je.

— Comment, pas malade? Cet enfant délire.

Sans répondre, je soulevai un peu la couverture, et montrant Joli-Cœur qui avait posé son petit bras autour de mon cou:

— C'est lui qui est malade, dis-je.

Le médecin avait reculé de deux pas en se tournant vers Vitalis:

— Un singe! criait-il, comment, c'est pour un singe que vous m'avez dérangé et par un temps pareil!

Je crus qu'il allait sortir indigné.

Mais c'était un habile homme que notre maître et qui ne perdait pas facilement la tête. Poliment et avec ses grands airs il arrêta le médecin. Puis il lui expliqua la situation.

Ce sont d'adroits flatteurs que les Italiens; le médecin abandonna bientôt la porte pour se rapprocher du lit.

Pendant que notre maître parlait, Joli-Cœur, qui avait sans doute deviné que ce personnage à lunettes était un médecin, avait plus de dix fois sorti son petit bras, pour l'offrir à la saignée.

— Voyez comme ce singe est intelligent, il sait que vous êtes médecin, et il vous tend le bras pour que vous tâtiez son pouls.

Cela acheva de décider le médecin.

— Au fait, dit-il, le cas est peut-être curieux.

Il était, hélas! fort triste pour nous, et bien inquiétant: le pauvre M. Joli-Cœur était menacé d'une fluxion de poitrine.

Ce petit bras qu'il avait tendu si souvent, fut pris par le médecin, et la lancette s'enfonça dans sa veine, sans qu'il poussât le plus petit gémissement.

Il savait que cela devait le guérir.

Puis après la saignée vinrent les sinapismes, les cataplasmes, les potions et les tisanes.

Bien entendu,[1] je n'étais pas resté dans le lit; j'étais devenu garde-malade sous la direction de Vitalis.

Le pauvre petit Joli-Cœur aimait mes soins et il me récompensait par un doux sourire: son regard était devenu vraiment humain.

Lui, naguère si vif, si pétulant, si contrariant, toujours en mouvement pour nous jouer quelque mauvais tour, était maintenant là, d'une tranquillité et d'une docilité exemplaires.

Sa maladie suivait la marche de toutes les fluxions de poitrine, c'est-à-dire que la toux s'était bientôt établie, le fatiguant beaucoup par les secousses qu'elle imprimait à son pauvre petit corps.

J'avais cinq sous pour toute fortune; je les employai à acheter du sucre d'orge pour Joli-Cœur.

Malheureusement j'aggravai son mal au lieu de le soulager.

Avec l'attention qu'il apportait à tout, il ne lui fallut pas longtemps pour observer que je lui donnais un morceau de sucre d'orge toutes les fois qu'il toussait.

Alors il s'empressa de profiter de cette observation, et il se mit à tousser à chaque instant, afin d'avoir plus souvent le remède qu'il aimait tant, si bien que ce remède, au lieu de le guérir, le rendit plus malade.

Quand je m'aperçus de sa ruse, je supprimai bien entendu le sucre d'orge, mais il ne se découragea pas: il commençait par m'implorer de ses yeux suppliants; puis quand il voyait que ses prières étaient inutiles, il toussait de toutes ses forces, sa face se colorait, les veines de son front se distendaient, les larmes coulaient de ses yeux, et il finissait par suffoquer, non plus en jouant la comédie, mais pour tout de bon.

Un matin, en revenant de déjeuner, tandis que j'étais resté auprès de Joli-Cœur que nous ne laissions pas seul, mon maître m'apprit que l'aubergiste avait demandé le paiement de ce que nous devions, si bien[1] qu'après ce paiement, il ne lui restait plus que cinquante sous.

Que faire?

Naturellement je ne trouvai pas de réponse à cette question.

Pour lui, il ne voyait qu'un moyen de sortir d'embarras, c'était de donner une représentation le soir même.

Une représentation sans Zerbino, sans Dolce, sans Joli-Cœur! cela me paraissait impossible.

Mais nous n'étions pas dans une position à nous ar-

rêter découragés devant une impossibilité; il fallait à tout prix soigner Joli-Cœur et le sauver: le médecin, les médicaments, le feu, la chambre, nous obligeaient à faire une recette immédiate d'au moins quarante francs pour payer l'aubergiste qui, voyant la couleur[1] de notre argent, nous ouvrirait un nouveau crédit.

Quarante francs dans ce village, par ce froid, et avec les ressources dont nous disposions, quel tour de force![2]

Cependant mon maître, sans s'attarder aux réflexions, s'occupa activement à le réaliser.

Tandis que je gardais notre malade, il trouva une salle de spectacle dans les halles, car une représentation en plein air était impossible par le froid qu'il faisait; il composa et colla des affiches; il arrangea un théâtre avec quelques planches, et bravement il dépensa ses cinquante sous à acheter des chandelles qu'il coupa par le milieu, afin de doubler son éclairage.

Le tambour du village, coiffé d'un képi rouge, s'arrêta devant l'auberge, et, après un magnifique roulement, annonça le programme.

En entendant le tambour, Capi avait aboyé joyeusement, et Joli-Cœur s'était à demi soulevé, quoiqu'il fût très mal en ce moment: tous deux, je le crois bien, avaient deviné qu'il s'agissait de notre représentation.

Cette idée, qui s'était présentée à mon esprit, me fut bientôt confirmée par la pantomime de Joli-Cœur: il voulut se lever et je dus le retenir de force; alors il me demanda son costume de général anglais, l'habit et le pantalon rouge galonnés d'or, le chapeau à claque avec son plumet.

Il joignait les mains, il se mettait à genoux pour mieux me supplier.

Quand il vit qu'il n'obtenait rien de moi par la prière, il essaya de la colère, puis enfin des larmes.

Il était certain que nous aurions bien de la peine à le décider à renoncer à son idée de reprendre son rôle le soir, et je pensai que dans ces conditions le mieux était de lui cacher notre départ.

Malheureusement quand Vitalis, qui ignorait ce qui s'était passé en son absence, rentra, sa première parole fut pour me dire de préparer ma harpe et tous les accessoires nécessaires à notre représentation.

A ces mots bien connus de lui, Joli-Cœur recommença ses supplications, les adressant cette fois à son maître.

— Tu veux jouer? dit celui-ci.

— Oui, oui, cria toute la personne de Joli-Cœur.

— Mais tu es malade, pauvre petit Joli-Cœur!

— Plus malade![1] cria-t-il non moins expressivement.

C'était vraiment chose touchante de voir l'ardeur que ce pauvre petit malade, qui n'avait plus que le souffle,[2] mettait dans ses supplications, et les mines ainsi que les poses qu'il prenait pour nous décider; mais lui accorder ce qu'il demandait, c'eût été le condamner à une mort certaine.

L'heure était venue de nous rendre aux halles; j'arrangeai un bon feu dans la cheminée avec de grosses bûches qui devaient durer longtemps; j'enveloppai bien dans sa couverture le pauvre petit Joli-Cœur qui pleurait à chaudes larmes, et qui m'embrassait tant qu'il pouvait, puis nous partîmes.

* * * * * *

Notre ménage fut vite fait,[3] et nous ne tardâmes point à rentrer à l'auberge.

Je montai l'escalier le premier et j'entrai dans la chambre en courant; le feu n'etait pas éteint, mais il ne donnait plus de flamme.

J'allumai vivement une chandelle et je cherchai Joli-Cœur, surpris de ne pas l'entendre.

Il était couché sur sa couverture, tout de son long; il avait revêtu son uniforme de général, et il paraissait dormir.

Je me penchai sur lui pour lui prendre doucement la main sans le réveiller.

Cette main était froide.

A ce moment, Vitalis entrait dans la chambre.

Je me tournai vers lui.

— Joli-Cœur est froid!

Vitalis se pencha près de moi:

— Hélas! dit-il, il est mort.

NOTES

NOTES

Page 1. — 1. **il ne devait pas se trouver,** *he should not have been standing;* literally: "it was his duty not to find himself (not to be found)."

Page 2. — 1. **Qu'est-ce que c'est que celui-là?** *What on earth is this fellow?* the long form **qu'est-ce que c'est que** is strongly emphatic for the shorter **qu'est-ce que.** Note that in his disgust at finding the boy in his house Barbarin says **qu'est-ce que,** *what is?* and not **qui est-ce que,** *who is?*

Page 3. — 1. **Mardi gras,** lit. "fat Tuesday," because Shrove Tuesday (the day before Ash Wednesday) is the last day on which Roman Catholics may eat flesh **(faire gras)** before the forty days of fasting, or eating only fish and vegetables **(faire maigre),** of Lent.

2. **c'est que,** *but the fact is.*

3. **la tête,** *his head,* **l'épaule,** *his shoulder.* See also page 6, line 1; page 7, line 22, etc.

Page 4. — 1. **Plus de beurre,** for **(il n'y avait) plus de beurre,** *No butter left.*

2. **c'était. Ce** repeats the subject **idée:** a very frequently recurring construction. Cf. page 7, line 3; page 8, line 27, etc.

3. **ce que c'était qu'un père,** *what a father was;* literally: "that which it was that a father (was)." This very frequent idiom must be thoroughly understood. It occurs many times in this story.

Page 6. — 1. **Enfants-trouvés,** *foundling hospital.*

2. **il aurait dû aller,** *he should have gone;* literally: "it would have been his duty to go."

Page 7. — 1. **ce qu'il y a de sûr, c'est,** *this is sure, that;* literally: "what is sure is."

2. **depuis huit ans,** *in these eight years.*

Page 8. — 1. **eût été,** subjunctive pluperfect used for the sake of elegance instead of the conditional past: *would have been.* The elegant uses of the subjunctive mood should be carefully noted.

Page 11. — 1. **Je n'avais plus qu'à,** *there was nothing for it but to;* literally: "I had now, any longer, only to..." — **ce que,** *which;* literally: "that which."

2. **avait dû être,** *must once have been;* literally: "had had to be."

Page 12. — 1. **bonnet de police,** *foraging cap,* the undress headgear worn by soldiers when not on parade, but attending to "chores" or fatigue-duty (*police*).

2. **il était question de moi,** *they were talking about me.*

3. **se disait,** *was being said,* idiomatic use of the reflexive instead of the passive voice.

Page 13. — 1. **c'était à croire,** *it was as though;* literally: "(enough) to make (one) believe."

2. **Qu'allait-il se passer?** *What was going to happen?* Here **il** is impersonal: "what was there going to happen?"

Page 14. — 1. **bien entendu,** *of course;* literally: "[this being] well understood." A favorite French idiom.

Page 15. — 1. **Joli-Cœur,** equivalent to *Dandy.*

2. **à un autre,** *somebody else;* literally: "(it is) somebody else's turn." Cf. **c'est à moi à jouer,** *it is my turn to play.*

Page 16. — 1. **qui n'a pas volé,** *who well deserves;* literally: "has not stolen, comes honestly by, her name." **Dolce** in Italian = *sweet.*

Page 17. — 1. **s'apprécie.** See page 12, note 3.

2. **en,** literally: "for it," is not to be translated: *the better.*

Page 19. — 1. **que = afin que.**

2. **qu'il aille,** the subjunctive for the missing third person of the imperative: *let him go.*

Page 20. — 1. **fait pour,** *calculated to.*

2. **j'entendis (quelqu'un) crier.** Cf. **entendu parler,** page 15, line 21.

Page 21. — 1. **monsieur** points to Vitalis: *this gentleman.*
2. **Allons** is merely an exclamation: *Come, my boy!*
3. **En avant, marche!** *Forward, march!*

Page 23. — **je vous en prie,** *please!*

Page 25. — 1. **Pour acheter,** *because he buys* (for) forty francs.
2. **l'avais.** Do not translate the **le**; literally: "that he was."

Page 26. — 1. **Ussel,** a small town near the middle of the département de la Corrèze, in central France.
2. **nous autres,** *the rest of us.* **Autre** thus used marks a sharp distinction between the people referred to and everybody else; e.g. **vous autres,** *you people;* **eux autres,** *they* with a stress on the word.

Page 27. — 1. **que.** See page 4, note 3.
2. **il se mit à tomber une pluie fine,** *there began to fall,* etc. See page 13, note 2.

Page 28. — 1. **A ce soir.** In English, omit the preposition; literally: "(I put you off) till this evening."

Page 29. — 1. **Que le voleur sorte des rangs,** *let the thief stand out.* See page 19, note 2.
2. **eût paru,** *would have seemed,* pluperfect subject used elegantly for the past conditional. See page 8, note 1.

Page 30. — 1. **le croyait.** Omit **le** in English; literally: "that I should." Cf. page 25, note 2.
2. **Est-ce qu'il en serait ainsi,** *Would such be the case?*

Page 32. — 1. **Plus de pluie.** Cf. page 4, note 1.
2. **se faire comprendre,** *make himself understood;* literally: "make (people) understand him"; a very frequent idiom which will be often met with in this story and which should be thoroughly mastered. Cf. page 20, note 2.

Page 33. — 1. **de la,** accusative of partitive article.

Page 34. — 1. **à seule fin,** *for the sole purpose.*
2. **nous n'y pouvons rien,** *we can't help it;* literally: "we can (do) nothing in the matter."
3. **cela devait être,** *I must have been;* literally: "that had to be (so)."

Page 35. — 1. **Le plus bête**: an untranslatable play on the word *bête*, which is used for "stupid," because beasts (i.e. animals, not men) lack reason. The sub-title means something like: "the more human of the two is not the man." Cf. page 17, lines 21 and 22.

Page 37. — 1. **aux chiens** and **à moi**, because **nous** is dative in **nous faisant recommencer la même chose**. Cf. **leur**, page 33, line 28.

Page 38. — 1. **Il me semble**, *I think so.*

2. **tout est là**, *that is the main thing;* literally "all is there, is contained in that."

3. **durs aux bêtes.** We say *hard on* = cruel towards.

Page 39. — 1. **la place**, the public square, or better here, *the common.*

Page 41. — 1. **selon la mesure**, *keeping time with the music.*

2. See page 15, note 2.

Page 42. — 1. **se faire servir**, *to be served.* See page 32, note 2.

2. **en long et en large**, *up and down;* literally: "lengthwise and breadthwise."

3. **Il fallait voir**, *You should have seen.*

Page 43. — 1. **bien entendu.** See page 14, note 1.

2. **me faisait servir à déjeuner**, *ordered breakfast for me.* See again page 32, note 2.

Page 45. — 2. **Devant la justice**, *in court;* literally: "before (the administrators) of Justice."

Page 46. — 1. **me mettait la bride sur le cou**, *left me to do as I pleased;* literally: "let the rein lie loose on my neck."

Page 48. — 1. **les Albert, les Huntley**, the well-known *Albert biscuits*, crackers made by Messrs. Huntley & Palmer, of Reading (England).

Page 49. — 1. **Jardin des Plantes**, *Botanical Gardens*, sometimes, as in Paris, including Zoological Collections.

Page 50. — 1. **c'était à croire.** See page 13, note 1.

Page 55. — 1. **c'était bien,** *it was all right*, i.e. "all was well."

Page 57. — 1. **il n'en fut rien,** *he did nothing of the sort;* literally: "nothing of this occurred."

Page 59. — 1. See page 12, note 3.

2. The French use the definite article before titles. We do not.

3. **je le vis frapper,** *I saw him struck.* See page 32, note 2. Notice similar constructions in next line and in lines 1 and 2 on next page.

Page 60. — 1. **il n'en fut rien.** See page 57, note 1.

Page 64. — 1. **à quoi bon?** *what was the use?* literally: "good for what (purpose was it)?"

Page 65. — 1. **à la belle étoile,** idiomatic expression for "(sleeping) out-of-doors."

Page 66. — 1. **autour de,** *off;* literally: "around," because the knife would be carried round the long thin French loaf.

2. **fort,** *over weight*, a "strong" pound and a half.

Page 68. — 1. **j'avais beau. Avoir beau** with an infinitive is idiomatic for doing a thing *in vain;* literally: "to have a fine (time)," but no results from, doing it.

2. **c'était à.** See page 13, note 1.

Page 71. — 1. **je n'étais pas en peine de . . .** *I was not worried about . . .*

Page 72. — 1. **j'avais beau.** See page 68, note 1.

2. **où voulait-on que j'en eusse?** *where could I get such things from?*

Page 73. — 1. **Il ne faisait pas.** This verb is used idiomatically of the weather and its causes: wind, sun, rain, snow, etc.; literally: "the weather was: not a breath of wind."

2. **l'Angelus,** a bell rung morning, noon and night, calling upon all to repeat the prayer beginning with the words *Angelus Domini*, "Angel of the Lord."

Page 74. — 1. **de voir,** referring to **nous verrions,** last words on preceding page.

2. **Au voleur!** *Stop thief!*

Page 75. — 1. The **Canal du Midi**, or Southern Canal, connects the Atlantic with the Mediterranean.

Page 76. — 1. **si bien que**, *and then;* literally: "so well, so much so, that..."

Page 77. — 1. **eût fait bien mieux leur affaire**, *would have been much more to their liking.* **Faire mon affaire** is like the colloquial "to fill my bill." For the mood and tense, see page 8, note 1.

Page 78. — 1. **Si je voulais jouer!** *Was I willing to play!* An exclamation expressing his great readiness to do so.

2. **Je ne me fis pas prier**, *I did not require much pressing.* For the construction, see page 32, note 2.

Page 79. — 1. **un pas seul**, *alone*, literally: a (dance-)figure for one dancer only.

Page 81. — 1. See page 78, note 2.

Page 82. — 1. Compare page 78, note 1.

Page 84. — 1. **si douces que**, *pleasant as.* Note this use of *si... que.*

2. **trop**, idiomatic here, *very much.*

Page 85. — 1. **Buon' dì, povero caro!** Italian for "good day, dear little chap!"

Page 86. — 1. **vaudra mieux**, *will be better;* literally: "will be worth better."

2. **si doux... que.** Cf. page 84, note 1.

Page 87. — 1. **Dijon**, chief-town of the département de la Côte-d'Or, in central eastern France. They have travelled in a north-easterly direction.

Page 88. — 1. **à peu près**, supply **bien**: *so so.*

Page 89. — 1. See page 73, note 1. **Jour** here *daylight.*

2. **Il ne se faisait pas d'éclaircies**, *there were no glimmerings of dawn in the sky.* Note the reflexive form for the passive and the impersonal use of **il**.

Page 91. — 1. **Il était écrit,** etc., *we were fated not to . . . ;* literally: "it was written (in the book of fate) that we should not . . ."

Page 95. — 1. **si frugal que.** Cf. page 84, note 1.

2. **d'autant mieux que,** *the more so as;* literally: "by so much better, that."

Page 96. — 1. **C'était au jour de m'apprendre,** *the sun must tell me;* literally: "it was for the daylight to tell me."

Page 97. — 1. **mieux vaut.** See page 86, note 1.

2. **se serrer le ventre,** *to go hungry;* literally: "to tighten (the belt round) one's stomach" in order not to feel the pangs of hunger.

3. **leur manège du déjeuner,** *what they had done at breakfast-time;* literally: "their tricks at breakfast." See page 95, lines 8 to 11.

Page 100. — 1. **Il faisait nuit.** See page 73, note 1.

Page 105. — 1. **c'était à croire.** See page 13, note 1.

Page 107. — 1. **Il n'y avait plus à,** *there was no further use in.*

Page 111. — 1. **mieux cela vaudra.** See page 86, note 1.

Page 113. — 1. **Je ne me fis pas donner.** See page 32, note 2.

Page 114. — 1. **bien entendu.** See page 14, note 1.

Page 115. — 1. **si bien que.** See page 76, note 1.

Page 116. — 1. **voyant la couleur de notre argent,** *after a glimpse of our cash;* literally: "seeing the (honest) color of our money."

2. **tour de force,** *undertaking;* literally: "feat," "trick of strength."

Page 117. — 1. **plus malade,** *not sick now!* Supply **je ne suis.**

2. **qui n'avait plus que le souffle,** *at his last gasp;* literally: "who had only the breath (and no strength) left in his body."

3. **notre ménage fut vite fait,** *we packed up in no time.* **Faire son ménage** is "to clear up," as a housekeeper does in her household (**ménage**).

VOCABULARY

A

abaisser, to lower; **s'—,** to stoop, to drop.
abandonner, to abandon, to give up, to leave.
abasourdi, dumfounded.
abattre, to knock down; **s'—,** to fall down.
aboiement, *m.*, bark, barking.
abominable, abominable.
abondance, *f.*, abundance, fulness.
abord, *m.*, approach; **d'—, tout d'—,** at first.
aboyer, to bark.
abri, *m.*, shelter, hiding-place; **à l'— de,** in the shelter of.
abriter, to shelter.
absence, *f.*, absence.
absolu, absolute, perfect.
absolument, absolutely.
absorber, to absorb.
accabler, to overwhelm.
accent, *m.*, accent.
accentuer, to mark.
accepter, to accept.
accessoires, *m. pl.*, property (for theatrical performances).
accompagner, to accompany, to go with.
accomplir, to discharge, to perform.
accorder, to grant.
accourir, to run up.
accroché, clinging.
accrocher, to hang up.
accroître, to increase.
accueil, *m.*, greeting.
acheter, to buy.
acheteur, *m.*, buyer.
achever, to finish, to complete.
acquérir, to acquire.
acquisition, *f.*, purchase.
acteur, *m.*, actor, player.
activement, actively.
adieu, *m.*, farewell.
admettre, to admit, to believe.
admirable, admirable.
(s')adosser, to lean up (against).
adresse, *f.*, skill.
adresser, to direct; **— la parole, s'— à,** to speak to.
adroit, skilful.
affable, affable.
affiche, *f.*, notice, poster.
affaire, *f.*, affair, business, thing.
affection, *f.*, affection.
affliger, to distress.
affreux, hideous, awful.
afin de, in order to; **— que,** in order that.

agacer, to annoy.
âge, *m.*, age; **être en — de**, to be of an age to.
agent (de police), *m.*, policeman.
aggraver, to make worse.
agir, to act; **s'—**, to be a matter.
agiter, to shake, to turn over.
agréable, agreeable, pleasant.
aide, *f.*, help, aid, rescue.
aider, to help.
aiguille, *f.*, needle.
ail, *m.*, garlic.
ailleurs, elsewhere; **d'—**, besides.
aimable, amiable, good, kind.
aimer, to love, to like.
ainsi, thus, so.
air, *m.*, air, aspect, look, appearance, tune; **grands —s**, noble carriage, noble manners.
aise, glad.
ajouter, to add.
alentour, **d'—**, around.
aligner, to draw up in a line, to line up.
allée, *f.*, alley, avenue.
aller, to go; **allons**, come! **s'en —**, to go off, away.
allongé, long.
allonger, to stretch, to hold out.
allumette, *f.*, match.
alors, then; **— que**, when.
amas, *m.*, heap.
amasser, to collect.
amende, *f.*, fine.
amener, to lead, to bring.
ami, *m.*, **amie**, *f.*, friend.
amitié, *f.*, friendship, friendliness, kindness.
amonceler, to heap up.
amuser, to amuse; **s'—**, to have fun; **s'— de**, to enjoy.
an, *m.*, year; **par —**, a year.
ancien, **—ne**, old.
ancre, *f.*, anchor.
Anglais, *m.*, Englishman.
Anglaise, *f.*, Englishwoman.
anglais, English.
angle, *m.*, angle, corner.
animal, *m.*, animal, beast.
animer, to animate; **s'—**, to grow lively.
année, *f.*, year.
annonce, *f.*, announcement.
annoncer, to announce.
apaiser, to appease, to abate.
apercevoir, to catch sight of.
apparaître, to appear, to turn up.
apparence, *f.*, outward appearance.
apparition, *f.*, apparition.
appartement, *m.*, apartment, rooms.
appartenir, to belong.
appel, *m.*, call, appeal.
appeler, to call, to call upon.
appétit, *m.*, appetite.
applaudir, to applaud.
applaudissement, *m.*, applause.
appliquer, to apply, to lay close; **s'— (à)**, to apply one's self (to), to do one's best.
apporter, to bring, to carry, to give.
apprécier, to appreciate.
apprendre, to learn, to teach, to inform.

apprentissage, *m.*, apprentice-ship.
appris, see **apprendre**.
approbation, *f.*, approval.
approche, *f.*, approach.
approcher, to bring near; **s'—**, to go near.
approuver, to approve.
appuyer, to lean.
âpre, bitter.
après, — **que**, after.
arbre, *m.*, tree.
archet, *m.*, fiddle-bow.
ardemment, ardently, keenly.
ardeur, *f.*, eagerness, fervor.
argent, *m.*, silver, money.
aride, barren.
arme, *f.*, weapon, arm.
armer, to arm.
armoire, *f.*, cupboard.
arracher, to extract, to snatch.
arrangement, *m.*, arrangement.
arranger, to arrange; **s'—**, to manage.
arrêter, to arrest, to stop; **s'—**, to stop.
arrière, *m.*, rear, stern (of a boat); **en —**, behind, backward.
arriver, to arrive, to come, to succeed.
arrondir, to make round, to round.
art, *m.*, art.
artiste, *m. and f.*, artist.
artistiquement, by art.
ascension, *f.*, ascent.
aspect, *m.*, aspect, look, looks.
(s')asseoir, to seat one's self, to sit down.
assez, enough, rather.
assiette, *f.*, plate.
assis, see **(s')asseoir**.
assister à, to be present at, to witness.
assourdir, to deafen.
assurance, *f.*, assurance.
assurément, to be sure, surely.
assurer, to assure, to secure.
âtre, *m.*, fire-place.
attacher, to tie, to fix.
attaquer, to attack.
(s')attarder à, to waste time on.
atteindre, to reach.
attendre, to wait (for), to expect; **en attendant**, meanwhile.
attendrir, to touch, to move.
attente, *f.*, waiting.
attentif, **—ve**, attentive, eager.
attention, *f.*, attention; **faire —**, to pay attention; **—!** look out!
attirer, to attract.
attitude, *f.*, attitude.
attrister, to sadden.
au = **à le**; **aux** = **à les**.
auberge, *f.*, inn.
aubergiste, *m.*, inn-keeper.
aucun, any; **ne . . . aucun**, no.
au-dessous, — **de**, below.
au-dessus, — **de**, above.
audience, *f.*, sitting (of a court).
augmenter, to increase.
augure, *m.*, augury, omen.
aujourd'hui, to-day.
auprès, — **de**, near.
aussi, also, too, thus, so, as.
aussitôt, immediately.
autant, as much; **d'— plus que**, all the more as.

autorité, *f.*, authority.
autour de, around.
autre, other.
autrefois, formerly, before.
autrement, otherwise; — **dit**, alias.
avance, *f.*, advance; **d'—, à l'—**, in advance, beforehand.
avancer, s'—, to advance
avant, — de, before; **en —**, forward.
avant, *m.*, stem (of a boat), front.
avantage, *m.*, advantage, privilege.
avec, with.
aventure, *f.*, adventure; **à l'—**, at random, free.
avertir, to warn.
avertissement, *m.*, warning.
aveugler, to blind.
aviser à, to attend to.
aviver, to kindle afresh.
avoir, to have, to get.
avoisiner, to be near.
avouer, to confess.

B

baguette, *f.*, switch, wand.
baiser, *m.*, kiss.
baisser, to lower, to cast down.
baladin, *m.*, clown.
balance, *f.*, scales.
balancer, se —, to swing.
balayer, to sweep.
baliveau, *m.*, sapling (left standing when old trees are cut down).
balourdise, *f.*, blunder.
banc, *m.*, bench, seat, settee.
barbe, *f.*, beard.
barbet, *m.*, water-spaniel (because of his long hair, *barbe*).
barre, *f.*, bar, stick.
barrière, *f.*, fence, gate.
bas, *m.*, stocking.
bas, low, crest-fallen; **en —**, below.
base, *f.*, basis, bottom.
bassiné, heated with a warming-pan.
bateau, *m.*, boat.
bâtir, to build, to construct, to shape.
bâton, *m.*, stick.
battre, to beat, to clap; **se —**, to fight.
beau, fine.
beaucoup, much, many; **de —**, by far.
bec, *m.*, beak.
bel, belle, see **beau**.
berge, *f.*, bank.
berger, *m.*, shepherd.
besoin, *m.*, need, want.
bête, *f.*, animal, beast; **faire la —**, to play the fool (act like an irrational being).
bête, stupid.
beurre, *m.*, butter.
bien, well, right, very, full, many, much; — **que**, although.
bien-être, *m.*, comfort.
bientôt, soon.
bille, *f.*, marble.
bise, *f.*, cold wind.
bizarre, odd.
blanc, blanche, white.

blancheur, *f.*, whiteness.
blesser, to wound.
blessure, *f.*, wound.
bleu, blue.
bleuâtre, bluish.
bloc, *m.*, block.
blond, fair.
bloqué, snowed in.
(se) **blottir,** to huddle.
blouse, *f.*, blouse, smock-frock, loose garment.
bœuf, *m.*, ox.
boire, to drink.
bois, *m.*, wood.
boisé, thickly wooded.
boisson, *f.*, beverage, drink.
bol, *m.*, bowl.
bon, bonne, good; **pour tout de —,** in real earnest.
bond, *m.*, bound, leap.
bonheur, *m.*, happiness, delight.
bonjour, *m.*, good morning, how do you do?
bonnet, *m.*, cap.
bonté, *f.*, kindness.
bord, *m.*, edge, bank; **à —,** on board (ship).
border, to border, to edge, to line.
borne, *f.*, limit; **sans —s,** illimitable.
botte, *f.*, boot, bundle, truss (of hay, straw, etc.).
bouche, *f.*, mouth.
bouchée, *f.*, mouthful.
boucler, to buckle up, to strap up.
boue, *f.*, mud.
bouffette, *f.*, bow.
bouger, to move, budge.
boulanger, *m.*, baker.
boulangère, *f.*, baker's wife.
bouler, to roll over (to bowl over).
boulevard, *m.*, boulevard (broad tree-lined thoroughfare).
bouleverser, to throw into disorder, to tumble, (to muss).
bouquet, *m.*, bunch, nosegay.
bourgeois, *m.*, plain man (ordinary citizen).
bourrée, *f.*, bundle of brushwood.
bourrer, to cram.
bourse, *f.*, purse.
bout, *m.*, end, tip; **mettre à — de,** to exhaust.
boutonnière, *f.*, button-hole.
boutique, *f.*, shop, store.
branchages, *m. pl.*, boughs.
branche, *f.*, branch.
bras, *m.*, arm.
brave, brave, good.
bravement, bravely, pluckily.
bravo! bravo! hurrah!
bretelle, *f.*, strap.
breuvage, *m.*, beverage.
bride, *f.*, bridle.
brigand, *m.*, brigand, highwayman.
brillant, brilliant, shiny.
briller, to shine.
brique, *f.*, brick.
briser, to break, to exhaust.
brosser, to rub.
brouiller, to confuse.
broussailles, *f. pl.*, brushwood.
bruissement, *m.*, rustling.
bruit, *m.*, noise, sound.

brûler, to burn.
brusquement, roughly, suddenly.
brutalité, *f.*, brutality, roughness.
bruyant, noisy.
bruyère, *f.*, heather.
bûche, *f.*, log.
bûcheron, *m.*, woodcutter.
buisson, *m.*, bush.
buffet, *m.*, dresser.
but, *m.*, end, object; **dans ce —**, for that purpose.

C

ça = cela, that.
çà, here, hither.
cabane, *f.*, cabin, hut.
cacher, se —, to hide.
cachette, *f.*, hiding-place.
cadenas, *m.*, padlock.
cadran, *m.*, dial, face.
café, *m.*, coffee, cóffee-house.
caillou, *m.*, pebble, stone.
calcul, *m.*, calculation.
calme, *m.*, calm, composure.
calme, calm, quiet, peaceful.
camarade, *m.*, comrade, fellow-workman.
cambrer, to hold up (the shoulders, etc.), to throw out (the chest).
campagne, *f.*, rural district, country.
camper, to encamp, to place proudly; **se —**, to take one's stand.
canal, *m.*, canal.
caniche, *m.*, poodle.
canzonetta, *Italian for a* short song.
car, for (= because).
caractère, *m.*, character, disposition, temper.
carbonisé, charred, burnt.
carcasse, *f.*, frame; gag.
carène, *f.*, hull.
caresse, *f.*, caress.
caresser, to caress, to stroke.
carné, flesh-colored.
carré, *m.*, square.
cas, *m.*, case; **en tous —**, in any case, anyhow.
cascade, *f.*, cascade.
casquette, *f.*, cap.
casser, to break.
casserole, *f.*, saucepan.
cataplasme, *m.*, poultice.
catastrophe, *f.*, catastrophe.
cause, *f.*, cause.
causer, to cause, to talk.
cavité, *f.*, hollow, recess.
ce, *adj.*, this; *pron.*, that, it; **— qui**, what.
céder, to yield.
cela, that.
celle, celles, *f. of* **celui**.
celui, this one, that one, the one; **—-ci**, this one, the latter; **—-là**, that one, the former.
cendre, *f.*, cinder, ashes.
cent, one hundred.
centime, centime (tenth part of a *sou* or *cent*, therefore = 2 mils).
centre, *m.*, centre.
cépée, *f.*, shoots (new branches from old stumps).

cependant, yet, however, meanwhile.
cercle, *m.*, circle, ring.
certain, certain, sure.
certainement, certainly.
certes, certainly, indeed.
ces, these.
cesser, to cease, to stop.
cet, cette, this.
ceux, *m. pl.* of **celui.**
chacun, each one.
chagrin, *m.*, sorrow, grief.
chagrin, sorrowful.
chair, *f.*, flesh, meat; **—s,** complexion.
chaise, *f.*, chair.
chaleur, *f.*, warmth, heat.
chambre, *f.*, room; **— à coucher,** bedroom.
champ, *m.*, field; **de —,** on their edges.
champêtre, rural; **garde —,** *m.*, constable.
chance, *f.*, chance, risk, luck.
chandelle, *f.*, candle.
changement, *m.*, change.
changer, to change, to alter.
chanter, to sing.
chapeau, *m.*, hat.
chaque, each.
charge, *f.*, load, burden.
charger, to charge, to load; **se — de,** to take charge of, to undertake to.
charitable, charitable.
charmant, charming.
charretier, *m.*, (cart-)driver.
charrue, *f.*, plough.
chasser, to drive away.
chaud, warm; **avoir —,** to be warm.
chauffer, to warm.
chausser, to put (feet into shoes).
chef, *m.*, chief, leader.
chemin, *m.*, road, path.
cheminée, *f.*, chimney, smoke-stack, fire-place.
cheminer, to travel, to trudge.
chemise, *f.*, shirt.
cher, dear, dearly.
chercher, to look for, to seek, to fetch.
chétif, —ve, paltry.
cheval, *m.*, horse.
cheveu, *m.*, hair.
chez, at the house of, among, in.
chien, *m.*, dog.
chienne, *f.*, female dog.
chiffre, *m.*, figure.
choisir, to choose.
chose, *f.*, thing.
chute, *f.*, fall, tumble.
ciel, *m.*, sky, heaven.
cigare, *m.*, cigar.
cime, *f.*, top, crest, peak.
cinq, five.
cinquantaine, *f.*, half a hundred.
cinquante, fifty.
circonstance, *f.*, circumstance.
cirque, *m.*, circus.
ciseaux, *m. pl.*, scissors.
clair, clear.
clairement, clearly.
clairière, *f.*, glade, clearing.
clapoter, to lap.
claque, *f.*, slap; **chapeau à —,** crush-hat.
claquer, (of teeth) to chatter.
clarté, *f.*, light.
clef, *f.*, key.

cloche, *f.*, bell.
clopiner, to limp.
clou, *m.*, nail.
cœur, *m.*, heart.
coiffer, to brush the hair of, to put on the head; **se — de**, to put on one's head; **être coiffé de**, to wear on one's head.
coiffure, *f.*, head-dress; **pour —**, on my head.
coin, *m.*, corner.
colère, *f.*, anger.
coller, to stick, to glue.
collet, *m.*, coat-collar.
colline, *f.*, hillock, knoll, hill.
(se) colorer, to flush.
combien, how much, how long, how many.
comédie, *f.*, comedy, play.
comédien, *m.*, comedian, player.
comique, comic.
commandement, *m.*, command.
comme, like, as, how! as it were,
commencer, to begin. [as if.
comment, in what way, how? what!
commune, *f.*, township.
communiquer, to communicate, to impart.
compagnie, *f.*, company.
compagnon, *m.*, companion.
comparaison, *f.*, comparison.
comparer à, to compare with.
compassion, *f.*, compassion, pity.
complet, complete, perfect.
compliment, *m.*, compliment; **faire un —**, to pay a compliment.
composer, to write.
compréhensible, intelligible.
compréhension, *f.*, understanding.
comprendre, to understand.
compromettre, to endanger.
compte, *m.*, account; **pour mon —**, as for me; **se rendre — de**, to realize; **au bout du —**, after all.
compter, to count.
condamner, to condemn, to convict.
condition, *f.*, condition, position.
conduire, to lead, to take; **se —**, to behave.
confirmer, to corroborate.
(se) conformer, to conform, to comply.
confus, confused.
confusément, indistinctly.
(se) congeler, to freeze.
congestion, *f.*, congestion.
connaissance, *f.*, acquaintance.
connaître, to know.
conscience, *f.*, consciousness.
consentir, to consent.
(par) conséquent, consequently.
considérable, considerable, of great importance.
considérablement, considerably.
consister à, to consist of.
consoler, to comfort.
constater, to charge.
construction, *f.*, construction.
construire, to construct, to build.
contempler, to gaze at.
content, glad; **— de**, glad to, pleased with.

contenter, to satisfy; **se — de**, to be satisfied with.
continuer, to continue, to go on.
contorsion, *f.*, contortion.
contracté, contracted, tightened.
contraire, contrary; **au —**, on the contrary.
contrariant, provoking.
contrarier, to thwart.
contre, against.
contrée, *f.*, region; **de la —**, of that region.
contribuer, to contribute.
convaincre, to convict, to convince.
convenablement, properly.
convenir, to suit.
conversation, *f.*, conversation.
conviction, *f.*, conviction, certain belief.
coquin, *m.*, rascal.
corbeille, *f.*, basket.
corde, *f.*, rope, skipping-rope, string (of an instrument).
cordon, *m.*, string.
corps, *m.*, body.
correction, *f.*, punishment.
correctionnelle, see **police**.
corrompre, to corrupt.
cortège, *m.*, procession, escort.
costume, *m.*, costume, dress.
costumer, to dress up.
côte, *f.*, rib, hill; **se tenir les —s**, to hold one's sides (for laughing).
côté, side; **à — de**, by the side of; **d'un autre —**, on the other hand; **de tous les —s**, on all sides; **mettre de —**, to put aside.
cou, *m.*, neck.
couchant, setting (sun).
couche, *f.*, layer, drift.
coucher, to lay down, to sleep; **se —**, to lie down, to go to bed.
coucher, *m.*, bed, lodging.
coude, *m.*, elbow.
couler, to flow.
couleur, *f.*, color.
coup, *m.*, blow, stroke, motion; **tout à —**, suddenly; **tout d'un —**, (all) at a time.
coupable, guilty.
coupe, *f.*, cutting (of trees).
couper, to cut.
cour, *f.*, yard.
courage, *m.*, courage.
courber, to curve, to bend.
courir, to run.
cours, *m.*, stream.
course, *f.*, run.
court, short.
couteau, *m.*, knife.
coûter, to cost.
couture, *f.*, seam.
couvercle, *m.*, lid.
couvert, *m.*, (table-)cloth (and knives and forks).
couverture, *f.*, covering, blanket.
couvrir, to cover.
craindre, to fear.
crainte, *f.*, fear.
(se) cramponner, to cling.
craquement, *m.*, cracking.
cravate, *f.*, cravat, neck-cloth.
créature, *f.*, creature.
crédit, *m.*, credit; **faire —**, to give credit.

crêpe, *f.*, pancake.
crête, *f.*, crest.
creuser, to hollow.
creux, —se, hollow.
cri, *m.*, cry, yelp.
crier, to shout, to make a noise.
cristallin, crystal-like, silvery (sounding).
critique, critical.
croc, *m.*, fang.
crochet, *m.*, hook.
croire, to think, believe.
croiser, to cross, to meet.
crotté, muddy.
croûte, *f.*, crust.
cru, see croire.
cruel, cruel.
cuiller, *f.*, spoon.
cuillerée, *f.*, spoonful.
cuir, *m.*, leather.
cuisine, *f.*, kitchen.
culotte, *f.*, breeches.
cure-dent, *m.*, toothpick.
curieux, —se, curious.
curiosité, *f.*, curiosity.
cygne, *m.*, swan.

D

dalle, *f.*, flag-stone.
dame, *f.*, lady; why!
danger, *m.*, danger, peril.
dangereux, —se, dangerous.
dans, in, into.
danse, *f.*, dancing, dance.
danser, to dance; — à la corde, to skip.
darder, to shoot (glances)
davantage, more.
de, of, from, with, some; de . . . en . . ., from . . . to . . .
débarrasser, to rid.
débiter, to deliver, to speak.
déboucher, to open (into).
debout, erect, standing.
début, *m.*, beginning, first appearance.
débuter, to make one's first appearance.
décidément, decidedly.
décider, se —, to decide.
décidément, decidedly, indeed.
décider, to decide, to prevail upon.
déclarer, to declare.
(se) décolorer, to fade.
déconcerter, to disconcert.
découpage, *m.*, carving.
découpure, *f.*, carving.
décourager, to discourage; se—, to be discouraged.
décroiser, to uncross.
dédaigner, to scorn.
dedans, en —, inside, in it.
défaire, to undo, to take off.
défendre, to defend, to forbid; se —, to resist.
défense, *f.*, defence.
défi, *m.*, challenge.
défilé, *m.*, procession.
défiler, to file, to march.
dégager, to disengage, to free.
dégoût, *m.*, distaste, loathing.
dégringoler, to come tumbling.
déguiser, to disguise.
dehors, en —, outside.
déjà, already, as it is.
déjeuner, to breakfast.
déjouer, to foil.
délicat, delicate.

délicatement, delicately.
délirer, to be delirious.
demain, to-morrow.
demander, to ask; **se —**, to ask one's self, to wonder.
demeurer, to remain, to live.
demi, **à —**, half; **à demi-voix**, in an undertone, in whispers.
dent, *f.*, tooth.
dentelle, *f.*, lace.
dénudé, bare.
départ, *m.*, departure.
dépasser, to pass.
(se) dépêcher, to make haste.
(aux) dépens de, at the expense of.
dépense, *f.*, expenses.
dépenser, to spend.
déplaire, to displease.
déplaisir, *m.*, displeasure.
déployer, to spread out.
déposition, *f.*, evidence (in court).
depuis, **— que**, since, ever since.
dérangement, *m.*, disturbance.
déranger, to disturb.
dernier, last.
(à la) dérobée, on the sly
dérouler, to roll out, to pour out.
derrière, behind; **de —**, hind-.
des = **de les**, of the, some.
dès, as early as; **— lors**, hence, consequently.
désagréable, disagreeable.
désagréablement, disagreeably.
descendre, to descend, to go down.
désert, deserted, lonely.
désespérément, desperately.
désespérer, to despair.
désespoir, *m.*, despair.
(se) déshabiller, to undress.
désirer, to desire, to wish (for).
désolé, distressed.
désormais, henceforth.
desquels, **desquelles**, plural genitives of **lequel**, **laquelle**.
dessécher, to dry.
dessein, *m.*, plan.
desserrer, **se —**, to loosen, to relax, to open.
dessous, underneath.
destiner, to destine, to intend.
détacher, to untie; **se — sur**, to stand out against.
déterminé, fixed.
déterminer, to cause.
détestable, villainous.
détour, *m.*, turn.
détourner, to turn away.
détresse, *f.*, distress.
détromper, to undeceive.
deux, two.
devant, before, in front (of), ahead; **de —**, front-.
devanture, *f.*, front (of a store).
développer, to display.
devenir, to become.
deviner, to guess.
devoir, *m.*, duty.
devoir, to owe, to have to, to be (about) to; should, ought, must.
dévorer, to devour.
Dieu, *m.*, God; **mon Dieu!** Dear me!
différent, different, divers.

difficile, difficult, particular, dainty.
difficulté, *f.*, difficulty.
difformité, *f.*, deformity.
digérer, to digest.
dimanche, *m.*, Sunday.
diminuer, to diminish.
dîner, to dine; *m.*, dinner.
dire, to say.
directement, straight, positively.
direction, *f.*, direction.
diriger, to direct.
discipline, *f.*, discipline.
discordant, discordant, hoarse.
discours, *m.*, speech.
discussion, *f.*, discussion.
discuter, to argue.
disparaître, to disappear.
disperser, se —, to disperse, to scatter.
disposer, to dispose, to make ready.
disposition, *f.*, disposition, mood.
distance, *f.*, distance.
(se) distendre, to swell.
distinctement, distinctly, clearly.
distraction, *f.*, absent-mindedness, inattention.
distraire, to divert the thoughts of.
distribuer, to distribute.
divers, diverse, different.
dix, ten.
dizaine, *f.*, about ten, half-a-score.
docile, docile.
docilité, *f.*, docility.
doigt, *m.*, finger.
dois, see **devoir**.
domesticité, *f.*, domesticity, domestic service.
domestique, *m. and f.*, servant.
donc, then, so.
donner, to give; **— froid**, to make feel cold.
dont, of which, of whom, whose, with which, etc.
doré, gilded.
dormir, to sleep.
dos, *m.*, back.
double, double, twofold.
doubler, to double.
doucement, gently, tenderly, slowly.
douceur, *f.*, gentleness.
douloureux, —se, painful.
doute, *m.*, doubt; **sans —**, doubtless.
douter, to doubt; **se — de**, to suspect, to guess.
doux, douce, gentle, tender.
drap, *m.*, cloth, sheet.
dresser, to rear, to set up, to hold up.
droit, *m.*, right, rights.
droit, right, straight.
droite, *f.*, right hand.
drôlatique, droll.
drôle, droll, funny.
du = de le, of the, some.
dû, see **devoir**.
dur, hard, harsh.
durement, harshly.
durer, to last.
dus, see **devoir**.
duvet, *m.*, down.

E

eau, *f.*, water; **villes d'—x**, watering places (*i.e.* towns where people go to drink the mineral waters).
ébahi, wondering, wonderstruck.
éblouir, to dazzle.
ébranler, to shake. [eyes).
écarquiller, to open wide (the
écarter, to put aside; **écartés**, wide apart; **s'—**, to stray.
échafaudage, *m.*, scaffolding.
échapper à, to escape from, to avoid.
échauffer, to warm up.
échelon, *m.*, rung (of a ladder).
éclairage, *m.*, lighting, illumination.
éclaircie, *f.*, clearing.
éclairer, **s'—**, to light up.
éclat, *m.*, brilliancy, burst (of laughter).
éclater, to burst.
école, *f.*, school.
économie, *f.*, economy.
écorcher, to scratch, to skin.
(s')écouler, to elapse.
écouter, to listen to.
écraser, to crush.
(s')écrier, to cry out, to exclaim.
écrire, to write,
écume, *f.*, foam.
écurie, *f.*, stable.
édredon, *m.*, eiderdown quilt, "comfort."
éducation, *f.*, education.
effet, *m.*, effect, **en —**, as a matter of fact, in fact.
effleurer, to graze, to touch lightly.
effort, *m.*, effort.
effrayer, to frighten, to alarm.
effroi, *m.*, dismay, alarm, terror.
effrontément, impudently, shamelessly.
effusion, *f.*, effusion, demonstrativeness.
égal, equal.
égard, *m.*, respect; **à tous les —s**, in every respect; **à leur —**, towards them.
église, *f.*, church.
égorger, to slaughter.
eh bien! well!
eh quoi! what!
élan, *m.*, impetus, run.
(s')élancer, to leap.
élégance, *f.*, elegance.
élégant, *m.*, dandy.
élève, *m. and f.*, pupil.
élever, to raise, to bring up.
elle, she, her, it.
éloge, *m.*, praise.
éloigner, to remove.
éloquence, *f.*, eloquence.
émaner, to emanate.
embarquer, to embark, to come on board.
embarras, *m.*, embarrassment.
emboîter (le pas), to fall into line (*lit.* to box step).
embrasser, to embrace, to kiss.
embrasure, *f.*, opening.
émerger, to emerge.
émerveillé (de), marvelling (at).
émigrer, to migrate.
emmener, to lead away, to take.

émotion, *f.*, emotion, excitement.
émouvoir, to move, to touch, to affect, to excite.
(s')emparer de, to possess one's self of, to seize upon.
empêcher, to prevent.
emplâtre, *f.*, plaster.
emplir, s'— , to fill.
employer, to use.
empoigner, to seize.
emportement, *m.*, temper, impatience.
emporter, to carry away.
empreinte, *f.*, foot-print.
empressement, *m.*, eagerness.
(s')empresser, to hasten, to be eager.
ému, see **émouvoir.**
en, *prep.*, in. into, by, at, while; *pron.*, some; from it, of it, of him, of her, of them; for that, on account of that; as a.
encadrer, to frame.
enceinte, *f.*, enclosure.
encore, again, more, even; **si —,** if only.
encourager, to encourage.
endolori, sore.
endormir, to put to sleep; **s'—,** to fall asleep.
endosser, to put on (one's back).
endroit, *m.*, place, spot.
enfance, *f.* childhood.
enfant, *m.*, child, boy.
enfermer, to enclose, to confine.
enfin, finally, lastly, at length, after all, in short, anyhow.
enflammé, blazing.
enfoncer, to steep, to plunge, to press, to sink.
enfouir, to bury.
enfumé, smoky.
engager, to enlist, to invite; **s'—,** to begin; **s'— dans,** to enter.
engloutir, to swamp, to swallow up.
s'engouffrer, to rush down.
engourdir, to numb.
enhardir, to embolden.
enjambée, *f.*, stride.
enjamber, to step over.
ennemi, enemy.
ennui, *m.*, weariness, annoyance.
ennuyer, to annoy, to weary. **s'—,** to be dull.
(s')enrhumer, to catch cold; **être enrhumé,** to have a cold.
ensanglanter, to stain with blood.
enseigne, *f.*, sign-board.
enseigner, to teach.
ensevelir, to bury.
ensuite, next, afterwards.
entamer, to begin
entassement, *m.*, heap.
entasser, to heap up, to crowd.
entendre, to hear, to understand, to mean; **— parler de,** to hear of.
entier, tout —, whole.
entièrement, altogether.
(à l')entour, round.
entourer, to surround.
entraînant, spirited.
entraîner, to drag away, to carry along.

entraînement, *m.*, spirit.
entre, between, among.
entre-bâiller, to half-open, to set ajar.
(s')entre-croiser, to be crossed.
entrée, *f.*, entrance.
entrepreneur, *m.*, contractor.
entrer, to come in, to enter.
entretenir, **s'— avec**, to converse with.
entretien, *m.*, conversation.
(s')entr'ouvrir, to half-open.
envelopper, to wrap.
enverrai, see **envoyer**.
envie, *f.*, envy, desire, wish.
environ, about, or so.
environs, *m. pl.*, vicinity.
(s')envoler, to fly away.
envoyer, to send.
épais, —**se**, thick.
épargner, to spare.
épaule, *f.*, shoulder.
épaulette, *f.*, epaulet, shoulder-strap.
épineux, —**se**, thorny.
épouvanter, to terrify.
éprouver, to experience, to feel.
épuiser, to exhaust.
errer, to wander.
erreur, *f.*, error, mistake.
escalader, to climb.
escalier, *m.*, stairs.
esclave, *m.* and *f.*, slave.
espace, *m.*, space.
espacement, *m.*, spacing.
espérance, *f.*, hope.
espérer, to hope.
esprit, *m.*, mind, cleverness.
essayer, **s'— à**, to try.
estimable, estimable.
estomac, *m.*, stomach.
estropier, to maim, to cripple.
et, and.
établir, to establish.
étalage, *m.*, display.
étaler, to spread, to lay out.
état, *m.*, state.
éteindre, to extinguish; **s'—**, to die away.
étendre, to stretch out.
étincelle, *f.*, spark.
étoffe, *f.*, stuff, cloth.
étonnement, *m.*, astonishment.
étonner, to astonish, to surprise.
étouffer, to stifle, to hush, to strangle, to choke.
étrange, strange, new.
étranger, foreign.
être, to be.
être, *m.*, creature.
étroit, narrow, close.
étroitement, closely.
eux, they, them.
éveiller, to waken; **éveillé**, awake.
évident, evident.
éviter, to avoid, (of ships) to swing.
exagérer, to exaggerate.
examen, *m.*, examination.
examiner, to examine.
exaspération, *f.*, exasperation.
exaspérer, to exasperate.
excellent, excellent, first-rate.
exception, *f.*, exception; **à l'— de**, except.
exciter, to excite, to encourage.
exécuter, to execute, to perform.
exécution, *f.*, carrying out, action; punishment.

exemplaire, exemplary.
exemple, *m.*, example.
exercer, to practice
exercice, *m.*, performance.
exiger, to exact, to require.
expédier, to despatch.
expérience, *f.*, experience.
explication, *f.*, explanation.
expliquer, to explain.
exploiter, to make money out of, to manage, to run.
explorer, to investigate.
explosion, *f.*, burst.
exposer, to expose.
expressif, —**ve**, expressive, eloquent.
expressivement, expressively.
expression, *f.*, expression.
exprimer, to express.
expulser de, to drive from.

F

face, *f.*, face, aspect; **en** —, face to face.
fâcher, to make sorry, angry; **se** —, to get angry.
fâcheux, —**se**, regrettable, a pity.
facile, easy.
facilement, easily.
façon, *f.*, way; **d'une** —, in a way.
faction, *f.*, sentry-duty, guard.
fagot, *m.*, faggot.
faible, weak, small.
faiblir, to weaken, to abate.
faillir, to just miss, to come near to.
faim, *f.*, hunger; **avoir** —, to be hungry.
faire, to do, to make, to matter; **se** —, to come about; **fait pour**, calculated to.
fait, *m.*, fact; **tout à** —, entirely, quite; **au** —, as a matter of fact, after all.
falloir, to be necessary.
fameux, —**se**, famous, great.
famille, *f.*, family.
fantaisie, *f.*, fancy.
farce, *f.*, joke, trick.
fatigue, *f.*, fatigue.
fatiguer, to tire.
faudra, see **falloir**.
faufiler, **se** —, to slip in.
faut, see **falloir**.
faute, *f.*, fault, wrong-doing, misdemeanor.
faveur, *f.*, favor, ribbon.
fée, *f.*, fairy.
féerique, fairylike.
feindre, to pretend, to feign.
femme, *f.*, woman, wife.
fenêtre, *f.*, window.
fente, *f.*, crack, crevice.
fer, *m.*, iron; **chemin de** —, railroad.
fermer, to close.
ferraille, *f.*, old iron.
ferré, iron shod, (of shoes) hobnailed.
féroce, fierce, wild.
fertile, fertile.
festin, *m.*, feast.
fête, *f.*, feast, holiday.
feu, *m.*, fire.
feuillage, *m.*, foliage.
feuille, *f.*, leaf.
feutre, *m.*, felt.

fidèle, faithful.
fier, proud.
fièrement, proudly.
fierté, *f.*, pride.
fièvre, *f.*, fever, chill.
fifre, *m.*, fife.
figure, *f.*, face.
figurer, to figure, to take part; **se —**, to imagine.
filer, to move quickly, to be off.
filet, *m.*, net.
fille, *f.*, daughter, girl.
fils, *m.*, son.
fin, *f.*, end.
fin, fine, acute; **pluie —e**, drizzle.
finalement, finally, in the end.
finesse, *f.*, cleverness.
fis, see **faire**.
finir, to finish.
fixer, to fix.
flairer, to scent.
flamme, *f.*, flame.
flanc, *m.*, side.
flâner, to stroll, to saunter.
flatter, to flatter, to pat.
flatteur, *m.*, flatterer.
fleur, *f.*, flower.
fleuri, flowery.
flexible, pliant.
flocon, *m.*, flake.
flot, *m.*, wave; **— montant**, flood tide.
fluxion (*f.*) **de poitrine**, inflammation of the lungs.
fois, *f.*, time.
fol, **—le**, see **fou**.
fond, *m.*, bottom, depth.
fondre, to melt.
fontaine, *f.*, fountain.
force, *f.*, strength; **de —**, by main force; **à — de**, by dint of.
forcer, to force, to compel.
forêt, *f.*, forest.
forme, *f.*, shape.
former, to form, to be.
formidable, formidable.
fort, strong, loud; very.
fortement, strongly, deeply.
fortune, *f.*, fortune.
fossé, *m.*, ditch.
fou, mad, crazy.
fouet, *m.*, whip; **coup de —**, crack of a whip.
fougère, *f.*, fern.
fouiller, to search.
foule, *f.*, crowd.
fouler, to trample.
fourche, *f.*, fork.
fourchette, *f.*, fork (for table use).
fourneau, *m.*, (kitchen-)range.
fourrer, to thrust.
foyer, *m.*, hearth.
fraîcheur, *f.*, coolness.
frais, *m. pl.*, expenses.
frais, fraîche, fresh.
franc, *m.*, franc (= 20 cents).
français, *m.*, French language.
Français, *m.*, Frenchman.
franchir, to leap, to cross.
frapper, to strike.
frayeur, *f.*, terror.
frénésie, *f.*, frenzy; **avec —**, frantically.
fricasser, to fry.
frileux, —se, sensitive to cold.
fripon, *m.*, knave.
friponnerie, *f.*, trick.

froid, cold; **avoir —**, to be cold.
froisser, to crumple.
fromage, *m.*, cheese.
front, *m.*, forehead.
frugal, frugal.
fuir, to run away, to flee.
fumée, *f.*, smoke.
fumer, to smoke.
furieux, —**se**, furious.
fusil, *m.*, musket, gun.
futé, sly, intelligent.

G

gagner, to gain, to earn, to reach, to catch.
gai, gay, lively.
galant, *m.*, gentleman.
galerie, *f.*, gallery.
galon, *m.*, (gold) lace.
galonné, trimmed with gold lace.
gambader, to gambol, to frisk.
gamin, *m.*, urchin.
garçon, *m.*, boy.
garde, *f.*, guard, care; **sur ses —s**, on one's guard; **n'avoir — de**, to be careful not to.
garde-malade, sick-nurse.
garde-robe, *f.*, wardrobe.
garder, to keep, to guard, to nurse.
gardien, *m.*, guardian, keeper.
gare, *f.*, railroad station.
garnement, *m.*, scamp.
garni, well-lined.
gaspiller, to waste.
gâter, to spoil.
gauche, *f.*, left (hand).
gazon, *m.*, turf, grass.
gazonné, grassy.
geler, to freeze.
gémir, to moan.
gémissement, *m.*, moan.
gendarme, *m.*, (armed) policeman.
général, general.
généralement, generally, usually.
genêt, *m.*, broom.
gêner, to put out, to inconvenience.
généreusement, generously.
généreux, generous.
générosité, *f.*, generosity.
genou, *m.*, knee.
genre, *m.*, kind.
gens, *m. and f. pl.*, people.
geste, *m.*, gesture.
gesticuler, to make gestures.
gilet, *m.*, waistcoat, vest.
gîte, *m.*, lodging.
glacer, to freeze.
glane, *f.*, string (of vegetables).
glisser, to slip, to glide.
gloutonnement, gluttonously, ravenously.
gorge, *f.*, throat.
gourmand, greedy.
gourmandise, *f.*, greediness.
gousset, *m.*, pocket.
goût, *m.*, taste; **du — de**, to the taste of.
goutte, *f.*, drop.
gouvernail, *m.*, rudder.
grâce, *f.*, grace, thanks.
grade, *m.*, (military) rank.
grand, great, big, large, tall, grand.
grandir, to grow.
grange, *f.*, barn.

granit, *m.*, granite.
gratter, to scratch.
gras, —se, fat; **mardi —**, Shrove Tuesday; **faire mardi —**, to keep, celebrate, Shrove Tuesday.
grave, grave, serious.
gravement, gravely, seriously.
gravité, *f.*, gravity, seriousness.
gredin, *m.*, rascal.
grelotter, to shiver.
grimace, *f.*, grimace, face.
grimper, to climb; **plantes grimpantes**, creepers, vines.
gris, grey.
grognard, *m.*, grumbler, old soldier.
grognement, *m.*, growl.
gronder, to scold.
gros, —se, thick, stout, big; **le cœur —**, with a heavy heart.
grossier, coarse.
(ne . . .) guère, hardly, not very.
guérir, to cure.
guerre, *f.*, war.
guerrier, warlike.
guêtre, *f.*, gaiter.
gueule, *f.*, mouth (of animals).
guider, to guide.
guttural, deep (voice).

H

habile, clever.
habiller, to dress.
habit, *m.*, coat; —s, clothes.
habitant, *m.*, inhabitant.
habitation, *f.*, dwelling.
habitude, *f.*, habit, custom.
habituel, — **le**, usual.
habituer, to accustom.
haleine, *f.*, breath.
halle, *f.*, market.
hallier, *m.*, thicket.
halte, *f.*, halt.
hanche, *f.*, hip.
hargneux, —se, snarling.
harpe, *f.*, harp.
hasard, *m.*, chance; **au —**, haphazard.
hâte, *f.*, haste; **avoir — de**, to be eager to.
hâter, se —, to hasten.
hausser, to raise, to shrug.
haut, high, tall; *m.*, top; **en —**, above; **en — de**, at the top of.
hauteur, *f.*, height.
hélas! alas!
herbe, *f.*, grass.
héritage, *m.*, inheritance, legacy.
hésiter, to hesitate.
heure, *f.*, hour, o'clock; **de bonne —**, early.
heureusement, luckily.
heureux, —se, happy.
heurter, to strike.
hilarité, *f.*, hilarity.
histoire, *f.*, story.
hiver, *m.*, winter.
holà! Stop!
homme, *m.*, man.
honnête, good.
honneur, *m.*, honor.
honorable, honorable.
honteux, —se, ashamed.
hospice, *m.*, hospital, "home" for aged poor or foundlings.
hospitalier, hospitable.

hospitalité, *f.*, hospitality.
hôtel, *m.*, hotel.
huche, *f.*, bread-cupboard.
huit, eight.
humain, human.
humble, humble.
humeur, *f.*, temper.
humide, wet.
humidité, *f.*, wet.
hurlement, *m.*, howl.
hurler, to howl.
hutte, *f.*, hut.

I

ici, here.
idée, *f.*, idea, thought.
ignorer, to be ignorant of.
il, he, it, there.
île, *f.*, island.
illustre, illustrious.
illustrissime, most illustrious.
imaginer, s'—, to imagine.
imbécile, *m.*, fool.
imbécillité, *f.*, foolishness.
imiter, to imitate, to mimick.
immédiatement, immediately.
immense, immense.
immobile, motionless.
immobilité, *f.*, immobility.
impatient, impatient.
impatienter, s'—, to grow impatient.
imperfection, *f.*, imperfection, defect.
impérieux, —se, imperious, imperative.
impitoyable, pitiless.
implorer, to implore, to beseech.
important, important.
importer, to matter; **n'importe** (for **il n'importe**), no matter.
imposer, to put upon, to lay upon, to force upon; **en — à**, to impress.
impossibilité, *f.*, impossibility.
impossible, impossible.
impression, *f.*, impression.
imprimer, to imprint, to give.
(à l') improviste, by surprise.
inaction, *f.*, inaction; **dans l'—**, inactive.
inaltérable, unvarying.
incapable, incapable.
incliner, to incline, to bend, to lean.
inconnu, *m.*, unknown.
indemnité, *f.*, indemnity.
Indes, *f. pl.*, India.
indifférent, indifferent.
indignation, *f.*, indignation.
indigné, indignant.
indiquer, to indicate, to order.
indispensable, indispensable.
indulgence, *f.*, indulgence.
industrie, *f.*, trade.
inégal, uneven.
inférieur, inferior.
infime, lowly.
infinité, *f.*, infinity, infinite number.
infortuné, unhappy, unfortunate.
injure, *f.*, insult, abuse.
innocent, innocent.
innocenter, to find guiltless.
inquiet, anxious.
inquiéter, to disturb, to make anxious.
inquiétude, *f.*, anxiety.

insensible, insensible.
insensiblement, imperceptibly.
insistance, *f.*, insisting.
insister, to insist, to lay stress.
inspirer, to inspire with.
installation, *f.*, setting-up.
installer, to set up, to establish.
instant, *m.*, instant.
instantanément, instantly.
instinct, *m.*, instinct; **d'—,** instinctively.
instinctif, —ve, instinctive.
instinctivement, instinctively.
instruction, *f.*, teaching.
instruire, to teach.
intelligence, *f.*, intelligence.
intelligent, intelligent, clever.
intention, *f.*, intention.
interdire, to prohibit.
intéresser, to interest.
intérieur, *m.*, inside; **dans l'— de,** well inside.
interpellation, *f.*, apostrophe.
interpeller, to apostrophize, to address.
interrogation, *f.*, question.
interroger, to ask questions (of), (in court) to examine.
interrompre, to interrupt, to break in.
interruption, *f.*, interruption, break.
intervention, *f.*, interference.
intitulé, entitled.
introduire, to introduce.
inutile, useless.
inutilement, needlessly.
inventer, to invent.
invitation, *f.*, invitation.
inviter, to invite.
involontaire, involuntary.
irais, see **aller.**
irrésistible, irresistible.
Italie, *f.*, Italy.
Italien, *m.*, an Italian.
italien, Italian.

J

jacassement, *m.*, chatter.
jamais, ever; **ne . . . —,** never.
jambe, *f.*, leg.
jappement, *m.*, yelp.
japper, to yelp.
jardin, *m.*, garden.
jaunâtre, yellowish.
jaune, yellow.
je, I.
jeter, to throw.
jeu, *m.*, game, play; — **de physionomie,** expression of countenance.
jeune, young.
joindre, to join.
joli, pretty.
joue, *f.*, cheek.
jouer, to play; — **la comédie,** to act in a play.
jouet, *m.*, plaything.
jour, *m.*, day, daylight; **tous les —s,** every day; **il faisait grand —,** it was broad daylight.
journée, *f.*, day-time, day.
joyeusement, joyously, merrily.
joyeux, —se, joyous, merry.
juché, perched.
juger, to judge, to try (in court).
jurer, to swear.

juron, *m.*, oath.
jusque, jusqu'à, as far as, until; —**-là,** till then; **jusqu'ici,** so far, hitherto.
juste, *m.*, good man.
justement, precisely, accurately.
justice, *f.*, justice, law-courts, law.
justifier, to justify.

K

képi, *m.*, military cap.
kilomètre, kilometer (about $\frac{5}{8}$ of a mile).

L

la, the; *pron.* her, it.
là, there; —**-bas,** out there; **de —,** hence; **c'est —,** that is.
lacet, *m.*, zigzag.
lâcher, to let go.
lâcheté, *f.*, cowardice.
ladite, *f. of* **ledit,** said.
laid, ugly.
laine, *f.*, wool.
laineux, —**se,** woolly.
laisse, *f.*, leash; **en —,** by a string.
laisser, to let, to leave.
lambrequin, *m.*, hangings, drapery.
lampe, *f.*, lamp.
lancer, to throw, to cast, to puff.
lancette, *f.*, lancet.
lande, *f.*, moorland.
langage, *m.*, language.
langes, *m. pl.*, swaddling-clothes.
langue, *f.*, tongue, language.
lanière, *f.*, strap, thong.
laquelle, *f. of* **lequel,** which.
lard, *m.*, bacon.
large, broad, wide.
larme, *f.*, tear; **à chaudes —s,** bitterly.
lassitude, *f.*, weariness.
le, the; *pron.* him, it, so.
lécher, to lick.
leçon, *f.*, lesson.
léger, light, nimble.
légèrement, lightly, slightly.
légume, *m.*, vegetable.
lendemain, *m.*, morrow, next day.
lent, slow.
lentement, slowly.
lenteur, *f.*, slowness.
lequel, laquelle, etc., which.
les, the; *pron.*, them.
leur, to them; their; **le (etc.)... leur,** theirs.
lever, to raise; **se —,** to get up.
lèvre, *f.*, lip.
liberté, *f.*, liberty, freedom.
libre, free.
librement, freely.
lieu, *m.*, place; **au — de,** instead of; **avoir —,** to take place; **tenir — de,** to take the place of.
lieue, *f.*, league (about 3 miles).
ligne, *f.*, line.
linge, *m.*, linen.
lit, *m.*, bed.
livre, *f.*, pound.
(se) livrer à, to indulge in.
loger, to put up for the night, to lodge.
loi, *f.*, law.

loin, au —, far; **de —,** from afar.
loisir, *m.*, leisure.
long, longue, long; **le — de,** along; **tout de son —,** his whole length, at full length.
longer, to follow along.
longtemps, a long time, long.
longuement, at great length, a long time.
lors de, at the time of.
lorsque, when.
louer, to praise; to hire (out).
loup, *m.*, wolf.
lourd, heavy.
lueur, *f.*, gleam.
lugubre, mournful, dismal.
lui, he, him, to him.
lumière, *f.*, light.
lunettes, *f. pl.*, spectacles.
lutte, *f.*, struggle.
luxe, *m.*, luxury.

M

M. = **Monsieur.**
machinalement, mechanically.
magistrat, *m.*, magistrate.
magnifique, magnificent.
main, *f.*, hand; **à la —,** in his hand.
maintenant, now.
maintenir, to maintain, to preserve.
maire, *m.*, mayor.
mais, but.
maison, *f.*, house; **la —,** home.
maître, *m.*, master.
mal, badly, ill.
mal, *m.*, complaint, disease.
malade, ill, sick; *m.*, patient.
maladie, *f.*, sickness.
maladif, —ve, sickly.
maladroit, awkward.
malgré, in spite of; **— que,** in spite of the fact that.
malheur, *m.*, misfortune, ill-luck.
malheureusement, unfortunately.
malheureux, —se, unhappy.
malice, *f.*, trick.
malin, maligne, cunning, crafty, sly.
maman, *f.*, mamma.
manche, *f.*, sleeve.
manège, *m.*, tricks.
manger, to eat.
manier, to handle.
manière, *f.*, manner; **de — à,** so as to.
manifeste, unequivocal.
manifester, to show.
manœuvre, *f.*, manœuvre, action.
manquer (de), to be lacking (in).
marche, *f.*, walk, walking, step; **en —!** off we go!
marché, *m.*, market.
marcher, to walk, to go by.
mardi, *m.*, Tuesday.
marée, *f.*, tide, flood-tide.
mari, *m.*, husband
marquer, to mark; **— le pas,** to mark time (in a march).
matamore, *m.*, braggart (*literally* a slayer of Moors).
matelas, *m.*, mattress.
matin, *m.*, morning.
matinal, morning.
matinée, *f.*, morning.

mâture, *f.*, masts.
maussade, grumpy.
mauvais, bad.
me, me, to me, to myself.
méchant, bad, bad-tempered, vicious.
mèche, *f.*, lock.
médecin, *m.*, doctor.
médicament, *m.*, medicine.
médiocre, indifferent, poor.
meilleur, better; **le —**, the best.
mélancolique, melancholy.
mêler, to mix, to mingle.
même, even, same, self; **de —**, similarly; **il en est de —**, such is the case with; **moi-—**, **toi-—**, etc., myself, yourself, etc.
menacer, to threaten.
ménage, *m.*, house-work.
ménagerie, *f.*, menagery, zoological collection.
mendiant, *m.*, beggar.
mener, to lead.
menton, *m.*, chin.
mer, *f.*, sea; **pleine —**, high seas.
mère, *f.*, mother.
mériter, to deserve.
merveille, *f.*, marvel; **à —**, admirably well.
mesdames, *vocative plural of* **madame**, ladies!
messe, *f.*, mass, church-service.
messieurs, *plur. of* **monsieur**, gentlemen.
mesure, *f.*, measure, time (of music).
métal, *m.*, metal.
mettre, to put, to put on; **se — à**, to set one's self to, to begin to; **— la table**, to set the table.
meuble, *m.*, piece of furniture.
miche, *f.*, loaf.
mi-corps, waist.
midi, *m.*, noon, south.
(le) mien, (la) —ne, mine.
mieux, better; **le —**, the best; **de ton —**, your best.
milieu, *m.*, middle; **au —**, amidst; **au beau —**, square in the middle.
mille, one thousand.
mine, *f.*, look, face.
minute, *f.*, minute.
miroir, *m.*, mirror, looking-glass.
mis, see **mettre**.
misérable, wretched.
mobilier, *m.*, furniture.
mobilité, *f.*, mobility.
modeler, to shape.
modeste, modest.
modification, *f.*, alteration.
moi, I, me.
moins, less; **au —**, **tout au —**, at least.
mois, *m.*, month.
moitié, *f.*, half; **à —**, half.
moment, *m.*, moment.
mon, ma, mes, my.
monde, *m.*, world, society; **tout le —**, everybody.
monotone, monotonous.
monsieur, *m.*, gentleman, sir!
monstre, *m.*, monster.

montagne, *f.*, mountain.
montée, *f.*, ascent, climb.
monter, to go up, to come up, to work up, to excite, to mount; **bien monté**, well got up, luxurious.
montre, *f.*, watch.
montrer, to show.
montreur, *m.*, showman.
(se) moquer de, to laugh at.
moqueur, mocking.
moral, moral, mental.
morceau, *m.*, piece.
mordre, to bite.
morne, dejected.
mort, dead.
mort, *f.*, death.
mortel, fatal, deadly.
mot, *m.*, word.
motte, *f.*, pat (of butter).
(se) moucher, to blow one's nose.
mouiller, to wet.
mourir, to die.
mouton, *m.*, sheep.
mouvement, *m.*, movement, motion.
mouvoir, se —, to move.
moyen, *m.*, means; **au — de**, by means of.
mur, *m.*, wall (of a garden, town, etc.).
muraille, *f.*, wall (of a room).
murmure, *m.*, murmur.
museau, *m.*, nose (of animals), muzzle.
museler, to muzzle.
muselière, *f.*, muzzle.
musique, *f.*, music, band.

N

nain, *m.*, dwarf.
naître, to be born; **au jour naissant**, at break of day.
napolitain, Neapolitan (*i.e.* of Naples).
nappe, *f.*, stretch, patch, sheet.
narine, *f.*, nostril.
naturel, —le, natural.
naturellement, naturally, by nature.
navigation, *f.*, navigating.
navire, *m.*, ship.
ne, ne . . . pas, not; **ne . . . que**, only.
néanmoins, nevertheless.
nécessairement, necessarily.
nécessité, *f.*, necessity.
négligence, *f.*, negligence.
neige, *f.*, snow.
net, —te, clear.
neuf, nine.
neuf, —ve, new.
nez, *m.*, nose; **au —**, in the face.
ni, neither, nor.
nigaud, *m.*, simpleton.
noblesse, *f.*, nobility, noble bearing.
noir, black.
nom, *m.*, name.
nombre, *m.*, number; **être au — de**, to be one of.
nombreux, —se, numerous.
nommer, to name.
non, no, not; **ne . . . pas — plus**, neither.
nord, *m.*, north.
nord-ouest, *m.*, north-west.

notre, our.
nourrice, nurse.
nourricier (père), *m.*, foster-father.
nourrir, to feed, to nurse.
nouer, to tie.
nous, we, us, to us.
nouveau, nouvel, —le, new; **de —,** afresh, again.
nouvelle, *f.*, news.
novembre, *m.*, November.
nu, naked, bare.
nuage, *m.*, cloud.
nuit, *f.*, night.
nullement, in no way, not at all.
numéro, *m.*, number.

O

obéir, to obey.
obéissance, *f.*, obedience.
objection, *f.*, objection.
obligé, necessary.
obliger, to oblige, to compel.
obscurcir, to darken, to dim.
obscurité, *f.*, darkness.
observation, *f.*, remark.
observer, to observe, to notice.
obstacle, *m.*, obstacle.
obstiné, obstinate.
obtenir, to obtain.
occasion, *f.*, opportunity.
occuper, to occupy, to fill.
odeur, *f.*, smell.
odorat, *m.*, sense of smell, scent.
œil, *m.*, eye; **coup d'—,** *m.*, glance.
ogre, *m.*, ogre.
oie, *f.*, goose.
oignon, *m.*, onion.
oiseau, *m.*, bird.
ombragé, shaded, shady.
ombre, *f.*, shadow, darkness.
on, l'on, one, people, they.
oncle, *m.*, uncle.
ondoyer, to wave.
onze, eleven.
opposé, opposite.
opposer, to oppose.
or, now.
or, *m.*, gold.
ordinaire, ordinary, usual; **d'—, à l'—,** usually.
ordinairement, usually.
ordonner, to order, to bid.
ordre, *m.*, order; **par —,** to order.
oreille, *f.*, ear.
oreiller, *m.*, pillow.
organiser, to organize, to get up.
orge, *f.*, barley.
orner, to adorn.
os, *m.*, bone.
oser, to dare.
ôter, to take off.
ou, or.
où, where, when.
oubli, *m.*, forgetting.
oublier, to forget.
oui, yes.
ouverture, *f.*, aperture, opening.
ouvrier, *m.*, workman.
ouvrir, s'—, to open, to be opened.

P

paiement, *m.*, payment.
pain, *m.*, bread, loaf.
pâlir, to grow pale.
palper, to feel.
pantalon, *m.*, trousers.

pantomime, *f.*, pantomime.
papillon, *m.*, butterfly.
paquet, *m.*, bundle.
par, by, through, in; — **jour**, a day.
paraître, to appear; **le** —, outward appearance.
paralyser, to paralyze.
parce que, because.
parcourir, to travel over, through.
par-dessous, under.
par-dessus, over.
pareil, —**le**, like; **un** —, such a.
pareillement, likewise.
parent, *m.*, parent, relation.
parfait, perfect.
parfaitement, perfectly.
parler, to speak.
parole, *f.*, speech, word.
parsemer, to dot, to stud.
part, *f.*, share; **quelque** —, somewhere; **nulle** —, nowhere.
partager, to divide, to share.
parti, *m.*, resolve; **prendre son** — (**de**), to make up one's mind (to).
particulièrement, particularly.
partie, *f.*, part, portion; — **de plaisir**, treat, "picnic."
partir, to go, to go off, to depart, to leave.
partout, everywhere.
parus, see **paraître**.
parvenir, to reach.
pas, *m.*, step; **ne . . . pas**, **pas**, not.
passage, *m.*, passage, passing; **sur notre** —, as we passed by.
passer, to pass (by), to spend; **se** —, to take place; **se** — **de**, to do without.
pâté, *m.*, meat-pie.
patience, *f.*, patience.
patient, patient.
pâtisserie, *f.*, pastry.
patte, *f.*, paw.
pauvre, poor.
paver, to pave
payer, to pay.
pays, *m.*, country, district; **au** —, home.
paysage, *m.*, scenery.
paysan, *m.*, peasant; —**s**, country folk.
peau, *f.*, skin.
peine, *f.*, trouble; **être en** — **de**, to be troubled about.
peiné, grieved.
peinture, *f.*, paint.
pelouse, *f.*, lawn.
pencher, to lean.
pendant, during; — **que**, while.
pendre, to hang.
pénétrer, to penetrate.
pénible, difficult, trying.
péniche, *f.*, barge.
pensée, *f.*, thought.
penser, to think; — **à**, to think of.
pension, *f.*, pension, allowance.
pente, *f.*, slope.
perdre, to lose.
père, *m.*, father.
perfection, *f.*, perfection; **dans la** —, to perfection.
périlleux, —**se**, dangerous; **saut** —, somersault.

permettre, to permit, to allow.
permission, *f.*, permission, permit.
persistance, *f.*, persistency.
personnage, *m.*, personage, person, character, part.
personne, *f.*, person; **ne . . . personne**, **personne**, nobody; **jeune —**, young woman.
perte, *f.*, loss; **à — de vue**, out of sight.
peser, to weigh.
pétiller, to crackle.
petit, little; *m.*, little chap.
pétulant, saucy.
peu, but little, anything but; **un —**, a little, just; **à — près**, about, pretty nearly; **— de chose**, little, not much; **— à —**, by degrees.
peur, *f.*, fear; **avoir —**, to be afraid.
peut-être, maybe, perhaps.
peux, see **pouvoir**.
phrase, *f.*, sentence.
physionomie, *f.*, face.
physique, physical, bodily.
pie, *f.*, magpie.
pièce, *f.*, piece, play; **tout d'une —**, bodily.
pied, *m.*, foot; **à —**, on foot.
pierre, *f.*, stone.
piétinement, *m.*, trampling.
pin, *m.*, pine-tree.
piquer, to prick, to sting, to goad; **— les bœufs**, to drive oxen.
pis, *comparative of* **mal**, worse; **tant —**, so much the worse.
piteux, **—se**, piteous.
pitié, *f.*, pity.
pivoine, *f.*, peony.
place, *f.*, place, spot, square.
placer, to place; **se —**, to take one's place
plafond, *m.*, ceiling.
plaindre, to pity.
plaine, *f.*, plain.
plaintif, **—ve**, plaintive.
plaintivement, plaintively.
plaire, to please.
plaisanterie, *f.*, joke, trick.
plaisir, *m.*, pleasure.
planche, *f.*, board.
plante, *f.*, plant.
plaque, *f.*, plate.
plat, flat.
platane, *m.*, plane-tree.
plateau, *m.*, table-land, level.
plein, full, mid; **en —**, fully; **en — air**, in the open air.
pleurer, to weep, to cry.
plomb, *m.*, lead.
ployer, to bend.
pluie, *f.*, rain.
plume, *f.*, feather.
plumet, *m.*, bunch of feathers (on a military hat).
plupart, *f.*, greater part, greater number.
plus, **— de**, more; **— de, — que**, more than; **le —**, the most; **de —**, in addition, furthermore; **ne . . . —**, **— (de)**, no more, no longer.
plusieurs, several.
plutôt, rather.
poche, *f.*, pocket.

poêle, *m.*, stove.
poêle, *f.*, frying-pan.
poil, *m.*, hair (of animals), coat.
poids, *m.*, weight.
poignée, *f.*, handful; — **de main**, handshake.
poignet, *m.*, wrist.
poing, *m.*, fist.
point, *m.*, point; **ne . . . —**, not; — **de**, no; **au — de**, enough to.
pointe, *f.*, tip.
pointu, pointed, sharp.
poitrine, *f.*, chest.
poli, polite.
police, *f.*, police; — **correctionnelle**, police court.
poliment, politely.
politesse, *f.*, politeness.
pompe, *f.*, pomp, magnificence.
pont, *m.*, bridge.
port, *m.*, port, harbour.
porte, *f.*, door, door-step.
portée, *f.*, reach.
porter, to carry, to wear, to deal (blows).
pose, *f.*, attitude.
poser, to place, to lay, to set.
position, *f.*, position, circumstances.
possible, possible.
poster, to station.
poudreux, —**se**, dusty.
pouls, *m.*, pulse.
pour, to, in order to, for, because of; — **que**, in order that.
pourquoi? why?
poursuite, *f.*, pursuit, chase.
poursuivre, to pursue, to run after; to go on.
pourvu que, provided.
poussée, *f.*, shove.
pousser, to push, to utter, to grow; — **à bout**, to drive to extremities.
poussière, *f.*, dust.
poussiéreux, —**se**, dusty.
poutre, *f.*, beam, rafter.
pouvoir, to be able.
pré, *m.*, meadow.
précaution, *f.*, precaution, forethought, prudence.
précéder, to precede.
précieux, —**se**, precious.
précis, precise.
précisément, exactly, precisely.
préciser, to express exactly.
prédire, to foretell, to promise.
préférer, to prefer.
(**se**) **prélasser**, to ride grandly.
prélude, *m.*, prelude; **être le — de**, to mean.
premier, first.
prendre, to take, to seize, to catch.
préoccupation, *f.*, preoccupation, anxiety.
préparer, to prepare.
près, — **de**, near, nearby; **de —**, closely; **à peu —**, just about, pretty nearly.
présent, present, assembled.
présentement, at present.
présenter, to present.
président, *m.*, presiding magistrate.
presque, almost.

pressentir, to have a presentiment, foreboding, of.
pressé, in a hurry.
presser, to press, to quicken; **se —**, to hurry, to throng.
prestance, *f.*, attitudinizing; **de belle —**, of imposing presence.
preuve, *f.*, proof, test; **faire — de**, to give proof of, to show.
prévenir, to warn.
prier, to pray, to beg.
prière, *f.*, prayer, entreaty.
primitif, — ve, primitive, original.
principal, principal.
printemps, *m.*, Spring.
pris, see **prendre**.
prison, *f.*, prison, jail, imprisonment.
priver, to deprive.
prix, *m.*, price, value, cost.
probable, likely.
procédé, *m.*, process.
procès, *m.*, law-suit; **faire un — à**, to sue, to prosecute.
procurer, to procure.
prodigalité, *f.*, prodigality, lavish expenditure.
prodigieux, —se, prodigious.
produire, to produce; **se —**, to be going on.
profit, *m.*, profit.
profiter de, to take advantage of.
profond, deep, low.
profondément, deeply.
profondeur, *f.*, depth.
programme, *m.*, program.
projet, *m.*, plan, scheme.
projeter, to throw out.
prolonger, to extend, to prolong; **se —**, to last.
promenade, *f.*, walking about, trip, travel; public garden or walk.
promener, to lead forth, to take about; **se —**, to walk about.
promettre, to promise.
prompt, quick.
promptement, promptly.
prononcer, to pronounce, to decide.
propice, propitious, favorable.
propos, *m.*, remark, speech; **à —**, opportunely.
propre, clean, proper, own; **propre à**, fit for, intended for.
protéger, to protect.
proue, *f.*, prow, stem.
prouver, to prove.
provision, *f.*, provision, stock, store.
provoquer, to provoke, to excite, to cause.
prudemment, prudently.
prudent, prudent.
prunelle, *f.*, pupil of the eye, eye.
pu, see **pouvoir**.
public, publique, public.
puis, then.
puisque, since.
puissant, powerful, mighty.
puisse, see **pouvoir**.

Q

quand, when.
quant à, as to.
quantité, *f.*, quantity.

quarante, forty
quart, *m.*, quarter.
quartier, *m.*, quarter, district (of a town).
quatre, four.
que, that; than, as, which, whom, what? how! — **de**, what a number of!
quel, —**le**, what, what?
quelque, some; —**s**, a few.
quelquefois, sometimes.
quelqu'un, somebody.
querelle, *f.*, quarrel.
question, *f.*, question.
queue, *f.*, tail.
qui, who, which.
quitter, to quit, to leave, to depart from.
quoi, what; **de** —, enough to.

R

rabougri, stunted.
racheter, to redeem.
raconter, to relate.
raide, stiff.
raillerie, *f.*, chaff, chaffing.
raison, *f.*, reason; **avoir** —, to be right; **entendre** —, to listen to reason.
ramasser, to pick up, to take up.
ramener, to bring back.
ramper, to crawl.
rang, *m.*, rank, row.
ranger, to put in a row.
râpé, worn, threadbare.
rapide, rapid, steep.
rapidement, quickly, swiftly.
rappeler, to recall; **se** —, to remember.
rapporter, to bring back.
rapprocher, to bring nearer; **rapprochés**, close together.
rare, rare.
ras de, level with, along.
rasé, (of ears) laid back (flat against the head).
rassasier, to satisfy.
rassurer, to reassure.
raviver, to blow into flames.
rayon, *m.*, ray, beam of light.
réalisation, *f.*, realization.
réaliser, to carry out.
réalité, *f.*, reality.
rebaisser, to lower again.
rébellion, *f.*, resistance.
récalcitrant, unwilling.
recette, *f.*, receipt, good receipts.
recevoir, to receive.
réchauffer, to warm up again.
recherche, *f.*, quest.
réclamation, *f.*, expostulation.
réclamer, to claim, to call for.
recommandation, *f.*, recommendation.
recommencer, to begin over again.
récompenser, to reward.
réconforter, to cheer.
reconnaître, to recognize, to admit; **se** —, to find one's way.
recouvrir, to cover up.
reculer, to retreat.
redoubler, to redouble.
(**se**) **redresser**, to draw one's self up, to sit up.
réel, —**le**, real.
refermer, **se** —, to close again.
réfléchir, to reflect, to think.

reflexion, *f.*, reflection.
refus, *m.*, refusal.
refuser, to refuse.
regard, *m.*, look.
regarder, to look, to look at.
régiment, *m.*, regiment.
règlement, *m.*, regulation.
régler, to settle; — **sur**, to regulate by, to suit to.
regretter, to regret.
régulier, regular.
rejeter, to throw back.
rejoindre, to join, to catch up
réjouissant, exhilarating. [with.
relever, to raise.
remarquable, remarkable.
remède, *m.*, remedy.
remercier, to thank.
remettre, to put back, to deliver; **se** —, to set one's self again, to get up again.
remis (remettre) de, recovering from.
remonter, to come up again, to rise up; to pull up, to go up (a river).
remorqueur, *m.*, tug-boat.
remplacer, to replace.
remplir, to fill.
remuer, to move.
rencontre, *f.*, meeting.
rencontrer, to meet; **se** —, to be found, to be the case.
rendez-vous, *m.*, appointment.
(se) rendormir, to fall asleep again.
rendre, to give back, to return, to render, to make; **se** —**à**, to go to, to accept.
renifler, to sniff.
renouveler, to renew.
renseignement, *m.*, information.
rentrer, to go back, to come back, to return, to sink.
renverser, to throw down, to knock down, to bowl over; — **en arrière**, to throw back.
renvoyer, to drive away.
répandre, to spill, to spread.
repas, *m.*, repast, meal.
répertoire, *m.*, stock of plays.
répéter, to repeat, to rehearse.
répétition, *f.*, rehearsal.
replacer, to put back.
répliquer, to reply.
répondre, to answer.
réponse, *f.*, answer.
repos, *m.*, rest.
reposer, to rest.
repousser, to push back, to repulse, to reject.
reprendre, to resume, to catch; to begin again.
représentant, *m.*, representative.
représentation, *f.*, performance.
repris, see **reprendre**.
reprise, *f.*, resumption; **à plusieurs** —, several times, over and over again.
résignation, *f.*, resignation.
résigner, to resign.
résister à, to resist.
résolu, see **résoudre**.
résoudre, to solve, to resolve.
respect, *m.*, respect.
respectueusement, respectfully.
respectueux, —se, respectful.
respiration, *f.*, breath.

respirer, to breathe.
responsabilité, *f.*, responsibility.
responsable, responsible.
ressembler à, to resemble, to look like.
ressentir, to feel.
ressortir, to come out again.
ressource, *f.*, resource.
reste, *m.*, remainder, rest; **du —**, **au —**, moreover.
rester, to remain, to stand.
résulter, to result, to follow.
retenir, to hold back, to hold on.
retentir, to sound, to echo.
rétif, —ve, rebellious.
retirer, to withdraw, to take away.
retomber, to fall back.
retourner, to return, to go back; **se —**, to turn round.
retrousser, to turn up.
retrouver, to find again, to repeat.
réussi, successful.
réussir, to succeed, to achieve success.
rêve, *m.*, dream.
revenir, to return, to come back.
réverbération, *f.*, (reflected) light, reflection.
révérence, *f.*, salutation, bow, courtesy.
reverrais, see **revoir**.
revêtir, to put on (clothes).
revoir, to see again.
(se) révolter, to revolt.
revue, *f.*, review; **passer en —**, to review.
riche, rich, wealthy.
rideau, *m.*, curtain.
rien, anything; **ne... —**, nothing; **— du tout**, nothing at all.
rire, to laugh; **— aux éclats**, to laugh loudly; **pour —**, for fun.
rire, *m.*, laughter.
risquer, to run the risk of.
rive, *f.*, bank.
rivière, *f.*, river.
rocher, *m.*, rock.
rôder, to prowl.
rôle, *m.*, part; **faire le —**, to play the part.
rond, round.
rose, pink.
rôtir, **faire —**, to roast.
rouge, red.
rouillé, rusty.
roulement, *m.*, rolling, rumbling, roll (of the drum).
rouler, to roll, to "down."
roussi, withered.
route, *f.*, road; **en —**, on the way; off!; **se mettre en —**, to start off.
rouvrir, to reopen.
roux, —sse, russet, tawny, red.
ruban, *m.*, ribbon.
rude, rough, gruff, hard.
rudement, roughly.
rue, *f.*, street.
ruse, *f.*, trick.

S

sable, *m.*, sand, gravel.
sabot, *m.*, wooden shoe, clog.
sac, *m.*, bag, knapsack.

sacrifice, *m.*, sacrifice.
sage, wise.
saignée, *f.*, bleeding.
saigner, to bleed.
saint, *m.*, saint.
sais, see **savoir**.
saisir, to seize.
saison, *f.*, season.
sale, dirty.
salir, to soil.
salle, *f.*, room, hall.
saltimbanque, *m.*, mountebank.
saluer, to make a bow to.
salut, *m.*, bow.
samedi, *m.*, Saturday.
sanglot, *m.*, sob.
sans, — **que**, without.
satisfaction, *f.*, satisfaction. pleasure.
satisfaire, to satisfy.
(**je ne**) **saurais** (*from* **savoir**), I cannot.
saut, *m.*, jump, leap.
sauter, to jump, to skip.
sautiller, to hop.
sauvage, wild.
sauver, to save; **se** —, to run away.
savant, learned, trained.
savoir, to know, to be able to.
scène, *f.*, scene; **entrer en** —, to appear.
scintiller, to twinkle.
se, himself, herself, themselves, itself.
sébile, *f.*, wooden bowl.
sec, sèche, dry; **au** —, in a dry quarter.
sécher, to dry.
seconde, *f.*, second (of time).
secouer, to shake.
secours, *m.*, help.
secousse, *f.*, shaking.
seigneurie, *f.*, lordship.
séjour, *m.*, sojourn, abode, stay.
séjourner, to make a stay.
selon, according to.
semaine, *f.*, week.
sembler, to seem.
sens, *m.*, meaning, direction.
sensible (**à**), alive to.
sentiment, *m.*, feeling, opinion.
sentinelle, *f.*, sentry.
sentir, to feel, to smell.
séparation, *f.*, separation.
séparer, to separate.
sept, seven.
serrer, to tighten, to press, to hug, to grip, to put away; **se** —, to be wrung (of the heart).
servante, *f.*, servant-girl, maid.
service, *m.*, service, duties; **fille de** —, servant-girl.
serviette, *f.*, napkin.
servir, to serve, to be used; — **de**, to serve as; **se** — **de**, to make use of.
serviteur, *m.*, servant.
seuil, *m.*, threshold.
seul, alone, single.
seulement, only.
sévère, severe, stern.
sévèrement, severely, sternly.
si, so, if, whether, yes.
siège, *m.*, seat.
(**le**) **sien**, (**la**) —**ne**, his, hers.
siffler, to whistle, to chirp.
signal, *m.*, signal.

signe, *m.*, sign, motion.
signification, *f.*, meaning.
signifier, to mean.
signor, *Italian for* "Mr."
signora, *Italian for* "Mrs."
silence, *m.*, silence.
silencieusement, silently.
sillon, *m.*, furrow, wake.
simple, simple.
simplement, simply.
sinapisme, *m.*, mustard-plaster.
sincère, sincere.
sincèrement, sincerely.
singe, *m.*, monkey.
singulier, singular, odd.
sinon, if not, otherwise, or else.
situation, *f.*, situation.
situé, situated, located.
six, six.
société, *f.*, company.
soi, —**-même,** one's self.
soie, *f.*, silk.
soigner, to take care of, to nurse.
soigneux, —**se,** careful.
soin, *m.*, care; **avoir —,** to take care.
soir, *m.*, **soirée,** *f.*, evening.
soit . . . soit . . ., either . . . or; **— que . . . — que,** whether . . . or.
sol, *m.*, ground.
soldat, *m.*, soldier.
soleil, *m.*, sun.
solide, substantial, strong.
solidement, firmly.
solidité, *f.*, strength.
solitude, *f.*, solitude, waste.
sombre, dark.
somme, *f.*, sum.
sommeil, *m.*, sleep; **avoir —,** to be sleepy.
sommet, *m.*, summit, top.
somnolence, *f.*, drowsiness.
son, sa, ses, his, her.
son, *m.*, sound.
songer à, to think of.
sonner, to ring, (of clocks) to strike.
sonore, sounding, ringing, noisy.
sorte, *f.*, sort, kind; **de — que,** so that.
sortir, to go out, to come out, to emerge; to put out.
sottise, *f.*, foolishness, blunder.
sou, *m.*, cent; **pièce de cent —s,** five-franc piece (a coin = one dollar).
souffle, *m.*, breath.
souffler, to blow, to breathe; — **plaintivement,** to whine.
soufflet, *m.*, box on the ear.
souffrir, to suffer.
souhait, *m.*, wish; **à —,** admirably (*i.e.*, as you would wish).
soulager, to relieve.
soulever, to lift up, to raise.
soulier, *m.*, shoe.
soupe, *f.*, soup.
souper, *m.*, supper.
soupir, *m.*, sigh.
souple, supple, limber.
source, *f.*, spring.
sourdine, *f.*, mute, (of a musical instrument); **en —,** softly.
sous, under, beneath; —**-titre,** sub-title.
(se) soustraire à, to avoid, to escape from.

souvenir, *m.*, recollection, remembrance.
(se) souvenir de, to recollect.
souvent, often.
spectacle, *m.*, sight, entertainment.
spectateur, *m.*, spectator.
splendeur, *f.*, splendor.
stérile, barren.
strophe, *f.*, verse.
stupéfaction, *f.*, stupefaction.
stupéfier, to stupefy.
stupidité, *f.*, stupidity.
subir, to undergo.
subit, sudden.
subitement, suddenly.
succès, *m.*, success.
successeur, *m.*, successor.
successivement, in succession.
sucre, *m.*, sugar; — **d'orge**, barley-sugar, candy-stick.
sucré, sweetened with sugar.
suffire, to suffice.
suffisant, sufficient.
suffoquer, to choke.
suggérer, to suggest.
suite, *f.*, sequel, consequence, result, following; **par** — **de**, in consequence of; **tout de** —, at once; **ainsi de**—, so on.
suivant, following, next; according to.
suivre, to follow.
sujet, *m.*, subject, fellow; **premier** —, chief performer (in a theatrical company).
superbe, grand, magnificent.
supplier, to beseech.
supprimer, to suppress, to stop.
sur, on, upon, over, towards, out of.
sûr, sure.
sûreté, *f.*, safety.
surface, *f.*, surface.
surmonté, topped with.
surprendre, to surprise.
surprise, *f.*, surprise.
sursaut, *m.*, start; **en** —, with a start.
surtout, especially.
surveiller, to watch, to keep an eye on.
survenir, to come up.

T

table, *f.*, table.
tâche, *f.*, task.
tâcher, to try.
taille, *f.*, waist, figure.
tailleur, cutter, hewer; tailor.
taire, to keep silent.
talon, *m.*, heel.
talus, *m.*, bank.
tambour, *m.*, drum; drummer.
tandis que, while, whereas.
tant, as much, so much; — **que**, so long as.
tantôt, by and by; **tantôt . . . tantôt**, now . . . now.
tapage, *m.*, noise, row.
tapisser, to carpet, to cover.
tard, late.
tarder, to be slow.
tas, *m.*, heap.
tasser, to heap; **tassés**, huddled together.
tâter, to feel.
tel, —**le**, such; — **que**, such as

témoignage, *m.*, mark.
tempête, *f.*, tempest, storm.
temps, *m.*, time, weather; **de — en —,** from time to time, occasionally; **en même —,** at the same time.
tendre, to hold out, to stretch.
tendre, tender.
tendrement, tenderly.
tenir, to hold, to take up, to keep; **se —,** to stand, to sit; **— à,** to be due to.
tenue, *f.*, dress; **grande —,** full dress.
terminer, to finish, to conclude.
terre, *f.*, earth, ground; **à —,** on the ground, on the floor.
terrible, terrible.
terriblement, terribly.
tête, *f.*, head.
théâtre, *m.*, theatre, stage; **de —,** theatrical, stage-.
tiède, luke-warm.
(le) tien, (la) —ne, thine, yours.
tige, *f.*, stem (of a tree).
tintement, *m.*, sound (of a bell).
tirer, to pull, to draw; **se — d'affaire, s'en —,** to get out of the scrape; **— l'oreille,** to pinch the ear.
tiroir, *m.*, drawer.
tisane, *f.*, cooling draught.
tison, *m.*, brand, burning wood.
titre, *m.*, title; **à des —s différents,** for various reasons.
toi, thou, you.
toile, *f.*, cloth, linen.
toilette, *f.*, toilet, dressing; **faire la —,** to dress up.
toit, *m.*, **toiture,** *f.*, roof.
tomber, to fall.
ton, ta, tes, your.
ton, *m.*, tone, voice.
tordre, to twist; **se —,** to writhe.
tort, *m.*, wrong; **avoir —,** to be wrong.
tôt, soon.
toucher, to touch, to move, to impress; to receive.
toujours, always, still, anyhow.
tour, *f.*, tower.
tour, *m.*, turn, trick; **à mon —,** in my turn.
tourbillon, *m.*, whirling mass.
tourbillonner, to whirl.
tourmente, *f.*, blizzard.
tourmenter, to torment, to give trouble to.
tourner, se —, to turn.
tousser, to cough.
tout, all, any; quite.
tout-puissant, all powerful.
toux, *f.*, cough.
tracasserie, *f.*, petty annoyance.
trace, *f.*, trace, track.
tracer, to trace, to mark out.
trahir, to betray, to reveal.
train, *m.*, train; **en — de,** in the act of.
traînée, *f.*, trail.
traîner, to drag.
traiter, to treat.
tranche, *f.*, slice.
tranquille, quiet, easy in mind.
tranquillement, peacefully.
transformation, *f.*, transformation.
transition, *f.*, transition, change.

transmettre, to transmit.
transparent, transparent.
travail, *m.*, work.
travailler, to work.
(à) travers, through; **de —**, crookedly.
traverser, to cross.
trembler, to tremble.
tremblotер, to quiver.
trente, thirty.
très, very.
tribunal, *m.*, court.
tricoter, to knit.
triomphal, triumphal, triumphant.
triomphe, *m.*, triumph.
triste, sad, melancholy, dreary.
tristement, sadly.
tristesse, *f.*, sadness.
trois, three.
troisième, third.
tromper, to deceive; **se —**, to be mistaken.
tronc, *m.*, trunk (of a tree).
trop, **— de**, too, too much.
trottiner, to trot along.
trou, *m.*, hole.
trouble, *m.*, lack of composure, agitation, excitement.
troubler, to disturb.
troupe, *f.*, company (of players).
trouver, to find, to think; **se —**, to find oneself, to be; to happen; **enfant trouvé**, foundling.

U

un, a, one.
uniforme, *m.*, uniform.
uniformément, uniformly.
univers, *m.*, universe.
utile, useful.

V

vague, vague.
vaguement, vaguely.
vais, see **aller**.
valeur, *f.*, value.
vallée, *f.*, valley.
valoir, to be worth, to earn.
valse, *f.*, waltz.
valser, to waltz.
varier, to vary.
variété, *f.*, variety.
vaste, vast, wide.
vaudrai, see **valoir**.
vécu, see **vivre**.
veille, *f.*, day before.
veiller, to watch.
veine, *f.*, vein.
velours, *m.*, velvet.
vendre, to sell.
venir, to come; **— de**, to have just.
vent, *m.*, wind.
vente, *f.*, clearing (place where trees have been cut down for sale; *vendre*).
venter, to blow (of the wind).
ventre, *m.*, stomach.
vérandah, *f.*, veranda, porch.
véritable, real, regular.
véritablement, really.
vérité, *f.*, truth.
verrai, see **voir**.
verre, *m.*, glass.
vers, towards.
vert, green.

vertu, *f.*, virtue; **en — de,** by virtue of, on the strength of.
veste, *f.*, jacket.
vêtement, *m.*, garment; **—s,** clothes.
vêtir, to clothe.
veuf, —ve, widower, widow.
viande, *f.*, meat.
vide, empty; **le —,** emptiness.
vider, to empty.
vie, *f.*, life, livelihood.
vieil, —le, old.
vieillard, *m.*, old man.
vieillir, to grow old.
vieux, old.
vif, —ve, lively, keen.
vigilance, *f.*, watchfulness.
vigne, *f.*, vine.
vigoureux, —se, vigorous.
vilain, ugly, unsightly.
village, *m.*, village.
ville, *f.*, town, city.
vin, *m.*, wine.
vingt, twenty.
vingtaine, *f.*, score.
vins, see **venir.**
violon, *m.*, violin.
vis, see **voir.**
vis-à-vis, — de, opposite; **faire — à,** to stand opposite (in a dance).
visage, *m.*, face.
vite, quickly.
vitré, glazed, of glass.
vivacité, *f.*, liveliness, quickness.
vivement, quickly.
vivre, to live.
voici, here is, this is.
voies de fait, *f. pl.*, assault and battery.
voilà, there is, that is.
voile, *f.*, sail.
voilure, *f.*, sails.
voir, to see.
voisin, *m.*, neighbor.
voiture, *f.*, carriage, vehicle.
voix, *f.*, voice.
vol, *m.*, theft.
voler, to steal.
voleur, *m.*, thief; **au —!** stop thief!
volonté, *f.*, will.
volontiers, willingly, gladly.
voltiger, to hover.
vorace, voracious.
votre, your.
vouloir, to wish, to want to, to try to; **— dire,** to mean; **— bien,** to be willing to.
voulu, wanted; **au moment —,** at the right time.
(se) voûter, to grow bent.
voyage, *m.*, journey, voyage.
voyager, to travel.
voyageur, *m.*, traveller.
vrai, true.
vraiment, indeed.
vu, see **voir.**
vue, *f.*, sight; **perdre de —,** to lose sight of.

Y

y, there, to it; **il — a,** there is, **il — avait,** there was, etc.
yeux, *pl. of* **œil,** eye.

Z

zèle, *m.*, zeal.

Heath's Modern Language Series.

FRENCH GRAMMARS AND READERS.

Edgren's Compendious French Grammar. Adapted to the needs of the beginner and the advanced student. Half leather. $1.12.

Edgren's French Grammar, Part I. For those who wish to learn quickly to *read* French. 35 cts.

Supplementary Exercises to Edgren's French Grammar (Locard). French-English and English-French exercises to accompany each lesson. 12 cts.

Grandgent's Short French Grammar. Brief, yet complete enough for all elementary work. 60 cents. With LESSONS AND EXERCISES, 75 cts.

Grandgent's French Lessons and Exercises. Necessarily used with the SHORT FRENCH GRAMMAR. *First Year's Course for High Schools, No. 1; First Year's Course for Colleges, No. 1.* Limp cloth. 15 cts. each.

Grandgent's French Lessons and Exercises. *First Year's Course for Grammar Schools.* Limp cloth. 59 pages. 25 cts. *Second Year's Course for Grammar Schools.* Limp cloth. 72 pages. 30 cents.

Grandgent's Materials for French Composition. Five pamphlets based on *La Pipe de Jean Bart, La dernière classe, Le Siège de Berlin, Peppino, L'Abbé Constantin*, respectively. Each, 12 cts.

Grandgent's French Composition. Elementary, progressive and varied selections, with full notes and vocabulary, Cloth. 150 pages. 50 cts.

Kimball's Materials for French Composition. Based on *Colomba*, for second year's work; on *La Belle-Nivernaise*, for third year's work. Each, 12 cts.

Storr's Hints on French Syntax. With exercises. Limp cloth. 30 cts.

Marcou's French Review Exercises. With notes and vocabulary. Limp cloth. 34 pages. 20 cts.

Houghton's French by Reading. Begins with interlinear, and gives in the course of the book the whole of elementary grammar, with reading matter, notes, and vocabulary. Half leather. $1.12.

Hotchkiss's Le Premier Livre de Français. A conversational introduction to French, for young pupils. Boards. Illustrated. 79 pages. 35 cts.

Fontaine's Livre de Lecture et de Conversation. Entirely in French. Combines Reading, Conversation, and Grammar. Cloth. 90 cts.

Fontaine's Lectures Courantes Can follow the above. Contains Reading, Conversation, and English Exercises based on the text. Cloth. $1.00.

Lyon and Larpent's Primary French Translation Book. An easy beginning reader, with very full notes, vocabulary, and English exercises based on the latter part of the text. Cloth. 60 cts.

Super's Preparatory French Reader. Complete and graded selections of interesting French, with notes and vocabulary. Half leather. 70 cts.

French Fairy Tales (Joynes). With notes, vocabulary, and English exercises based on the text. Boards, 35 cts.

Davies's Elementary Scientific French Reader. Confined to Scientific French. With notes and vocabulary. Boards. 136 pages. 40 cts.

Heath's French-English and English-French Dictionary. Recommended as fully adequate for the ordinary wants of students. Cloth. Retail price, $1.50.

Complete Catalogue of Modern Language Texts sent on request.

Heath's Modern Language Series.

ELEMENTARY FRENCH TEXTS.

Jules Verne's L'Expédition de la Jeune Hardie. With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. Boards. 95 pages. 25 cts.

Gervais's Un Cas de Conscience. With notes, vocabulary, and appendixes by R. P. Horsley. Boards. 86 pages. 25 cts.

Génin's Le Petit Tailleur Bouton. With notes, vocabulary and appendixes by W. S. Lyon. Paper. 88 pages. 25 cts.

Assollant's Une Aventure du Célèbre Pierrot. With notes, vocabulary, and appendixes by R. E. Pain. Paper. 93 pages. 25 cts.

Muller's Les Grandes Découvertes Modernes. Talks on Photography and Telegraphy. With notes, vocabulary, and appendixes by F. E. B. Wale. Paper. 88 pages. 25 cts.

Récits de Guerre et de Révolution. Selected and edited, with notes, vocabulary, and appendixes by B. Minssen. Paper. 91 pages. 25 cts.

Bruno's Les Enfants Patriotes. With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. Paper. 94 pages. 25 cts.

Bedollière's La Mère Michel et son Chat. With notes, vocabulary and appendixes by W. S. Lyon. Boards. 96 pages. 25 cts.

Legouvé and Labiche's La Cigale chez les Fourmis. A comedy in one act, with notes by W. H. Witherby. Boards. 56 pages. 20 cts.

Labiche and Martin's Le Voyage de M. Perrichon. A comedy with introduction and notes by Professor Wells of the University of the South. Boards. 108 pages. 25 cts.

Labiche and Martin's La Poudre aux Yeux. Comedy with notes by Professor Wells, University of the South. Boards. 92 pages. 25 cts.

Dumas's L'Evasion du Duc de Beaufort. With notes by D. B. Kitchen. Boards. 91 pages. 25 cts.

Assollant's Récits de la Vieille France. With notes by E. B. Wauton. Paper. 78 pages. 25 cts.

Berthet's Le Pacte de Famine. With notes by B. B. Dickinson. Boards. 94 pages. 25 cts.

Erckmann-Chatrian's L'Histoire d'un Paysan. With notes by W. S. Lyon. Paper. 94 pages. 25 cts.

France's Abeille. With notes by C. P. Lebon of the Boston English High School. Paper. 94 pages. 25 cts.

La Main Malheureuse. With complete and detailed vocabulary, by H. A. Guerber, Nyack, N. Y. Boards. 106 pages. 25 cts.

Enault's Le Chien du Capitaine. Notes and vocabulary, by C. Fontaine, Director of French, High Schools, Washington, D. C. Boards. 142 pages. 35 cts.

Trois Contes Choisis par Daudet. (*Le Siège de Berlin, La dernière Classe, La Mule du Pape.*) With notes by Professor Sanderson. Paper. 15 cts.

Erckmann-Chatrian's Le Conscrit de 1813. Notes and vocabulary, by Professor Super, Dickinson College. Cloth. 216 pages. 65 cts. Boards. 45 cts.

Selections for Sight Translation. Fifty fifteen-line extracts compiled by Miss Bruce of the High School, Newton, Mass. Paper. 38 pages. 15 cts.

Complete Catalogue of Modern Language texts sent on request.

Heath's Modern Language Series.

INTERMEDIATE FRENCH TEXTS. (Partial List.)

Dumas's La Tulipe Noire. With notes by Professor C. Fontaine, Central High School, Washington, D. C. Boards. 220 pages. 40 cts.

Erckmann-Chatrian's Waterloo. Abridged and annotated by Professor O. B. Super of Dickinson College. Boards. 189 pages. 35 cts.

About's Le Roi des Montagnes. Edited by Professor Thomas Logie. Cloth. 238 pages. 40 cts.

Pailleron's Le Monde où l'on s'ennuie. A comedy with notes by Professor Pendleton of Bethany College, W. Va. Boards. 138 pages. 30 cts.

Souvestre's Le Mari de Mme de Solange. With notes by Professor Super of Dickinson College. Paper. 59 pages. 20 cts.

Historiettes Modernes, Vol. I. Short modern stories, selected and edited, with notes, by C. Fontaine, Director of French in the High Schools of Washington, D. C. Cloth. 162 pages. 60 cts.

Historiettes Modernes, Vol. II. Short stories as above. Cloth. 160 pages. 60 cts.

Fleurs de France. A collection of short and choice French stories of recent date with notes by C. Fontaine, Washington, D. C. Cloth. 158 pages. 60 cts.

Sandeau's Mlle de la Seiglière. With introduction and notes by Professor Warren of Adelbert College. Boards. 158 pages. 30 cts.

Souvestre's Un Philosophe sous les Toits. With notes and vocabulary by Professor Frazer of the University of Toronto. Cloth. 283 pages. 80 cts.

——— Without vocabulary. Cloth. 178 pages. 50 cts.

Souvestre's Les Confessions d'un Ouvrier. With notes by Professor Super of Dickinson College. Paper. 127 pages. 30 cts.

Augier's Le Gendre de M. Poirier. One of the masterpieces of modern comedy. Edited by Professor Wells of the University of the South. Boards. 118 pages. 30 cts.

Mérimée's Colomba. With notes by Professor J. A. Fontaine of Bryn Mawr College. 192 pages. Cloth, 60 cts; boards, 35 cts.

Mérimée's Chronique du Règne de Charles IX. With notes by Professor P. Desages, Cheltenham College, England. Paper. 119 pages. 25 cts.

Sand's La Mare au Diable. With notes by Professor F. C. de Sumichrast of Harvard. Boards. 122 pages. 25 cts.

Sand's La Petite Fadette. With notes by F. Aston-Binns, Balliol College, Oxford, England. Boards. 142 pages. 30 cts.

De Vigny's Le Cachet Rouge. With notes by Professor Fortier of Tulane University. Paper. 60 pages. 20 cts.

De Vigny's La Canne de Jonc. Edited by Professor Spiers, with Introduction by Professor Cohn of Columbia University. Boards. 218 pages. 40 cts.

Halévy's L'Abbé Constantin. Edited with notes, by Professor Thomas Logie. Boards. 160 pages. 35 cts.

Complete Catalogue of Modern Language Texts sent on request.

Heath's Modern Language Series.

INTERMEDIATE FRENCH TEXTS. (Partial List.)

Lamartine's Jeanne d'Arc. Edited by Professor Barrère, Royal Military Academy, Woolwich, England. Cloth. 109 pages. 30 cts.

Victor Hugo's La Chute. From *Les Misérables*. Edited with notes by Professor Huss of Princeton. Boards. 97 pages. 25 cts.

Victor Hugo's Bug Jargal. With notes by Professor Boïelle of Dulwich College, England. Boards. 238 pages. 40 cts.

Champfleury's Le Violon de Faïence. With notes by Professor Clovis Bévenot Mason College, England. Paper. 118 pages. 25 cts.

Gautier's Voyage en Espagne. With notes by H. C. Steel. Paper. 112 pages. 25 cts.

Balzac's Le Curé de Tours. With notes by Professor C. R. Carter, Wellington College, England. Boards. 98 pages. 25 cts.

Daudet's La Belle-Nivernaise. With notes by Professor Boïelle of Dulwich College, England. Boards. 104 pages. 25 cts.

Theuriet's Bigarreau. With notes by C. Fontaine, Washington, D. C. Boards. 68 pages. 25 cts.

Advanced Selections for Sight Translation. Extracts, twenty to fifty lines long, compiled by Mme. T. F. Colin of Miss Baldwin's School, Bryn Mawr, Pa. Paper. 48 pages. 15 cts.

Dumas's La Question d'Argent. Comedy edited by G. N. Henning, Assistant in French, Harvard University. Boards. 136 pages. 30 cts.

Lesage's Gil Blas. Abbreviated and edited, with introduction and notes, by Professor Cohn of Columbia University, and Professor Sanderson, formerly of Harvard University. Cloth. 224 pages. 40 cts.

Sarcey's Le Siège de Paris. With introduction and notes by Professor I. H. B. Spiers, of William Penn Charter School, Philadelphia. Boards. 188 pages. 35 cts.

Loti's Pêcheur d'Islande. With notes by R. J. Morich. Boards. 30 cts.

Beaumarchais's Le Barbier de Séville. Comedy with introduction and notes by Professor Spiers of William Penn Charter School. Boards. 25 cts.

Molière's Le Bourgeois Gentilhomme. With introduction and notes by Professor Warren of Adelbert College. Boards. 138 pages. 30 cts.

Molière's L'Avare. With introduction and notes by Professor Levi of the University of Michigan. Cloth. 000 pages. 00 cents.

Racine's Esther. With introduction, notes, and appendixes by Professor I. H. B. Spiers of William Penn Charter School. Paper. 110 pages. 25 cts.

Racine's Athalie. With introduction and notes by Professor Eggert of Vanderbilt University. 156 pages. Cloth, 50 cts ; boards, 30 cts.

Racine's Andromaque. With introduction and notes by Professor B. W. Wells of the University of the South. Cloth. 144 pages. 30 cts.

Complete Catalogue of Modern Language Texts sent on request.

Date Due

JUL 15

Library Bureau Cat. no. 1137

843.89
M257s
7972

ALBERTUS MAGNUS COLLEGE LIBRARY
EPISODES FROM SANS FAMILLE.
PQ2346 .S41 1899
843.89 M257s
3 7001 00031929 8

Malot, Hector
Episodes from Sans
famille

W6-AEL-831